

LES FEMMES FATALES

LA

VIERGE DE MABILLE

PAR

H. ESCOFFIER



La vanité, la honte et surtout
le tempérament font souvent la
valeur des hommes et la vertu
des femmes.

LA ROCHEFOUCAULD, *Max.* 220.



PARIS

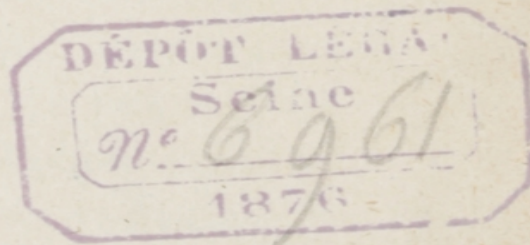
E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS.

1876

Tous droits réservés.



LES FEMMES FATALES

LA

VIERGE DE MABILLE

PAR

H. ESCOFFIER



La vanité, la honte et surtout
le tempérament font souvent la
valeur des hommes et la vertu
des femmes.

LA ROCHEFOUCAULD, *Mar.* 220.



PARIS

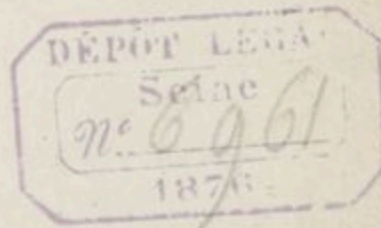
E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS.

1876

Tous droits réservés.



DÉDICACE-PRÉFACE

En se donnant la tâche délicate, difficile, périlleuse d'étudier les tempéraments féminins, de chercher à décrire les relations entre le moral et le physique, l'auteur devait solliciter l'avis de M. Alexandre Dumas, le maître, en littérature, de la physiologie.

Avec l'Homme-Femme, avec l'Affaire Clémenceau, avec la Visite de Noce, avec la Princesse Georges, avec l'Étrangère, M. Alexandre Dumas a tracé la voie ; il a surpris les secrets de la nature féminine et révélé des horizons nouveaux. Son habileté de plume est merveilleuse et désespérante, et c'est une grande témérité que de vouloir le suivre.

L'auteur a eu cette témérité et il s'en félicite, car il a reçu de M. Alexandre Dumas des encouragements précieux. Il croit devoir placer en tête de ce volume la lettre par laquelle il a offert la dédicace des Femmes Fatales et les réponses d'adhésion qu'il a reçues.

M. Alexandre Dumas aurait écrit une préface si ses occupations le lui avaient permis et si le temps ne lui avait pas manqué. C'eût été un grand bonheur et pour le public, si justement avide de cette prose nerveuse et substantielle, et pour l'auteur qui eût été certain que son livre aurait été lu, commenté, discuté.

Quel que doive être le sort de ce premier volume, l'auteur est heureux de témoigner sa reconnaissance à M. Alexandre Dumas, et pour ses éloges, et pour ses réserves, et pour ses critiques.

Son œuvre, tout imparfaite qu'elle est — il en connaît les faiblesses, les lacunes, les défauts — a reçu dans certaines parties l'approbation de l'illustre écrivain. C'est pour les lecteurs une garantie et pour lui un encouragement à persévérer et une espérance de pouvoir mieux faire.

Paris, mai 1876.

A M. ALEXANDRE DUMAS

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous offrir la dédicace de la série de romans que je me propose de publier sous ce titre général : LES FEMMES FATALES.

Si vous voulez bien lire les épreuves de la première physiologie, vous excuserez, je l'espère, ma témérité, et peut-être ne refuserez-vous pas votre patronage à cette tentative dont l'honneur vous revient de droit, si elle réussit, dont j'attribuerai à moi seul l'insuccès, si elle échoue.

LES FEMMES FATALES sont les filles naturelles de LA PRINCESSE GEORGES et, rétrospectivement, les sœurs de L'ÉTRANGÈRE. Voici comment :

J'assistais à la répétition générale de LA PRINCESSE GEORGES. Le succès d'émotion fut immense. Jamais la pauvre Desclée n'eut autant de passion, de véhémence, de bravoure. Mais, au dénouement, un frémissement d'inquiétude parcourut la salle.

Ici, je suis obligé de vous faire un aveu.

Pour que je puisse rendre compte des grandes œuvres dramatiques le lendemain de la première représentation — je remplis exceptionnellement dans ces circonstances le rôle de critique au PETIT JOURNAL — il faut de toute nécessité que j'assiste à la répétition générale. J'écrivis mon article d'après ce que j'avais vu et entendu, et je critiquai le dénouement, votre premier dénouement.

Je disais :

« M. Dumas va trop loin ; Séverine, grande par le cœur, par l'esprit, par l'amour, peut tout pardonner, excepté la brutalité de son mari. Pourquoi ne pas faire tirer le coup de pistolet pendant le débat entre le prince et sa

femme ? La situation serait tout aussi poignante et le rapprochement des deux époux plus naturel. »

J'ignorais que dans l'intervalle de la répétition à la représentation, ayant compris le quasi murmure du public, vous aviez modifié le dénouement ; j'avais été prophète sans le savoir.

Je rappelle cet incident, non par vanité, par modestie, au contraire.

Vous aviez raison ; le public avait tort et moi aussi.

Vous aviez d'autant plus raison que votre dénouement adouci a été plus vivement critiqué.

La préface de LA PRINCESSE GEORGES m'a fait complètement ouvrir les yeux. Après avoir réfuté les objections, vous vous écriez :

« Il fallait qu'elle n'aimât plus ! ai-je entendu dire. Allons donc ! vous en parlez bien à votre aise ! Ce n'est que quand elle n'aime pas qu'une femme n'aime plus. »

L'amour d'une femme comme Séverine est à la fois idéal et positif, spirituel et matériel ; il est complet, parce qu'elle est l'égale de son mari, parce qu'elle est devenue l'âme de son âme, la chair de sa chair. Le prince, c'est le maître et c'est le mâle.

Séverine est la femme dans la plus belle et la plus complète acception de la nature féminine, chef-d'œuvre de Dieu. Ses facultés sont admirablement équilibrées ; elle fera tout pour conserver, pour reconquérir son mari, ou elle mourra.

Séverine est une affirmation, Sylvanie est une négation absolue ; elle n'a ni sens moral, ni sens.

Vous faites dire d'elle au notaire Galanson :

« Elle accomplit sa destinée qui est de briller, coûte que coûte. Ajoutez à cela qu'elle cherche l'amour qui lui échappe et lui échappera éternellement. »

Elle s'écrie elle-même dans un aparté :

« Sont-ils heureux, de m'aimer tous ainsi ! Ah ! si je pouvais aimer, moi, ne fut-ce qu'une heure ! »

L'amour, dans LA PRINCESSE GEORGES, ce n'est pas la sentimentalité plus ou moins vague et indéterminée à laquelle nous sommes habitués depuis que les mœurs littéraires ont perdu la franchise et la virilité. C'est un fait précis, physiologique.

Vous avez montré dans L'ÉTRANGÈRE que le théâtre peut aller plus loin encore dans la voie des études physiologiques. Le mari, le duc de

Septmons, est une non-valeur sociale ; vous ne lui accordez aucune pitié ; vous prenez parti pour la duchesse qui a droit à la vie et à l'amour.

L'auteur dramatique n'est pas obligé aux développements scientifiques et aux explications. Ses arguments, c'est l'action qui les donne aux spectateurs. Le romancier, au contraire, procède par descriptions et démonstrations.

Les monstruosité physiologiques sont-elles du ressort littéraire au même titre que les monstruosité morales ? Les lecteurs accepteront-ils des études de tempéraments sous forme romanesque ? Voudront-ils qu'on leur donne l'explication des phénomènes que, dans la vie ordinaire, ils admirent ou dont ils ont une terreur instinctive ?

Je l'ignore. Mais j'ai cru qu'il y avait une tentative à faire. Je m'y suis préparé par l'observation patiente des types exceptionnels de la vie réelle et par la lecture attentive des traités de médecine légale.

Je n'ose espérer votre approbation qui serait la légitimation littéraire de mon roman ; mais une dédicace n'engage en rien celui qui la reçoit ; elle est un hommage rendu à la supériorité et un témoignage d'admiration.

H. ESCOFFIER.

LETTRES DE M. ALEXANDRE DUMAS

I

Paris, 30 avril 1876.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'accepte avec le plus grand plaisir la dédicace de votre livre : LES FEMMES FATALES, et je vais lire avec le plus grand intérêt ces études physiologiques.

Vous vous demandez si le public acceptera ces analyses qui rentrent peut-être plus, selon votre propre dire, dans la clinique que dans la littérature ? Le public accepte tout quand on lui dit les choses comme il faut les lui dire. Il en est un peu du public comme des femmes ; c'est surtout par l'émotion qu'on les prend. Faites-vous aimer d'abord ; le reste ira tout seul.

Merci encore, bonne chance, et tout à vous.

A. DUMAS fils.

II

Paris, 16 mai 1876.

CHER MONSIEUR,

Je suis bien en retard avec vous, mais ce n'est pas ma faute ; j'ai eu beaucoup à faire et je ne savais pas que vos épreuves étaient attendues si tôt.

Je lisais avec grand soin cette étude vraiment curieuse et qui dénote une véritable connaissance de ces singularités physiologiques dont on connaît si mal les causes, peut-être parce qu'on ne les recherche pas assez.

Le caractère de M^{me} Ripert est admirablement tracé. Toute la partie de l'accusation surtout est très-bien faite.

Je n'aime pas beaucoup le point de départ. Je crois que vous avez un peu sacrifié à la curiosité du public en faisant partir de Mabille ce développement digne d'un autre milieu.

Le Préval est bien peint, en pleine réalité.

Le duel de Julien et de Mélanie rentre un peu trop, selon moi, dans le romanesque de convention.

Quant à la guérison, par moyens préventifs ou coercitifs de ces pathologies particulières, je n'y crois pas beaucoup. Ce qu'il y a surtout à faire, c'est de les bien connaître et d'apprendre aux intéressés à quels signes ils les reconnaîtront, à s'en garantir et à en garantir ceux qu'on aime.

Je voudrais avoir un peu plus de temps pour vous donner par écrit, et à titre de préface, mes idées sur ce sujet ; mais je me connais, je me laisserais entraîner dans des déductions qui me plaisent, et votre éditeur n'aurait pas le temps de m'attendre ; d'autant plus qu'en pensant que je suis attendu, je ne serais plus bon à rien.

Donc, pour cette fois, je me contente de vous crier : Bonne chance ! et de me dire tout à vous.

A. DUMAS fils.

I

Le jardin Mabille, ou — pour employer le langage parisien façonné aux abréviations — Mabille, occupe le premier rang parmi les nombreux établissements consacrés à la danse et aux promenades galantes.

Brillamment éclairée, à peu près élégante, spacieuse et commode, décorée avec un luxe relatif, telle est la rotonde du bal ; émondé, râissé, ingénieusement distribué, plein de petits recoins qu'éclaire discrètement la lueur du gaz tamisée par les feuilles des arbres, orné d'un petit belvédère auquel conduisent des sentiers à moitié cachés, tel est le jardin.

Les habitués, hommes et femmes, s'y rencontrent sans paraître se chercher, pendant qu'autour de l'estrade de l'orchestre les danseuses lèvent, à des hauteurs inconnues des salons académiques, des jambes qui ne sont pas toujours mal tournées.

La galanterie s'y promène, mais il est rare que la prostitution y étale ses falbalas salis et chiffonnés, y crie de sa voix enrouée et s'y mette effrontément aux enchères.

Sans de grands efforts, il est permis de se donner, sinon de garder des illusions.

Mabille était ainsi avant la guerre ; il n'a certainement pas changé, Paris étant resté le même dans toutes ses manifestations.

Si les deux sièges ont amoncelé des ruines matérielles, ils n'ont fait disparaître aucun des vices inhérents à la vie factice et fiévreuse de l'assemblage si curieux, si divers, si mobile du monde parisien.

Quelques moralistes moroses se lamentent en constatant que Paris s'amuse avec tout autant d'entrain qu'avant la guerre. Jérémies plus ou moins sincères, ils font les gros yeux et vaticinent d'une voix lugubre. Comme si Paris n'était pas un monde à part ; comme si ses viriles, ses héroïques résolutions — Dieu sait s'il en est capable ! — n'avaient pas eu à toutes les époques tourmentées de son histoire l'excitant d'un joyeux refrain ou d'une danse folle.

Ou ne refait ni un peuple, ni une ville, âme et cerveau d'un peuple. Paris est ce qu'il est ; tel quel il fera encore trembler le monde par ses explosions de colère, sauf à conquérir son admiration par ses stoïques sacrifices...

Donc les quadrilles de l'orchestre de Mabilles sonnaient joyeusement au commencement du mois de juillet 1870.

Les viveurs ne se préoccupaient pas encore des rumeurs menaçantes qui traversaient le Rhin.

Les hommes politiques seuls étaient inquiets : car ils savaient que M. de Bismarck, ayant compté les Oui du plébiscite du mois de mai, n'en avait pas trouvé trois cent mille pour l'armée française — pour l'armée française qui avait voté presque tout entière en faveur du régime impérial.

Ils redoutaient les coups de tête de l'empire aux abois et pressentaient une catastrophe dont ils ne prévoyaient cependant pas l'immensité.

Le grand public, lui, riait, s'amusait, chantait, gaspillait en fantaisies un argent facilement gagné.

Jamais Mabilles n'avait été aussi brillant, même aux beaux jours de l'Exposition universelle de 1867.

C'est que, depuis quelque temps, une étoile s'était levée et scintillait d'un vif éclat au milieu des nébuleuses trop connues et qui n'avaient plus de mystère pour personne.

C'était une jeune femme d'une rare élégance, portant bien et haut, sur un buste voluptueusement arrondi, une tête mignonne et souriante.

Des yeux ! ah ! quels yeux ! si grands et si profonds qu'ils donnaient le vertige ; on pouvait craindre de se perdre dans un abîme, tant les regards englobaient un vaste tourbillon. Des yeux noyés comme ceux d'une créole et vifs comme ceux d'une Espagnole ou d'une Provençale.

Elle était restée brune ; rare et piquante audace à une époque où les femmes s'étaient vouées au jaune.

Elle avait le teint d'un blanc mat, et l'on voyait à travers un épiderme transparent courir le sang généreux de la jeunesse, que tous les artifices ne sauraient ni simuler entièrement ni surtout remplacer.

On ne pouvait lui reprocher d'avoir forcé l'attention : elle ne portait pas de toilettes tapageuses ; son attitude n'avait rien de provoquant. Ses costumes étaient remarquables seulement par la richesse des étoffes et la sincérité des dentelles ; jamais de tons violents, jamais de coupes inédites ; une élégance bien plutôt de bourgeoise coquette que de femme à la mode.

Ce qui avait séduit le monde blasé des viveurs, c'est ce je ne sais quoi affriolant et attractif qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer. Cette femme était un fruit défendu que chacun aspirait à mordre.

Qui était-elle et d'où venait-elle ?

Personne n'en savait rien.

Elle se faisait appeler prosaïquement madame Dumont, alors que les autres femmes de sa condition apparente se fabriquaient de fantastiques blasons et choisissaient les noms les plus ronflants.

Les habituées de Mabilles l'avaient surnommée la Duchesse ; les habitués, Jeanne d'Arc, ou la Vierge de Mabilles, confessant ainsi de bonne foi qu'aucun d'eux ne pouvait se vanter d'avoir obtenu au delà d'un sourire.

Et de fait, elle quittait toujours le bal de très-bonne heure, refusant toutes les offres de services et tenant rigoureusement à distance les galants, s'ils insistaient.

Une camériste l'attendait ; elles s'en allaient le plus souvent à pied, du côté des Champs-Élysées.

Si on les suivait, elles prenaient une voiture et rentraient en ville ; tout ce qu'on put savoir, c'est qu'elles s'étaient fait conduire à la gare Saint-Lazare.

Là, on avait perdu leurs traces.

Ce fait, étrange au premier abord, pour ceux qui savent que Paris est un grand composé de petits villages, paraîtra tout naturel si l'on veut bien réfléchir à ceci : Tout se sait à Paris lorsque quelqu'un a un intérêt sérieux à percer un mystère. Ici c'était une simple affaire de galanterie. Les viveurs sont très-prudents ; ils ne se lancent à la poursuite d'une femme que si sa conquête, plus ou moins aléatoire, ne doit entraîner que des pertes de temps ou d'argent.

On désirait la Duchesse, on la recherchait, mais sans se compromettre ni s'engager ; elle était entourée, adulée, flattée, dès qu'elle paraissait, cela ne portait pas à conséquence.

La jeune femme avait compris ce jeu plein de réserve et sa vanité s'en irritait ; elle eût dû se dire cependant que, ne donnant pas même des espérances, le monde dans lequel elle se trouvait par curiosité ou pour tout autre motif ne pouvait pas changer en son honneur son humeur facile et ses complaisants sous-entendus.

En un mot, elle avait suscité bien des convoitises et pas un amour.

Madame Dumont, pour couper court à toutes les obsessions, avait accepté un soir un souper fin, à condition qu'elle serait la seule femme.

Dix ou douze de ses adorateurs espéraient enfin la tenir ; point. Elle fut gaie, spirituelle ; elle tint tête à tous les toasts, fit un tour de valse ou de polka avec chacun des convives, joua un jeu d'enfer et gagna de fortes sommes, reprit sans hésiter les coupes de champagne et s'esquiva, calme,

l'esprit et le cœur libres, au moment où les jeunes fous, complètement ivres, se disputaient à qui resterait la victoire.

Cette aventure fit grand bruit et mit le comble à l'irritation des femmes de Mabilles, qui décrétèrent que la Duchesse n'était qu'une amorce.

On appelle « amorces, » dans ce monde-là, les femmes que les entrepreneurs de bals publics payent, quelquefois très-cher, pour attirer les clients.

Les danseuses excentriques et disloquées outre mesure n'ayant plus guère d'action sur le public, on supposa que la direction de Mabilles avait imaginé une intraitable vertu.

C'eût été fort ingénieux ; en réalité, il n'en était rien. Mabilles profitait du phénomène d'une femme sage, mais ne l'avait pas inventée.

On comprend qu'une telle femme fut le point de mire des petits-crevés, aussi bien que des viveurs expérimentés et des riches étrangers, qui, tous, croient à l'irrésistible puissance de leur élégance, de leur expérience ou de leur portefeuille.

La Duchesse ne résistait même pas ; elle avait pour chacun et pour tous un sourire, un mot aimable, un petit salut ou une révérence ; elle passait à travers les pièges qu'on lui tendait et les séductions qu'on faisait miroiter, sans se laisser prendre ni tenter.

La camériste était comme la maîtresse, souriante et incorruptible. Un roué sur le retour lui ayant glissé un billet de banque dans la main, elle ne se fâcha pas, mais fit ostensiblement flamber le papier soyeux au contact d'un bec de gaz.

Ce fut tout un événement et qui aurait dû décourager les soupirants. Il n'en fut rien. La résistance n'est-elle pas l'excitant de l'amour, de la passion et de la vanité ?

Madame Dumont n'aimait pas ; mais le jeu qu'elle jouait avec ses adorateurs, elle faillit en être victime elle-même.

De tous les habitués de Mabilles, un seul n'avait pour elle ni une attention ni un regard.

C'était un homme d'une trentaine d'années, plutôt plus que moins, ni bien ni mal de sa personne, d'une mise élégante, mais sans recherche.

Tous les soirs il allait à Mabilles, seul ; il faisait le tour de la salle, ne parlait à personne, regardait d'un air indifférent un quadrille ou une valse ; poli, froid et réservé si les hasards de la foule le mettaient en rapport avec

une dame ; puis il allait prendre place à un banc isolé, entre la rotonde du bal et le jardin.

Il restait là une demi-heure, fumait un cigare, tout en jouant négligemment avec sa canne, et s'en allait, seul comme il était venu.

Ce jeune homme intriguait la Duchesse plus qu'elle n'eût osé l'avouer ; très-certainement elle aurait chassé de son esprit la pensée de cet indifférent si elle avait su qu'il avait juré de l'obliger à venir à lui.

Pendant qu'elle minaudait et qu'elle agitait son éventail de grande coquette, l'inconnu, certain de n'être pas surpris, ne la quittait pas du regard et murmurait :

— Tu as beau faire, tu y viendras !...

Elle y vint, en effet.

Un grand mouvement de curiosité s'était produit, ce soir-là, autour de l'orchestre.

La pancarte indicatrice portait cette inscription : valse.

La Duchesse, avec l'assurance d'une femme que l'on est trop heureux de servir, avait choisi un valseur ; le bras gauche posé sur son épaule, elle se promenait déjà, préludant à la danse.

De proche en proche on s'était dit : « Allons voir la Duchesse ; » les curieux accouraient et formaient le cercle, tandis que les danseurs vulgaires se retiraient de l'arène, craignant de manquer leur effet.

L'orchestre fit entendre une des plus jolies valse du répertoire et des plus entraînantes, Il Bacio ou les Roses.

Légère et décente dans son abandon, la Duchesse faisait tourner harmonieusement les longs plis de sa robe.

Peu à peu, les quelques groupes qui, par ignorance ou par forfanterie, s'étaient lancés à sa suite, disparurent, ne pouvant suivre le mouvement précipité de l'orchestre, mouvement spécial pour les rares circonstances où la Duchesse daignait valser.

Deux valseurs s'étaient déjà succédé pour la soutenir et la conduire ; et elle tournait toujours avec la même élégance et le même sourire.

Lorsque l'orchestre, ayant répété chaque reprise, fut parvenu aux mesures du finale, elle ralentit le pas graduellement et s'arrêta pour saluer et remercier son cavalier, qui suait sang et eau et s'épongeait furieusement le front.

Elle n'avait pas, elle, une goutte de sueur.

Les assistants applaudissaient avec enthousiasme et se précipitaient pour bien constater ce phénomène. La Duchesse, toujours souriante, s'inclina et, d'un geste particulier, développant son éventail, écarta les importuns pour pouvoir sortir et du bal et du jardin Mabille.

Le jeune homme était encore à son banc, aussi indifférent, aussi détaché en apparence de ce qui se passait.

Madame Dumont fut irritée de cette attitude qui était comme un défi et une insulte. Que n'eût-elle pas donné pour voir cet inconnu s'associer à son triomphe, au moins par un regard !

Rien ; c'était exaspérant !

Pour se retirer, elle devait passer tout près de lui.

Elle n'avait que deux pas à faire pour atteindre le banc ; elle détourna le pied et, faiblissant sur elle-même, poussa un petit cri : Ah !

Le jeune homme se leva, la prit par la main pour la soutenir et, poliment, d'une voix nette et posée :

— Vous êtes-vous fait mal, madame ?

— Ce n'est rien, monsieur, je vous remercie ; mon pied a tourné.

Mais disant cela, elle paraissait souffrir.

Le jeune homme insista.

— Asseyez-vous, madame, je vais chercher un réconfortant, un...

— Je n'ai besoin de rien, merci ; une minute de repos me suffira.

Elle s'était assise.

Le jeune homme l'avait compris, son faux pas n'avait été qu'une feinte. Sans s'arrêter à la vulgarité du subterfuge, il se disait : « Je savais bien qu'elle y viendrait » ; et aussi, ayant remarqué que la jeune femme n'avait eu ni un tremblement dans la voix, ni une agitation dans la main, qui était sèche et froide, ni une hésitation dans le regard, ni une plus vive coloration au visage, il ajoutait mentalement : « La lutte sera vive. Dieu sait ce qu'il adviendra de tout ceci ! »

II

Cet incident n'avait pas été remarqué.

Si les adorateurs de la Duchesse s'étaient aperçus du faux pas douloureux de la belle inhumaine, ils se seraient empressés d'accourir et de faire assaut de prévenances.

On la vit s'asseoir à côté d'un inconnu, et, comme on n'en était plus à compter ses fantaisies, on se contenta de maugréer de loin.

Les deux personnages en tête à tête sur le petit banc avaient déjà mis le temps à profit.

Désireux, l'un et l'autre, de se rapprocher et de se connaître, ils avaient sauté par-dessus les préambules et les banalités d'une conversation de hasard, de même qu'un lecteur pressé néglige la préface d'un ouvrage qu'il sait intéressant.

— Pourquoi, disait-il, vous fatiguer ainsi ?

— Vous m'avez donc vue valser ? répondait-elle ; et ses yeux, dont elle ne cherchait pas à dissimuler l'expression, disaient clairement : « Expliquez-vous ; je ne comprends plus du tout. »

— Mais, madame, Mabilles est rempli par votre personnalité ; il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas le savoir... Si je ne vous l'ai jamais dit, c'est que...

— C'est que ?...

—... Je m'abstiens des démarches inutiles. Dans un salon, j'aurais pu me hasarder à vous faire ma cour ; nous aurions été l'un et l'autre sur notre terrain. Ici... Faut-il vous dire que je vous crois dévoyée ?

— Dites-le, car c'est la vérité.

La Duchesse baissa la tête et resta quelques instants à réfléchir ; elle se sentait dominée par un homme qui avait sur elle l'avantage de pouvoir tout dire et de donner des conseils désintéressés. Elle reprit, répondant à ses propres pensées :

— Pourquoi je reste dans cette voie sans issue honorable... Eh ! monsieur, si vous saviez de quelle atmosphère de turpitudes et d'ignominie je me suis sauvée, vous ne m'accuseriez pas !...

Si bien qu'il se fût aguerri pour cette entrevue, le jeune homme n'était pas préparé à des confidences intimes dès le début de l'entretien. Il se demanda si, par impossible, son interlocutrice ne jouait pas un rôle prémédité.

La Duchesse eût été dans ce cas une comédienne consommée ; elle avait une attitude méditative et paraissait absorbée dans de tristes pensées. L'inconnu, l'observant à la dérobée, n'avait surpris ni un clignement d'yeux, ni un regard en dessous, ni un frémissement. Préoccupé cependant et amenant la jeune femme sur son terrain, il lui dit, après une demi-minute de silence :

— Je n'ai pas le droit de vous accuser, madame ; je me permets seulement de vous plaindre.

— Soit : au risque de vous faire ou horreur ou pitié, je veux dire la vérité sur mon compte. Le mensonge me pèse... Je ne suis ni une aventurière, ni une intrigante. Je suis désabusée sans avoir vécu... A dix-huit ans, ma mère, qui était humiliée d'avoir une aussi grande fille, m'a retirée du couvent pour me marier ou plutôt pour me livrer à un homme deux fois plus âgé que moi, perclus de rhumatismes et d'un cynisme révoltant... Par devoir, par soumission ou par bêtise, comme vous voudrez, j'avais consenti à être garde-malade. Je n'ai pas voulu devenir une prostituée, ce que cet homme aurait voulu faire de moi... Le misérable n'aurait pas même respecté la mère de son enfant... J'ai tout quitté, j'ai fui ; je suis venue me cacher dans cet immense Paris, ayant les hommes en dégoût.

Elle parlait avec une volubilité extrême, d'une voix saccadée ; les mots se heurtaient, rendant mal les pensées, contredits par le geste, par le regard, par l'attitude.

Sans se rendre un compte exact de ce qu'elle éprouvait, de ce qu'elle disait, de ce qu'elle faisait, la Duchesse se jetait à la tête d'un inconnu.

S'il lui avait dit : « Voulez-vous que je sois votre sauveteur ? » elle aurait accepté sans hésiter.

La curiosité qui l'avait poussée auprès d'un mystérieux indifférent était le résultat d'un travail lent de son esprit et de son cœur.

En quelques minutes, la réaction s'était produite, et la crise du sentiment et de la passion aurait amené un rapide dénouement chez cette femme à l'imagination ardente, si son partenaire y avait mis la moindre bonne volonté.

Le jeune homme gardait son inaltérable sang-froid. Il la regardait, en souriant, d'un sourire à la fois protecteur et attristé.

— Cette histoire, ma chère enfant, je l'ai entendu raconter cent fois. Vous y mettez une variante : l'horreur des hommes.

— Vous ne me croyez donc pas ? reprit-elle, en relevant la tête... On m'appelle la Duchesse, la Vierge de Mabilles, que sais-je encore ! Je suis purement et simplement madame Dumont. J'ai appris chez ma mère à redouter les femmes, et chez mon mari à mépriser les hommes.

C'est du même ton calme, dont il ne se départait pas, que le jeune homme articula cette réflexion :

— Étrange confidence, avouez-le, pour une première rencontre.

— Le mensonge me pèse, poursuivit-elle avec un redoublement de vivacité... Je voudrais que le monde entier sût que j'ai été sacrifiée honteusement à un homme corrompu, à un vieillard sans vergogne... Vous êtes le premier qui voyez en moi autre chose qu'un corps ; vous soupçonnez une âme en moi... voilà pourquoi j'ai voulu vous dire que madame Dumont, de qui tout le monde, son mari le premier, n'a voulu que la forme, a plus qu'une jolie taille et de beaux yeux... Oh ! Dumont ! être odieux et infâme...

Elle s'étourdissait, la malheureuse ; elle se grisait de ses paroles.

Son exaltation s'affaissa subitement, comme par l'effet d'un verre d'eau froide, le bouillonnement d'une jatte de lait, quand elle entendit son interlocuteur lui dire d'une voix grave et presque solennelle :

— Mademoiselle Mélanie Ripert, vous mentez !...

Elle s'arrêta bouche béante ; ses yeux s'ouvrirent démesurément ; un tremblement nerveux agita tout son corps.

Le jeune homme, voulant déterminer une réaction complète et définitive, répéta :

— Mademoiselle Mélanie Ripert, vous mentez !...

C'en était trop. Secouant sa torpeur, redevenant « la Duchesse », la jeune femme bondit plutôt qu'elle ne se leva, et d'une voix stridente :

— A moi ! à moi ! à moi ! cria-t-elle.

Cet appel désespéré retentit si violemment dans la salle de bal, dominant tous les bruits, et produisit une si vive émotion que les danseurs s'arrêtèrent et que l'orchestre se tut.

On crut à un grand malheur, peut-être à un crime.

Les cinq ou six plus ardents adorateurs de la Duchesse se précipitaient pour lui porter secours.

Elle était affreusement pâle ; frémissante de colère et de rage, elle désignait d'un geste terrible le jeune homme qui, d'un bond, avait passé de l'autre côté du banc et se disposait à la retraite.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la Duchesse avait été entourée.

— Cet homme m'insulte grossièrement, dit-elle ; justice !...

Ils coururent à lui, prêts à lui faire un mauvais parti.

Les indifférents formaient une haie de spectateurs.

Le jeune homme voyait le danger, et voulait à tout prix éviter une collision.

Il reculait prudemment, posément, sans se presser ni fuir, conservant ses avances, sa canne fortement serrée dans la main droite, la main gauche dans la poche de son léger pardessus d'été.

Quand le mouvement en avant de ses adversaires se produisit, il retira vivement de son habit sa main armée d'un revolver.

III

Le revolver n'était pas encore devenu une arme usuelle ; peu de gens se précautionnaient de ce joujou, dont quelques mois plus tard on devait faire une si grande consommation et qui alors était un véritable porte-respect.

L'inconnu de Mabilles en fit une complète expérience.

Il n'avait cependant qu'un tout petit revolver de poche, mais d'un acier bien poli qui scintillait en mille rayonnements sous la vive lumière des nombreux becs de gaz de la grande allée du jardin.

Le jeune homme accusait vivement, en effet, sa retraite. Il profita de la halte instinctive, produite par la vue de son arme, pour accélérer sa marche et mettre entre ses adversaires et lui une distance respectable.

Mais il fallait franchir la barrière du contrôle et éviter l'intervention des sergents de ville.

Fort heureusement, c'était le moment de la soirée où il y a peu de mouvement à la porte du bal. Tous les visiteurs étaient arrivés, très-peu de monde s'en allait. C'était l'heure où les contrôleurs somnolents ne prêtent qu'une médiocre attention à ce qui se passe, ou bien causent entre eux.

Quant aux sergents de ville, ils montent dans quelque coin une faction peu vigilante. Il est si rare que leur ministère soit réclamé, et ils savent si naturellement fermer les yeux, quand il ne s'agit pas d'affaires politiques !

L'inconnu comptait beaucoup sur leur absence et aussi sur l'inattention des contrôleurs.

Pour ne pas les rappeler trop brusquement à la réalité, il se détourna à moitié et franchit la barrière.

Puis, il reprit son attitude de combat, moins provocante cependant, car il se sentait hors de danger, personne ne devant demander son arrestation. Quel est l'homme assez imprévoyant pour s'exposer à aller vider une affaire de cette nature chez un commissaire de police ?

Maître de la situation, le jeune homme pouvait à son choix disparaître ou jeter un défi à ses adversaires.

Fuir — car c'eût été fuir — n'était ni dans son tempérament ni digne d'un caractère français. Laisser croire qu'il avait insulté une femme, et

reculer devant des hommes... Fi donc !... Il remit tranquillement son revolver dans sa poche et, accompagnant ses paroles d'un rire ironique :

— Si le cœur vous en dit, je serai demain à vos ordres... Je vous dois bien ce dédommagement... Mille regrets de votre frayeur, mon revolver n'a pas de cartouches.

Il fit voler une carte de visite sur large et fort carton ; puis, hâtant le pas, il sortit de Mabille et se perdit au milieu des voitures de l'avenue Montaigne.

Il était temps.

Les trois ou quatre cents personnes qui se trouvaient dans le jardin avançaient en masse compacte.

Les contrôleurs, surpris d'abord, s'étaient rapidement rendu compte de l'esclandre ; les sergents de ville accouraient. Il ne s'agissait plus d'une simple incartade de galanterie. Un homme armé, c'est toujours bon à prendre ; à cette époque-là surtout, presque au lendemain du coup de pistolet du prince Pierre Bonaparte qui atteignit l'Empire en plein cœur, on était plus que sévère.

Trop tard. Ces deux mots, qui ont joué un si grand rôle en politique, sont dans la vie ordinaire d'une constante application.

Les contrôleurs et les sergents de ville avaient assisté bel et bien à un grand scandale ; ils n'avaient su ni le contenir ni arrêter le principal auteur.

Et maintenant, tout penauds, ils ne savaient à quoi se résoudre ; ils se regardaient, fort peu satisfaits, n'osant même pas demander la carte de visite qu'un homme sur le retour avait péniblement ramassée, et que très-certainement ils eussent été impuissants à se faire livrer.

Le mieux était de se taire, ce qu'ils firent.

Heureusement le public, quand il n'est pas tracassé, dénoue de lui-même et paisiblement toutes les situations.

Qu'y avait-il d'ailleurs au fond de tout cela ? Rien, ou presque rien. Bien peu de personnes savaient au juste ce qui était arrivé ; dix versions différentes couraient de groupe en groupe pendant qu'on retournait du côté de la rotonde du bal, avec le vague espoir d'y trouver la contre-partie de cette étrange scène.

L'homme avait disparu ; mais la femme ?

Elle était toujours là, debout à la même place, attendant le retour de ses mandataires.

Les dames de Mabilles étaient dans la joie ; leur redoutable rivale venait de subir un affront dont elle ressentait une violente colère ; elles s'en réjouissaient comme d'un triomphe personnel.

Elles auraient bien voulu offrir à la jeune femme de traîtresses consolations ; elles ne s'y hasardèrent pas, de peur de se mettre dans quelque mauvais cas ; aussi se contentèrent-elles de la plaindre de loin sans parvenir à dissimuler leur bonheur. Les femmes sont cruelles.

Ce manège dura jusqu'au moment où les adorateurs de la Duchesse la rejoignirent.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Il s'est échappé.

— Et vous ne l'avez pas suivi ?

— Ma chère, cet homme-là a des arguments à six coups...

Ce disant, un petit-crevé, qui voulait faire l'aimable, simulait le maniement du revolver.

La Duchesse laissa tomber sur lui un regard si méprisant, qu'il baissa les yeux et s'esquiva après avoir cédé le premier rang à un autre, qui serait sans doute plus habile.

— J'ose espérer, messieurs, reprit-elle, que si vous êtes revenus sans m'avoir vengée, c'est pour d'autres motifs..... Il faut que cet homme soit châtié..... Je le veux !

— Et vous serez vengée, madame, dit le possesseur de la carte de visite. Nous n'avons pas voulu nous colleter avec ce misérable ; mais dès demain....

— Tout de suite, dit la Duchesse, implacable dans son ressentiment.

— Y pensez-vous, ma toute belle ?... Cela ne se fait pas.

— Mais savez-vous au moins qui il est ?

— Je n'ose dire que c'est un galant homme, puisqu'il vous a manqué de respect, mais ce n'est pas un lâche. Il n'a pas voulu que nous tenions notre vengeance de vos dénonciations.

— Je ne le connais pas, moi, s'écria la jeune femme... Et vous avez son nom, son adresse ? ajouta-t-elle, anxieuse et oppressée par l'émotion.

— Oui, sans doute.

— Oh ! donnez, donnez vite !

On lui passa la carte de visite, ainsi libellée :

JULIEN DE MULSEY

28, rue d'Aumale.

La physionomie de la jeune femme se transforma à la lecture de ce nom. Un éclair de joie féroce jaillit de ses yeux.

— Julien... Julien de Mulsey...

Pour bien s'assurer de la réalité de la constatation, elle examina à plusieurs reprises le carré de carton, et répéta encore entre ses lèvres crispées :

— Julien de Mulsey !...

Puis, s'adressant au groupe qui l'entourait et ne comprenait rien à sa mimique :

— Messieurs, dit-elle, j'ai besoin de votre concours tout entier, de votre amitié dévouée, de votre discrétion absolue. Puis-je compter sur vous ?

— Oui, oui, oui.

— Merci... Et maintenant allons souper : nous réglerons à tête reposée les rôles du drame auquel cet imprudent me convie...

IV

Julien de Mulsey, sans être un personnage, était assez connu dans ce que l'on est convenu d'appeler le monde parisien.

Jouissant d'une trentaine de mille francs de rentes, dont on connaissait l'origine, bien apparenté, n'ayant pas de traditions de famille trop exigeantes au point de vue politique, il vivait de cette vie facile que permettent la fortune et l'indépendance.

Il avait ses entrées dans tous les salons et passait sans scrupule du faubourg Saint-Germain aux fêtes officielles ; ses préférences le portaient vers les maisons où l'on s'amusait le plus.

Au besoin il remplissait un rôle dans une de ces comédies, voire même de ces opérettes de salon, si fort à la mode depuis quelques années, et s'en acquittait convenablement.

En un mot, Julien avait glissé sur la pente de la corruption élégante qui a été le plus énergique dissolvant de l'Empire ; mais, s'il avait été le chevalier servant de bien des grandes coquettes, les plus sévères redresseurs de torts n'auraient pu sans injustice ni calomnie le classer dans une des innombrables catégories de chevaliers d'industrie : on ne lui connaissait ni une liaison mystérieuse et louche, ni des tripotages d'affaires.

C'était un viveur et non un jouisseur ; à trente-cinq ans il possédait encore tous ses cheveux, et il n'avait pas perdu toutes ses illusions ; même il commençait à être las de son oisiveté et pensait sérieusement à donner un but à son existence.

L'heure était propice, il le croyait du moins. Depuis quelques mois l'Empire était ou paraissait être dans une voie de rénovation libérale.

Les institutions semblaient s'élargir, et des hommes nouveaux arrivaient au pouvoir.

La lutte serait ardente peut-être, car le parti irréconciliable s'affirmait avec une énergie d'autant plus résolue que les conversions au régime issu du coup d'Etat étaient plus éclatantes.

M. Emile Ollivier, l'ancien Cinq, était premier ministre ; la jeune génération croyait en lui et, le sachant ambitieux et tenace, espérait qu'il

serait de taille à maîtriser les efforts de la camarilla réactionnaire et à déjouer les intrigues des ministres dépossédés.

Prévost-Paradol venait de partir pour Washington, avec le titre d'ambassadeur ; M. Weiss était sous-secrétaire d'Etat ; M. Guillaume Guizot avait accepté un poste officiel ; pourquoi Julien de Mulsey ne prendrait-il pas, lui aussi, un habit brodé ?

Il était riche, bien portant, beau valseur ; la diplomatie devait être son fait... Sa nomination de secrétaire d'ambassade était décidée en principe. La destination qu'il recevrait était seule indéterminée.

C'est ce qui le retenait à Paris au mois de juillet, à une époque de l'année où d'habitude il se reposait des fatigues de l'hiver par les plaisirs tout aussi fatigants des villes d'eaux à la mode.

Plût au ciel que la tarentule politique ne l'eût pas piqué ! Il ne se serait pas mis sur les bras une affaire d'autant plus grave que les acteurs secondaires devaient agir aveuglément.

En sortant de Mabilles, les adorateurs de la Duchesse l'avaient accompagnée chez un des restaurateurs fashionables des Champs-Élysées.

Un souper fut servi, auquel on fit peu d'honneur. Il s'agissait bien de se divertir, vraiment ! La Duchesse était implacable : elle voulait qu'un homme fût immolé à sa vertu outragée.

Elle n'en donnait d'ailleurs d'autre motif que sa volonté. Quelle injure si cruelle avait-elle subie ? Pourquoi cette haine féroce ? En vain la pressa-t-on de s'expliquer ; elle s'y refusa.

Mais elle fut si énergique, elle sut si bien laisser croire à sa reconnaissance, qu'un de ces messieurs, un petit-crevé du plus pur modèle, M. Edgard Bresson, s'engagea solennellement à amener M. de Mulsey sur le terrain.

— Cela va crânement me poser, pensait ce jeune fou.

La mission était délicate, cependant.

A quel titre proposer un duel ? M. de Mulsey n'était pas le premier venu ; les tenants de la Duchesse risquaient fort de ne pas se tirer de cette aventure à leur avantage.

Il est vrai que le défi jeté par le jeune homme était un point de départ.

On convint que deux de ses rivaux iraient demander raison à Julien, au nom de M. Edgard Bresson, qui se considérait comme personnellement insulté, la, carte de visite l'ayant frappé en pleine figure.

C'était faux, mais il fallait bien alléguer un motif. Si celui-là ne suffisait pas, les témoins avaient mandat de dire que M. Bresson était le fiancé de la Duchesse et qu'il exigeait ou des explications et des excuses, ou une réparation par les armes.

Ils arrivèrent chez Julien dans ces dispositions belliqueuses. Un valet de chambre les fit immédiatement entrer au salon, sans même qu'ils eussent décliné leurs noms. Evidemment, ils étaient attendus.

Quelle ne fut pas leur surprise de voir à la place d'honneur du salon un portrait en pied qui ressemblait trait pour trait à la Duchesse ; avec la seule différence que celle-ci était plus frêle de corps et moins femme. On eût dit la Duchesse moins jeune de dix ans.

Julien ne leur laissa d'ailleurs pas le temps de faire de longs commentaires ; il les rejoignit presque aussitôt.

Les saluts échangés, il leur dit :

— Je serai à vos ordres, messieurs, quand il vous plaira. Veuillez vous entendre avec mes témoins, dont voici les noms. Ils vous attendent avec mes instructions qui se résument en ceci : Hors le scandale et la publicité, j'accepte tout... Un mot seulement : Avec qui aurai-je l'honneur ?...

Il n'acheva la phrase autrement que par un sourire qui ressemblait beaucoup à du persiflage.

Julien avait jugé les deux témoins capables de comprendre à demi-mot ; il les connaissait de vue, au surplus, car il savait son Paris sur le bout du doigt.

L'un était un coulissier presque célèbre ; on l'appelait le gros Robert, sans plus ; il payait ses différences, quand par hasard il perdait, ce qui était rare ; pouvait-on demander davantage ? Qu'il menât joyeuse vie ; qu'à soixante ans il eût les cheveux et la barbe d'un noir de jais ; qu'il s'affichât publiquement avec des filles ; en quoi cela aurait-il pu scandaliser ? On en voyait bien d'autres !

Le second, écrivain médiocre, mais doué d'une merveilleuse aptitude et d'un flair sans pareil, avait élevé l'indiscrétion à la hauteur d'un sacerdoce dans les journaux qui, à cette époque, exploitaient l'actualité et au besoin l'inventaient. Il avait oublié lui-même son nom roturier, Anatole Gérard, et s'était incarné dans l'éclatant pseudonyme : A. d'Altara, au point de se demander s'il n'était réellement pas une victime de la révolution espagnole, comme il le laissait volontiers supposer ; intelligent, au surplus, et fort aimable.

Ce fut lui qui répondit à la question de Julien et sur le même ton, de manière à ce qu'il fût tacitement convenu que le débat passait par-dessus la tête des témoins et même de l'adversaire, et restait avec tous ses mystères entre la jeune femme de Mabilles et M. de Mulsey.

— Avec M. Edgard Bresson, dit-il.

— Bah ! le petit Bresson de Bordeaux, reprit Julien...

Et après une courte pose :

— Vous comprendrez, messieurs, que j'insiste pour que cette affaire ne soit pas ébruitée. Je veux bien consentir à me battre, mais il ne peut me convenir de servir de tremplin à la vanité de ce monsieur.

Le journaliste ne doutait pas que ce discours ne fût un appel à sa discrétion ; d'un clignement d'yeux, ce langage muet de la franc-maçonnerie parisienne, il rassura Julien.

Le gros Robert, lui, se méprit sur les intentions du jeune homme. Ayant ramassé la carte de visite jetée à Mabilles, il se considérait partie directement intéressée.

— Oh ! monsieur, dit-il, nous savons l'affaire très-sérieuse.

— Ceci rentre dans les attributions de mes témoins, dit Julien.

Et il congédia les mandataires de M. Bresson.

En se retirant, ces deux hommes ne purent se défendre de jeter un dernier regard sur le portrait qui ressemblait si fort à la Duchesse.

— Je ne suis pas curieux, dit le gros Robert, quand ils furent dans la rue, mais je donnerais volontiers la moitié de mes primes fin courant pour savoir où veut en arriver ce diable d'homme.

— Si je n'avais pas promis de me taire et si je pouvais tirer parti de ce duel pour mon journal, je le saurais avant deux heures...

— Mon cher d'Altara, vous n'avez rien promis...

— Tout doux, naïf financier ; il n'y a rien d'écrit, c'est vrai ; il n'est pas du tout nécessaire que le notaire contre-signé les promesses tacites ; la vie parisienne est faite de sous-entendus...

— Ah ! vous m'en direz tant... Après tout, cela vous regarde, si vous voulez vous laisser devancer par vos confrères.

— Ils ne diront rien, par la bonne raison qu'ils ne sauront rien ; et ils ne sauront rien par l'excellent motif que vous vous tairez aussi... sinon je vous laisse patauger tout seul, et vous ferez, je vous en avertis, de mauvaise besogne.

— Soit, je me tairai, soupira le gros Robert... Ce n'est plus drôle du tout et cela manque d'intérêt.

— Peut-être, dit le journaliste qui pressentait quelques graves complications... Voyons d'abord les témoins.

Alors seulement ils consultèrent les cartes que Julien leur avait remises. L'une portait : Arnold Barth, attaché à la légation suisse ; l'autre : Sextius Bonenfant, 7, rue Laffitte ; et au-dessous, au crayon : de midi à cinq heures.

— Nous avons le temps, dit Robert ; allons déjeuner.

Ils auraient bien voulu voir la Duchesse ; mais elle ne s'était pas départie de sa réserve habituelle et n'avait pas livré le secret de son domicile ; ils ne devaient la retrouver que le soir aux Champs-Élysées pour lui rendre compte de leur mission.

Le gros Robert et d'Altara ajournèrent après la Bourse, à trois heures et demie, leur visite aux témoins de Julien, qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre.

La rencontre fut courtoise ; de la scène de Mabilles, des motifs de duel, pas un mot. Julien abandonnait le choix des armes ; on choisit le pistolet ; le duel aurait lieu le lendemain matin, à huit heures, au bois de Ville-d'Avray, dans une des allées parallèles à l'étang vieux. Les conditions particulières seraient réglées sur le terrain.

V

Les témoins de Julien se rendirent rue d'Aumale à l'issue de la réunion et, en quelques mots, ils firent connaître à leur client à peine attentif ce qui avait été résolu.

— Un mot, cependant, dit-il ; qui a proposé le bois de Ville-d'Avray ?

— L'un des témoins de Bresson ; j'ai accepté, le bois n'étant pas fréquenté les jours de semaine, et, à tout événement, le père Cabassud étant tout près. Je pense que cela ne te contrarie pas ? interrogea Sextius Bonenfant.

Julien acquiesça de la tête et voulut parler d'autre chose.

— Ah ! mais non, par exemple, s'écria Sextius Bonenfant ! A présent que l'affaire est dans le sac, montre-nous l'étiquette. Nous avons mis le tonneau en perce, il faut goûter le vin.

A ces métaphores redondantes, il est facile de reconnaître un Provençal, et un Provençal de vieille souche, pour qui l'interrogation directe et la réponse catégorique sont impossibles.

Sextius Bonenfant avait été l'ami d'enfance du père de Julien, et il avait reporté sur le fils de son camarade une tendre affection.

Jeune encore, tout au moins alerte, pétulant et d'une ardeur que l'embonpoint et la goutte n'avaient pu dompter, Sextius Bonenfant n'était jamais arrivé à prendre tout à fait le ton parisien, bien qu'il habitât Paris depuis une quinzaine d'années.

Il avait conservé l'accent et les gestes du terroir ; il affectionnait les grosses plaisanteries et les plantureux repas ; son tempérament expansif étouffait dans les salons ; il lui fallait le grand air et les foules tapageuses, le cliquetis bariolé du boulevard et les violentes émotions des mouvements populaires.

Julien le gourmandait quelquefois et lui reprochait affectueusement de ne pas vouloir se laisser présenter dans le monde.

— Un églantier ne donnera jamais des camélias, répondait Sextius Bonenfant.

Et il continuait à vivre à sa guise, indépendant, gouailleur, la face largement épanouie par la bonne humeur et les mains toujours ouvertes.

Cet excellent homme avait suivi à la lettre les instructions de Julien pour le règlement du duel. Bien qu'il enrageât de convenir tacitement que son ami avait tous les torts, il se contint.

Cet effort sur lui-même réalisé, il comptait se dédommager maintenant, et il voulait savoir pourquoi Julien se battait.

Tout différent était l'autre témoin, M. Arnold Barth, attaché à la légation suisse.

Froid, réservé, circonspect, la loyauté faite homme, il n'accordait son amitié qu'à bon escient, et à ses amis il donnait un dévouement aveugle.

Persuadé que tous les hommes de cœur accomplissent un devoir par chacun de leurs actes, il ne discutait jamais un service sollicité, et respectait scrupuleusement ce qu'il croyait être un secret.

Aussi, devinant l'intention de M. Bonenfant, se récria-t-il.

— Le mont Blanc, avec ses glaciers éternels, n'est pas le mont Ventoux, sans cesse tourmenté par le mistral, dit l'incorrigible Bonenfant.

Mais Julien s'interposa :

— Messieurs, je veux vous dire les motifs de ce duel. Merci d'abord de la confiance que vous avez elle en moi. Hier soir, j'aurais peut-être été embarrassé pour m'expliquer. La nuit porte conseil ; j'ai réfléchi ; je dois tout vous dire ; je ne veux pas exposer notre solide amitié à être entamée par les cancons.

Julien fit une pause ; s'étant redressé, ayant croisé les bras, dans l'attitude d'un homme qui s'attend à un assaut, il laissa tomber cette phrase :

— Je me bats pour une femme

M. Arnold Barth ne sourcilla pas ; M. Bonenfant, lui, enchanté de son indiscretion, dit au diplomate :

— Eh bien ! le mont Ventoux est-il si bête quand il secoue à son tour le mistral ?

— Et qui plus est, continua Julien, pour une femme de Mabilles.

L'ébahissement de Sextius fut si comique que le jeune Suisse ne put s'empêcher de rire.

— Mais, cher monsieur, dit-il, tout dépend des circonstances ; je crois, quant à moi, que notre ami a de sérieux motifs...

— C'est bon ; dites tout de suite que je suis une vieille perruque... Je me suis battu dix-sept fois ; c'était la mode en 1830 ; on ne faisait pas tant de façon. — Les trois glorieuses ! — Une folie. — Tu es blanc ? — Oui. — Ça

ne peut pas m'aller... Et vlan ! un coup d'épée... Mais pour une femme !... Mon père m'aurait déshérité, et c'eût été bien fait...

Sextius Bonenfant avait parlé avec une telle volubilité qu'il fut obligé de respirer. Julien en profita pour prendre le dessus.

— Voilà précisément, fit-il, ce qu'il ne faut pas que Vous laissiez dire à d'autres, mon cher et bon ami. Se battre pour une femme de Mabilles, c'est absurde sinon odieux, à moins, écoutez-moi bien, que ce ne soit un acte de réparation et de charité.

Julien était devenu très-sérieux.

Son vieil ami, ému de sa gravité et craignant de l'avoir blessé par sa fougueuse raillerie, lui prit les mains.

Le jeune homme ne le laissa pas s'excuser.

— Je connais trop le caractère de notre Provence, reprit-il, pour vous en vouloir. Je savais d'avance que vous vous récrieriez, sans prendre la peine de m'entendre. Maintenant que vous avez jeté feu et flammes, je vous dirai très-sérieusement ceci : Une jeune fille d'une honorable famille de notre pays est sur le bord de l'abîme. Pour la sauver, il faut un coup d'éclat. Me reprocherez-vous de m'y être dévoué ?

— Tu nages en plein roman ; tu travailles dans le mélodrame, mon cher Julien, dit son compatriote, mais, cette fois, posément et avec un véritable et sincère intérêt.

— Point du tout. Entré par hasard à Mabilles, il y a quinze jours, je vis une jeune femme très-entourée, et je reconnus en elle Mélanie Ripert.

— La fille des Ripert, de Saint-Cannat ?

— Oui, la fille aînée, la seule qui survit... Vous comprenez quelle fut ma stupéfaction et, je puis le dire, ma douloureuse émotion. J'ai été très-intimement lié avec la famille Ripert...

— Tes relations continuent-elles ?...

— Non ; raison de plus pour que je me sois cru obligé de tenter le sauvetage de cette pauvre jeune fille... Je l'avais laissée tout enfant et je ne l'aurais certainement pas reconnue si elle n'était la vivante image de sa mère. Supposez ce portrait animé et se mouvant ; c'est Mélanie. Vous vous rappelez madame Ripert, ses grandes et belles manières, sa grâce enchanteresse, sa démarche pour ainsi dire aérienne, ses airs de tête d'une adorable mutinerie... car vous en avez été amoureux, vous aussi, monsieur Bonenfant.

— Oh ! moi, j'étais Bonenfant tout court ; et Sextius ! Roture et provençalisme : fi ! La belle était dédaigneuse... D'ailleurs, à cette époque, elle protégeait les nobles adolescents, et tu étais dans les meilleures conditions : ta famille possédait un château près de Saint-Cannat et résidait l'hiver à Aix ; une vraie conquête...

— Chut, mauvaise langue !... J'ai donc rencontré Mélanie qui, naturellement, ne pouvait me reconnaître. Je me suis livré à une enquête minutieuse et j'ai acquis la certitude qu'elle fait en tous points honneur à son surnom de Vierge de Mabilles.

— Oh !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer. Et je vous assure, mon cher Arnold, que j'ai fait là un apprentissage fort utile. Décidément, j'ai la bosse de la diplomatie.

Julien raconta la scène de Mabilles ; puis :

— Vous reconnaissez bien à tous ces traits madame Ripert, n'est-ce pas, mon cher monsieur Bonenfant ? Ce sont les mêmes audaces, c'est la même forfanterie du vice. Je ne serais pas du tout étonné si Mélanie était parvenue à se convaincre de la réalité du roman qu'elle invente. Qu'il y ait eu dans l'entourage de sa mère quelque cynique vieillard, et qu'on ait voulu le lui faire épouser, c'est possible, c'est probable. Mais ce n'a été qu'un vague projet. Peut-être même de là est résultée la fuite de Mélanie... Je ne tiens pas tous les fils de cette intrigue, je l'avoue ; il me faudra du temps, de la patience, de l'habileté et de la chance pour la dénouer... L'essentiel était de frapper un grand coup sur l'esprit de la jeune fille. Voilà pourquoi j'ai accentué le brutal démenti que je lui donnais.

— A quoi bon ? interrompit Bonenfant. Les sifflets d'alarme des locomotives ne sont pas répétés.

— C'est ce qui explique les détails si nombreux... Si je n'avais pas insisté, si j'avais faibli, Mélanie se serait abandonnée à quelque-une de ces démonstrations pathétiques familières à sa mère ; elle aurait pleuré, à moins qu'elle ne se fût drapée dans un majestueux dédain et, par le premier détour, elle se serait échappée... Désormais, au contraire, je la tiens... L'émotion que lui donnera le duel, — car elle y assistera, gardez-vous d'en douter, — cette émotion me la livre à discrétion... Pour dompter une Ripert, il faut une volonté que rien n'arrête, une force de caractère qui ne mollit jamais... J'ai une revanche à prendre et je la prendrai en faisant une bonne action.

Julien conclut en ces termes :

— Maintenant vous savez tout. Dites-moi franchement si vous approuvez ma conduite.

Pour toute réponse les deux témoins lui tendirent la main, et par une vigoureuse étreinte, lui prouvèrent qu'il pouvait compter sur eux.

— Je crains seulement, mon cher enfant, que cette affaire ne te mène fort loin. Tu vas vouloir ramener Mélanie à sa mère. Dans cette maison, où le drame est en permanence, tu auras à soutenir des luttes bien autrement sérieuses que ton duel de demain.

— Chaque jour suffit à sa peine..... En attendant, allons dîner.

Ils passèrent tous les trois dans la salle à manger, et causant désormais de choses et d'autres, ils firent, M. Bonenfant surtout, honneur à un succulent dîner de garçons. Julien s'y entendait à merveille. Il avait puissamment contribué à acclimater à Paris la cuisine provençale.

Ils étaient sans doute encore à table lorsque, à une autre extrémité de Paris, se réunissait le second groupe de personnages intéressés dans cette affaire.

La Duchesse avait donné rendez-vous à Bresson et à ses témoins aux Champs-Élysées, autour du petit square qui verdoie sur l'une des contre-allées précédant le Palais de l'Industrie.

— A la nuit, je vous attendrai, avait-elle dit.

Au mois de juillet, le jour est lent à disparaître ; la Duchesse, espérant que ses amis viendraient plus tôt, était au rendez-vous dès sept heures et demie.

Edgard Bresson, A. d'Altara et le gros Robert n'étaient pas moins impatients que la jeune femme ; depuis plusieurs heures ils étaient ensemble, et depuis le même laps de temps à peu près ils n'avaient plus rien à se dire.

Chacun, à part soi, aurait bien voulu s'échapper et aller guetter aux Champs-Élysées l'arrivée de la Duchesse, afin de tout dire le premier. Quelle excellente façon de faire sa cour !

Mais ils se surveillaient l'un et l'autre et se tenaient solidement unis.

Le temps, qui malgré tout s'écoule, sonna l'heure de leur mutuelle délivrance. Ils s'acheminèrent tous les trois du côté du Palais de l'Industrie.

La Duchesse, qui scrutait toutes les contre-allées, les vit venir et se porta à leur rencontre.

— Enfin ! s'écria-t-elle, dix pas avant qu'elle ne les eût rejoints.

Et quand ils se furent tous rapprochés :

— Pas de mots inutiles, des faits !...

— C'est pour demain matin, dit Bresson.

— L'heure, le lieu, l'arme ?

On le lui dit.

— Savez-vous, chère amie, hasarda le journaliste, que vous êtes dure pour de pauvres amoureux qui ont travaillé pour vous toute la journée ?

— Monsieur d'Altara, dit la Duchesse, je fais comme vous. Vous cherchez d'abord un titre à effet qui allèche le lecteur. Peu vous importe si l'article est vide ; le tour est joué. Vous m'avez donné mon titre ; maintenant faites, si vous voulez, votre article. Je suis obligée de le subir.

— Attrape, pensèrent les deux autres.

Mais d'Altara n'était pas homme à se laisser facilement démonter. Se penchant à l'oreille du gros Robert, il lui dit, assez haut pour être entendu :

— Parlez-lui donc de son portrait que possède M. de Mulsey.

Une tigresse à qui on enlève son petit ne doit pas avoir des retours offensifs plus violents que celui par lequel la jeune femme revint à eux.

Déjà elle avait fait quelques pas en avant, se dirigeant vers le massif d'arbres au pied duquel se trouvaient des sièges disponibles.

En entendant la phrase traîtresse de d'Altara, elle fit une brusque volte-face ; d'un geste impérieux, d'un fulgurant regard, elle les cloua sur place.

Les deux hommes, quel que fût leur impertinent scepticisme, n'étaient pas à leur aise :

— Laissez-moi vous expliquer, balbutia le gros Robert.

— Vous expliquer !... Qu'ai-je à faire de vos explications ?... La vérité !...

— C'est peut-être une coïncidence de hasard.

— Ce monsieur a chez lui un portrait qui me ressemble. Est-ce cela ?

— Oui.

— Comment est-il ? Grand, petit, à l'huile ? Est-ce une photographie ?

— C'est un portrait à l'huile, d'un faire solide, autant que j'ai pu m'en assurer, dit d'Altara d'une voix mal affermie, comme un homme qui se sent pris en défaut.

Il ne se trompait pas. La semonce qu'il craignait tomba sur lui à coups précipités.

— Je vous croyais plus fort, monsieur d'Altara, dit la jeune femme. Je m'étais laissé dire que rien qu'à jeter un coup d'œil furtif dans un salon, vous l'aviez inventorié avec autant de détails qu'un commissaire-priseur en

ses interminables descriptions... Que m'importe, à moi, le faire solide ou liquide ?... Ce que je veux, c'est la pose..... la couleur de la robe... la coiffure... les accessoires...

Elle appuyait chaque mot qu'elle prononçait lentement d'un regard droit et net qui allait fouiller la mémoire du journaliste.

D'Altara, doublement piqué dans son amour-propre de reporter et d'amoureux, fit effort sur lui-même, et, comprimant dans ses mains son front et ses yeux, il rédigea la description suivante, qu'on dirait calquée sur quelque compte rendu artistique :

« Femme jeune, jolie et belle, élégante surtout. Quand il arrive à un artiste le rare bonheur de trouver un tel modèle, il n'a d'autre préoccupation que de le rendre fidèlement. Des cheveux relevés à la grecque ; la tête de grand trois quarts ; épaules et bras nus ; un corsage de moire antique noire, qui fait ressortir la blancheur des chairs ; à l'échancrure un simple nœud de satin ponceau, dont le ton vif est amorti par un transparent de dentelle ; le bras droit ramené à la ceinture ; la main droite tient à demi ouvert un éventail dont les-montants en nacre blanc ont des appels de lumière également ponceau ; le bras gauche au second plan et comme perdu dans les plis d'une longue robe de moire noire, très-ample par derrière et formant tablier par devant pour laisser voir de mignons petits pieds, chaussés de satin blanc... Le tout hardiment enlevé sur un fond neutre, le gris nuageux de l'indéterminé, et que fixe à peine le sol formé d'une ancienne tapisserie. »

Soit curiosité satisfaite, soit détermination prise, soit supercherie féminine, à mesure que d'Altara parlait, la Duchesse redevenait elle-même, souriante et le regard caressant.

Lorsque le jeune homme se tut et dégagea sa figure de l'étreinte nerveuse de ses mains, elle lui dit :

— Allons donc ! je savais bien que vous reconstitueriez ce tableau. Décidément, mon cher, vous n'avez pas volé votre réputation. Tout est exact. Vous n'avez omis qu'un détail. Le portrait si bien décrit par vous doit avoir entre les deux yeux un signe semblable à celui que j'ai à la naissance du menton.

— C'est fort possible, mais vous comprenez que je n'ai pas pu regarder à la loupe.

— Vous êtes tout excusé, mon cher d'Altara.

Changeant brusquement de conversation, la Duchesse prit le bras d'Edgard Bresson, jusque-là resté à l'écart et qu'il était essentiel de tenir en haleine.

C'était chose facile, au surplus. Le jeune « veston court » comptait sur cette aventure pour sortir de pair et se poser dans le monde des viveurs. Il avait, de plus, le secret espoir que la belle serait subjuguée par son courage. Il ne demandait qu'à marcher.

La soirée se termina sans autre incident notable, et l'on se sépara vers dix heures après s'être donné rendez-vous pour le lendemain midi, au restaurant de la place de la Madeleine.

Du portrait, il n'avait plus été question. Seul, le jeune Edgard ne s'en préoccupait nullement ; ses témoins n'avaient aucun motif pour troubler sa quiétude et ne lui en parlaient pas.

Quand il fut parti, ayant arrêté avec eux les dispositions définitives pour le lendemain matin, d'Altara et le gros Robert s'interrogèrent du regard, hésitant à se communiquer le résultat de leurs réflexions.

— Eh bien ! mon gros, dit enfin le journaliste, commencez-vous à croire que cette affaire n'est pas dénuée d'intérêt

— Pour peu que cela continue, elle sera trop intéressante. Je crois bien que nous avons fait une sottise avec ce portrait.

— C'est sa faute, aussi ; pourquoi se moque-t-elle toujours ?

— Il y a dans tout ceci quelque effroyable mystère de famille... La Duchesse a trop vite pris son parti pour qu'elle ne nous réserve pas quelque surprise.

— Bah ! après tout, nous verrons bien.

VI

Le bois de Ville-d'Avray, l'un des plus charmants des environs de Paris, cher entre tous aux amoureux et aux rêveurs, n'a pas été trop ravagé pendant le siège.

Quelques coupes déréglées ont été exécutées sur les versants sud et ouest.

Le coteau que l'on voit du restaurant de la Chaumière a été rasé.

Mais les allées ombreuses qui des lacs mènent à la crête de la montagne ; mais les dessous de bois qui, au printemps, se transforment en tapis d'anémones blanches et de jacinthes bleues ; mais les fourrés de bruyères ; mais les bois de châtaigniers sauvages aux fruits savoureux, tout cela a été respecté.

L'on peut toujours aller rêver dans les bois de Ville-d'Avray, certain de faire une ample moisson de fleurs des champs et de trouver chez Cabassud, cuisinier provençal, transplanté sur la route de Versailles, avec le menu habituel des restaurants, des cèpes exquis, des goujons délicats, et un certain vin de Pertuis, d'un noir d'ébène, velouté et babillard, un vrai casse-tête.

Une des allées parallèles au vieux lac avait été choisie pour lieu de rendez-vous sur les indications de Sextius Bonenfant qui, en sa qualité de Provençal, connaissait heure par heure le degré d'ombre de tous les chemins qui aboutissent à la Chaumière.

A huit heures du matin, au mois de juillet, le soleil est déjà très-haut sur l'horizon ; mais, par le jeu des ombres portées, cette allée présentait des avantages réels : les adversaires, quelle que dût être leur place, ne seraient gênés ni par les rayons directs, ni par la réverbération.

Les acteurs du drame qui allait se dénouer devaient être exacts au rendez-vous : ils étaient arrivés à la gare Saint-Lazare pour le train de sept heures. Se trouvant ensemble dans la salle d'attente, les deux groupes s'étaient salués ; les voyageurs étaient peu nombreux à cette heure matinale ; il leur fut facile de se placer dans des compartiments séparés et de dissimuler les boîtes de pistolets.

La situation pouvait devenir plus délicate à la station de Ville-d'Avray ; il faut encore une demi-heure pour arriver à la clairière du combat. Plusieurs

chemins y conduisent, mais la grande route du village est la seule praticable dans des circonstances graves, alors que l'on a intérêt à ne pas laisser supposer que l'on évite des adversaires.

Il n'y a là ni forfanterie, ni provocation, c'est une affaire d'amour-propre et de convenance.

Les deux groupes avaient cru de leur dignité de s'enfermer dans des wagons de première classe, malgré la chaleur et bien qu'à part soi chaque voyageur aspirât à l'impériale, où le vent produit par la marche du train, donne toujours une agréable température.

La question du voyage en commun de la gare au lac fut agitée dans chaque camp dès le départ.

Sextius, l'homme aux expédients, laissait ses compagnons se livrer à leurs combinaisons ; il souriait et on aurait pu l'entendre grommeler :

— Toujours les préséances ! Les individus, comme les souverains, passent leur temps à discuter pour savoir à quelle sauce ils seront croqués. Allez donc droit devant vous ! c'est le meilleur moyen pour n'être pas croqué du tout !

Au moment où le train arrivait en gare de Ville-d'Avray :

— Ne bougez pas ! dit-il.

Et il mit la tête à la portière.

A trois compartiments plus loin, le gros Robert en avait fait autant.

— Vous pouvez descendre, lui cria le Provençal. Nous prendrons par le raccourci de Viroflay.

— Que dites-vous ? protestèrent Julien, Arnold Barth et le docteur qu'ils avaient amené.

— Je dis : La ligne courbe est le plus court chemin de la gare de Ville-d'Avray au lac du même nom.

— Quel incorrigible bavard ! ne put s'empêcher de dire Julien.

— Té, répliqua Bonenfant, je n'ai pas dit un mot pendant que vous discutiez sur des niaiseries. Il vous était désagréable de faire route avec ces messieurs, il fallait tout de suite me dire : « Papa Bonenfant, tirez-nous de là. » Moi qui suis un bon diable, je vous aurais appris que j'ai prévu le cas. Regardez vos tickets.

Les trois personnages retirèrent le morceau de carton qu'ils avaient mis dans leur poche de confiance.

— Viroflay ! s'écrièrent-ils.

— Eh bien ! interrogea Sextius, dont les yeux se plissaient malicieusement.

— Nous ne comprenons pas, lui fut-il répondu.

— Allez toujours, conclut-il, vous comprendrez tout à l'heure.

En quelques minutes, le train fut à Viroflay.

Les voyageurs descendirent ; guidés par Bonenfant, ils suivirent l'avenue qui, passant sous le pont du chemin de fer, va directement en plein bois ; dix minutes plus tard, ils arrivaient premiers au lieu du rendez-vous.

— Comprenez-vous, maintenant ? dit Sextius qui rayonnait.

— Ah !... firent ses compagnons.

— Que vous disais-je, insista Sextius, les Français sont, en géographie, ignorants comme des carpes.

L'excellent homme ne soupçonnait pas que son observation allait être justifiée et considérablement élargie par la plus désastreuse des guerres.

En ce moment il s'était simplement préparé un petit succès et des compliments dont il était friand autant qu'une grande coquette.

— Si j'avais prévu, conclut-il, que ces messieurs nous feraient attendre aussi longtemps, je vous aurais fait passer par le chemin des écoliers, des bruyères, veux-je dire, bien plus agréablement accidenté que celui-là. Ce sera pour une autre fois.

De fait, ils furent obligés d'attendre un bon quart d'heure.

Non-seulement la montée de Ville-d'Avray est longue et pénible, mais encore les voyageurs n'avaient pas trouvé à la gare l'omnibus qui fait habituellement le service.

Le gros Robert soufflait de toute la force de ses vastes poumons ; il était en nage et paraissait d'exécrable humeur.

Il la manifesta par sa mine piteuse en arrivant auprès des témoins de Julien.

— Voilà ce que c'est de ne pas connaître la géographie, dit Sextius Bonenfant, tenace dans ses plaisanteries.

Cependant il reprit aussitôt son sérieux pour régler les dernières conditions du duel.

Les adversaires furent placés à trente-cinq pas ; ils avaient le droit de faire dix pas chacun et de tirer à volonté.

Tout était prêt ; le signal allait être donné, quand Sextius, d'une voix forte et la main tendue vers les fourrés du bois :

— Un instant ! s'écria-t-il. Nous ne sommes plus seuls !

Puis il s'avança d'un pas rapide et résolu.

Adversaires, témoins et médecin suivaient des yeux Sextius Bonenfant, ne sachant s'il s'agissait d'un garde forestier, de gendarmes ou d'un simple flâneur.

Leur étonnement fut à son comble quand ils virent le pétulant Provençal s'arrêter net, lever les bras au ciel et qu'ils l'entendirent lancer un formidable juron.

VII

L'étonnement irrité de Sextius Bonenfant était bien naturel.

Des fourrés du bois arrivait un tout jeune homme qui, par un moulinet de sa badine, faisait sauter et craquer les broussailles.

Il était vêtu à la dernière mode : pantalon collant, veston court dont la coupe donnait plus de relief encore à des formes fortement accusées, chapeau rond à aigrette.

C'était, à l'extérieur, un type de gandin.

A l'intérieur, c'était pis encore.

Sextius reconnut dans le nouvel arrivant, qui ? Madame Dumont, la vierge de Mabilles elle-même.

Les autres personnes, notamment Bresson et ses témoins, firent immédiatement la même constatation, et ils se regardèrent avec une mutuelle méfiance, épouvantés de tant d'audace, si la jeune femme n'avait pas été conseillée, prêts à procéder à une exécution si l'un d'eux l'avait poussée à cette démarche.

Ce fut un instant de cruelle perplexité.

Heureusement la Duchesse, s'avançant vers eux, dit à haute voix :

— Je vous demande pardon, messieurs, d'intervenir moi-même ; si j'agis contre toutes les règles des affaires d'honneur, c'est qu'il est des circonstances où une femme doit avoir recours à la ruse. Vous avez dignement rempli votre mandat ; en ce moment j'abdique ma qualité de femme et je vous dégage.

— Mais... commencèrent les trois jeunes hommes.

— C'est affaire désormais entre monsieur et moi, reprit-elle en désignant M. de Mulsey ; il y a entre nous une question de vie ou de mort.

Julien n'avait pas quitté son poste. Étonné de tant d'énergie, ému par une haine aussi implacable, il avait senti dans tout son être le frisson de la mort ; mais il n'avait pas bronché, décidé à pousser jusqu'au bout sa tentative de sauvetage d'une âme dévoyée.

Cependant les quatre témoins s'étaient réunis ; ceux de Bresson protestant qu'ils n'étaient pas complices de la Duchesse ; ceux de Julien hésitant à prendre un parti.

Le jeune Bresson, qui ne manquait pas de cœur sous les dehors d'un égoïste scepticisme, s'approcha de Julien, et, en fort bons termes, lui demanda pardon de s'être embarqué à la légère dans une affaire sur laquelle il n'avait pas de données suffisantes.

— Votre facilité quelque peu dédaigneuse à tout accepter, ajouta-t-il, aurait dû me faire réfléchir ; mais j'étais trop désireux d'avoir un duel pour m'inquiéter de ce qui pourrait advenir. Encore une fois, monsieur, je vous présente mes excuses ; dès ce moment notre devoir est tracé, à mes témoins et à moi : nous nous retirons, tout en restant à votre disposition pour le jour, l'heure et le lieu qui pourraient vous convenir.

Julien acquiesça par une inclinaison de tête.

La Duchesse, qui avait compris et suivi la démarche de son défenseur officieux, l'attendait à son retour.

— C'est bien, mon ami, dit-elle ; maintenant, donnez-moi votre pistolet.

Bresson fit un geste de refus.

— Oh ! comme vous voudrez, s'écria-t-elle assez haut pour être entendue par les assistants. Monsieur de Mulsey, qui se sert du revolver pour insulter une femme, acceptera, je pense, que cette femme emploie le revolver pour se venger.

En même temps, elle retirait de la poche de son veston un de ces longs et solides revolvers en acier poli, armes redoutables qui, à cette époque, venaient d'être importées d'Amérique.

Ce nouvel incident produisit une émotion marquée et fut suivi de pourparlers très-animés.

Julien se départit enfin de son indifférence, et, s'adressant à ses témoins :

— Je vous demande en grâce, messieurs, dit-il, de me continuer votre assistance. Je suis entièrement à la discrétion de mon adversaire inattendu.

Et désignant Bresson et ses témoins :

— Ces messieurs peuvent se retirer ; j'ai déjà oublié complètement avoir eu affaire à eux.

Bresson, le gros Robert et d'Altara s'inclinèrent ; le premier rendit son pistolet et tous les trois ils disparurent.

A. d'Altara, que la passion du journalisme n'abandonnait jamais, ne put s'empêcher de soupirer :

— Quel malheur de ne pouvoir pas raconter cette aventure ! J'aurais eu un fameux succès de mystérieuse curiosité !

Deux minutes plus tard, on voyait bleuir à travers les branches d'arbres les spirales de fumée qui s'élevaient de trois cigares ; le jeune Bresson et ses témoins s'éloignaient en gens discrets, sans détourner la tête.

La situation se simplifiait, mais elle ne devenait pas beaucoup plus facile à dénouer.

Un duel avec une femme ! Était-il possible de le permettre, d'y assister, de le régler ! La chevalière d'Eon avait croisé le fer au dix-huitième siècle, mais tout le monde croyait à sa qualité d'homme.

Le costume pris par madame Dumont ne trompait et ne pouvait tromper personne. Quelle responsabilité n'allaient pas encourir les témoins, s'il arrivait un malheur !

D'autre part, les confidences de Julien à ses amis inquiétaient ceux-ci au point qu'ils redoutaient un acte de violence de la part de la jeune femme.

Toutes ces considérations furent pesées dans un colloque définitif ; Julien ayant été consulté, on se résigna à organiser le combat.

Il fut nécessaire de modifier sensiblement les dispositions ; le soleil avait fait une percée au milieu de l'espace choisi en premier lieu ; on dut se reporter un peu plus loin.

Les distances furent soigneusement mesurées, et par surcroît de précaution, on détermina les points que les adversaires ne devaient pas dépasser.

Le signal ayant été donné, Julien, calme et grave, fit ses dix pas et attendit.

La Duchesse, hautaine et hardie, avança par enjambées aussi longues que sa mignonne personne le lui permettait. Elle ne s'arrêta pas à la ligne de démarcation tracée dans l'allée.

Avant que les témoins n'aient eu le temps de l'arrêter, elle arriva près de Julien et tira sur lui presque à bout portant.

Le jeune homme, atteint à la tête, tomba lourdement, sans faire un geste, sans pousser un cri.

Madame Dumont, se retournant vers les témoins et le docteur qui accouraient, se dressa de toute sa hauteur, et d'une voix vibrante :

— Voilà, s'écria-t-elle, comment je traite les amants de ma mère !

VIII

Celui qui a dit : « Le cadavre d'un ennemi fait toujours plaisir à voir », a fait entendre un cri de haine et de vengeance inassouvie ; certainement il n'avait jamais tué, — ce qui n'arrive pas tous les jours, — pas même vu mourir, ce qui est beaucoup moins rare.

La vue d'un cadavre est toujours attristante ; ne fût-ce que par un retour égoïste sur soi-même, en pensant au peu de distance qui sépare la vie de la mort, on éprouve un serrement de cœur et un sentiment de pitié.

Que doit-ce être pour l'auteur de la mort !

La réaction fut très-vive chez Mélanie Ripert, — ce sera désormais son seul nom ; — pour préparer et accomplir ce tragique événement, elle avait tendu ses nerfs outre mesure ; elle avait soutenu facticement son exaltation ; rien au monde ne l'eût fait reculer une minute auparavant. Quand elle vit l'ancien amant de sa mère étendu sur le sol, inanimé, sa fièvre s'apaisa et elle comprit l'immensité de sa faute ; elle eut peur, peur d'elle-même et peur des autres.

Elle s'était instinctivement reculée, tandis que les deux témoins et le docteur se portaient au secours de Julien de Mulsey.

Sextius Bonenfant et Arnold Barth se disposaient à soulever le corps de leur ami, tombé en avant les bras écartés. Le médecin les repoussa pour pouvoir ausculter, examiner, étudier dans les meilleures conditions.

Il releva la tête ; la balle avait tracé un sillon assez profond, mais à peine sanglant ; le crâne était fortement entamé près de la tempe. Si le cerveau avait été atteint, tous les secours de l'art seraient inutiles ; si, au contraire, la balle n'avait qu'effleuré l'enveloppe, l'espérance était permise. Une constatation sur ce point était pour le moment impossible. Le docteur eut une significative contraction des lèvres.

Les témoins ne perdaient pas un de ses mouvements. Ils le virent abandonner la tête de leur ami et la reposer doucement sur le sol ; après quoi, il se pencha sur la terre et appliqua son oreille contre le corps. Il resta dans cette position une demi-minute, qui parut aussi longue qu'une heure de désœuvrement absolu. Enfin, il se releva l'œil brillant :

— Le cœur bat, dit-il... Il n'est pas mort...

Sextius Bonenfant et Arnold Barth étaient à genoux, attendant, anxieux, la sentence de vie ou de mort ; ils respirèrent à pleins poumons et s'emparèrent des deux mains du docteur comme pour le remercier d'un service personnel. La grande force des médecins et leur sauvegarde contre les quolibets dont les poursuivent les gens bien portants, c'est que les malades et leurs proches les considèrent comme les délégués de la Providence. Ils le savent et laissent dire, certains qu'on sera trop heureux de venir à eux au moindre malaise. Si quelques-uns d'entre eux abusent parfois de leur prestige, n'est-ce pas de bonne guerre ?...

En cette circonstance, d'ailleurs, le docteur qui assistait Julien de Mulsey, était entièrement sincère ; Julien était son ami bien plus que son client. Il rendit l'étreinte cordiale des témoins et dit :

— Il est jeune et vigoureux ; je ne désespère pas.

Sextius était radieux ; l'anxiété avait chassé pour un instant sa pensée du combat. Mais en se relevant, il vit Mélanie qui s'était rapprochée et qui, affreusement pâle, fixait ses yeux ardents sur le corps inanimé de Julien.

Sextius se méprit sur le caractère de son attitude ; il crut qu'elle était pâle de dépit :

— Ah ! s'écria-t-il, le poing fermé et menaçant ; ah ! vous, êtes la digne fille de madame Ripert ! assassin !...

Mélanie, amollie par la sensibilité, n'éprouva pas même un grondement de révolte en entendant la violente et brutale apostrophe de Sextius Bonenfant ; elle releva ses beaux yeux gonflés par les larmes près de jaillir, et lui adressa mentalement une supplication de miséricorde.

Le vieil ami de Julien était positivement hors de lui. Il continuait de menacer du poing la jeune femme à qui cette rage impuissante fit comprendre toute l'horreur de sa situation.

Ses larmes, trop longtemps refoulées, elle ne put lès retenir davantage ; elle éclata en sanglots, entrecoupés de hoquets nerveux ; perdant la tête, et joignant les mains, elle pria.

Fou de douleur et de rage, Bonenfant se porta en avant la main levée. Sans l'intervention d'Arnold Barth et du docteur, certainement il se serait porté à quelque extrémité.

— C'est une femme, dit le docteur, le retenant fortement par le bras.

— Une femme !... une femme !... La tigresse aussi est une femelle, et on l'empêche de dévorer !...

Il se contenta toutefois. Mélanie n'avait rien entendu. Si profonde fut la réaction produite dans son esprit et dans son cœur, qu'elle eût maintenant subi sans rien dire les plus sanglants outrages.

La prière lui apporta un réel soulagement. Elle se releva plus calme, les yeux secs, et d'une voix qui se raffermait par degrés :

— Messieurs, dit-elle, je ne chercherai pas à me soustraire à la responsabilité de mes actes. Oui, j'ai voulu me venger... Mais, je le sens là, aux battements de mon cœur, il n'est pas vrai que la vengeance soit le suprême bonheur... S'il reste un espoir de sauver M, Julien de Mulsey, je vous demande en grâce de le confier à ma garde... J'ai tout près d'ici, sur le versant du coteau de Saint-Cloud, une villa...

Elle ne put articuler un mot de plus. Les larmes la suffoquèrent de nouveau ; comme si elle avait peur d'avoir commis un sacrilège, elle recula toute honteuse, et alla, défaillante, s'appuyer contre un arbre.

Aux dernières paroles de Mélanie, le docteur avait vivement dressé la tête. N'avoir pas à ramener le malade à Paris, éviter les cahots d'une voiture et les secousses du chemin de fer, c'était un immense avantage.

— Messieurs, dit-il, je suis d'avis d'accepter cette proposition. Il faut avant tout éviter un ébranlement du cerveau.

— La victime chez l'assassin ! ricana Bonenfant.

— Nous serons toujours à temps de l'enlever, si le repentir que la virago témoigne n'est pas sincère ou faiblit. Nous avons pour le moins un grand mois d'immobilité absolue...

— Eh quoi ! un mois ! trente jours !...

Le médecin connaissait trop l'entêté Provençal pour engager une discussion avec lui. Le patient lui appartenait ; prenant l'autorité, il dicta désormais des ordres.

— Allez, messieurs, dit-il, allez à la Chaumière, et faites préparer un brancard avec un matelas et des coussins. Je veillerai ici auprès de Julien.

Sextius obéit et se dirigea du côté de l'établissement du restaurateur Cabassud sans trop se retourner.

Le docteur s'approcha de Mélanie et son ton de politesse, qui contrastait considérablement avec la violence de langage de Sextius, fut très-sensible à la jeune femme :

— Nous acceptons, dit-il, l'hospitalité que vous voulez bien nous offrir, madame ; je vous en remercie, pour ma part, de tout cœur.

Mélanie, délivrée de l'obsession qui pesait sur elle, s'écria dans un élan de reconnaissance :

— Me remercier, monsieur !... Ah ! disposez de moi... Tant que je n'aurai pas réparé le malheur que j'ai causé, je ne serai digne ni de ménagement ni de pitié... Mais vous le sauverez, n'est-ce pas, docteur ? ajouta-t-elle en regardant Julien toujours immobile.

. Le docteur revint auprès du malade ; il constata de nouveau que le cœur battait, et que les parties du corps exposées à l'air étaient à très-peu près naturelles. Mélanie aurait pu l'entendre murmurer : « S'il n'y a pas d'éraflure, il est sauvé. »

Quand il se releva :

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Rien n'est désespéré ; voilà tout ce que je puis dire.

Sextius Bonenfant revenait en courant. Sa physionomie s'était transformée. Du plus loin qu'il put se faire entendre :

— Cabassud m'offre un appartement ! cria-t-il.

Mélanie comprit la portée de cette exclamation.

— Je vous en supplie, docteur, dit-elle en se rapprochant du médecin qui lui avait témoigné un peu de sympathie, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

Pour toute réponse, il lui prit la main sans être vu de Bonenfant ; et quand celui-ci fut arrivé :

— Mon cher ami, fit-il, comment avez-vous pu penser à un hôtel-restaurant pour un malade ? Vous avez donc oublié le tapage qui se fait à la Chaumière, tous les dimanches et plusieurs fois dans la semaine ?... Croyez-moi ; estimons-nous heureux dans notre malheur, d'avoir près d'ici la maison de madame. Je me trompe fort, ajouta-t-il en se tournant vers Mélanie, ou ce sera une admirable garde-malade.

— J'espère ramener à de meilleurs sentiments à mon égard monsieur Bonenfant lui-même, dit Mélanie avec une sincère résignation.

Sextius ne répondit pas et reprit en grommelant le chemin de la Chaumière.

— Quel homme ! dit le docteur. Tout amour ou tout haine. Il vous tuerait volontiers aujourd'hui, sauf à vous adorer demain !...

Un demi-sourire plissa légèrement les lèvres de Mélanie.

— Allons ! allons ! pensa le docteur, voici une âme que je ne désespère pas de guérir.

IX

Lorsque Sextius Bonenfant et Arnold Barth revinrent sur le lieu du combat, portant le brancard et accompagnés de Cabassud, le docteur et Mélanie causaient intimement. Les situations violentes ne peuvent rester long temps à l'état aigu ; les forces humaines n'y résisteraient pas.

Que se disaient-ils ? Il est facile de l'imaginer. Julien était le sujet de leur conversation. Par un enchaînement d'idées tout naturel, des préoccupations de son salut probable, les interlocuteurs avaient passé à l'appréciation du caractère de cet homme, dans la force de l'âge, qui s'était dévoué sans intérêt direct au sauvetage de Mélanie.

— Car enfin, disait le docteur, avec cette franchise et ce droit de tout expliquer que les médecins empruntent aux confesseurs, vous vous perdiez, ma belle enfant. Pourquoi ? Le sobriquet que vous méritez prouve que vous n'y étiez pas poussée par le besoin irrésistible chez quelques femmes de se trouver en galante compagnie. D'autre part, ce que vous avez raconté à Julien est de pure invention. Quel était votre but ?

— Je n'en avais pas. Ayant fait la folie, — folie nécessaire, — de fuir la maison de ma mère, j'étais dans une fausse position. Je n'étais libre qu'à la condition d'être isolée. Je n'étais ni mariée, ni veuve ; les amis de ma famille ne m'auraient pas reçue... Quelques jours après mon arrivée à Paris, je fus attirée un soir par le brillant éclairage du jardin Mabilles. J'y entrai. Le sans-façon quelque peu impertinent des hommes ne me déplut pas. J'affronte volontiers les dangers. J'y revins le lendemain, et je pris l'habitude de cette vie ; les compliments, les flatteries devinrent pour moi un besoin impérieux ; je parvenais ainsi à occuper une existence dévoyée, lorsque M. de Mulsey s'est mis en travers..... vous savez le reste..... Mais pourquoi ne m'a-t-il pas dit franchement qui il était et ce qu'il voulait ?

Elle baissa la tête et le médecin l'entendit qui disait entre ses dents : « Serions-nous donc vraiment des femmes fatales ? »

Le docteur ne releva pas cet aparté ; les témoins arrivaient accompagnés du restaurateur, et il allait rentrer dans son ministère.

Pour la première fois de sa vie peut-être, M. Cabassud, le restaurateur de la Chaumière, — ses clients disent le père Cabassud, — était complètement

sérieux. Sa large face épanouie et rubiconde qui, d'habitude, est d'une extrême mobilité, paraissait effarée par le sérieux ; il y a des hommes que l'on ne peut se figurer tristes et malheureux. Dieu sait cependant que les plus joviaux caractères ressentent vivement les douleurs morales et s'affectent profondément par le chagrin.

Le père Cabassud connaissait Julien, qui était venu quelquefois chez lui avec Sextius Bonenfant ; il eût voulu être de quelque secours, et en effet, son assistance ne fut pas de trop.

Julien, on se le rappelle, était tombé la face contre terre, les bras en avant ; il s'agissait de le retourner sans trop de secousses et de le poser sur le matelas qui recouvrait une claire-voie transformée en brancard. Le blessé était de corpulence moyenne, mais tout corps inerte est fort lourd ; d'ailleurs, les plus grands ménagements étaient indispensables.

Le médecin se chargea de la tête du blessé ; Bonenfant le prit par les épaules, Arnold Barth par les pieds ; Cabassud fut chargé de soutenir le corps par la ceinture. C'est sur ses bras robustes que Julien fut retourné ; il parut n'avoir rien senti. Le docteur avait bien examiné le malade pendant cette opération ; sa physionomie marquait une préoccupation peu rassurante.

Mélanie se glissa près de lui ; lorsque le patient fut étendu sur le matelas et recouvert d'un drap qui le garantissait contre les rayons du soleil :

— Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix tremblante...

— Ce sera long, fort long... Êtes-vous toujours résolue à lui servir de garde ?

— Oh ! docteur !...

La pauvre femme avait de si douloureux regards, que le médecin fut ému de pitié.

— Allez, messieurs, dit-il. A la villa de madame.

Bonenfant et Barth soulevèrent le brancard et se mirent en route.

Alors seulement le père Cabassud remarqua Mélanie et sa physionomie revint à son caractère habituel, la bonhomie joviale, en, reconnaissant que cet adolescent était une femme habillée en homme.

Le contraste fut si frappant, que Mélanie elle-même ne put s'empêcher de sourire.

La comédie coudoie toujours le drame.

X

La commune de Ville-d'Avray se trouve en grande partie massée sur le sommet de la montagne, des deux côtés de la route de Versailles ; mais les paisibles amateurs de villégiature préfèrent le revers du coteau de Saint-Cloud, lequel forme un des versants de la vallée qui va jusqu'à Sèvres, si l'on peut appeler vallée cette échancrure doucement évasée qu'un poète a comparée à la pointe du corsage de la robe d'été d'une jolie femme.

La villa qu'habitait Mélanie Ripert était à mi-côte, à peu près à égale distance du chemin de fer et de la route nouvelle percée en droite ligne du fond de la vallée jusqu'au mur de clôture du parc de Saint-Cloud.

La maison ne présentait rien de remarquable, si ce n'est qu'elle était dissimulée dans un massif de grands arbres et à l'abri de tout regard indiscret. La grille d'entrée même était masquée par un épais rideau de lierre. Mais aucun des hôtes de la jeune fille ne devait être d'humeur à faire des observations ; tous ils avaient hâte d'en finir, le médecin surtout, qui voulait panser la blessure et s'assurer de sa gravité.

A tour de rôle, tantôt Sextius Bonenfant et Arnold Barth, tantôt le médecin et Cabassud, avaient porté le brancard sur lequel Julien de Mulsey était étendu immobile. Mélanie n'avait pas osé demander de le porter aussi.

Quelque précaution qu'eussent les servants, ils n'avaient pu éviter des secousses ; ils étaient inexpérimentés ; de plus, le maniement d'un brancard de malade est très-difficile à la descente. Mais que l'on fût en marche ou que l'on s'arrêtât, que le brancard fût dirigé méthodiquement dans un balancement régulier, ou qu'il reçût le contre-coup d'un faux mouvement, le patient conservait toujours sa rigidité cadavérique.

Le docteur ne le quittait pas du regard : à chaque halte il constatait l'état du poulx et les battements du cœur, faibles mais sensibles.

— Tout va bien, répétait-il chaque fois, répondant aux muettes interrogations de ses compagnons ; et l'on se remettait en marche.

Lorsque le convoi fut arrivé à l'entrée de la route transversale qui dessert la villa, Mélanie prit les devants et fit ouvrir la grille. En deux mots elle mit sa camériste au courant de la situation et lui donna ses ordres ; puis elle alla recevoir les survenants, comme eût fait une maîtresse de maison ses invités.

La nature a donné aux femmes et la civilisation a développé en elles l'instinct de la prééminence et une aptitude particulière à la domination. Ayant su faire accepter l'hospitalité de sa villa pour le blessé, il y avait maintenant deux personnes en Mélanie : la maîtresse de maison seule se montrait en ce moment ; non que la jeune fille eût oublié le drame où son intervention avait été si terrible, pendant la longue et silencieuse course, elle venait au contraire de juger sévèrement sa conduite ; mais elle avait pris la résolution de réparer sa faute et de se dévouer ; elle était tout entière à son nouveau rôle.

Mélanie dirigea les porteurs du brancard. Sextius Bonenfant lui-même ne protesta pas ; il posa le précieux fardeau qu'il portait avec Arnold Barth sur un canapé-lit disposé au milieu du vestibule, la tête tournée vers la porte, conformément aux prescriptions du docteur.

L'irascible Provençal ne s'était pas amadoué, loin de là : sa colère s'était augmentée de toute l'irritation que ses fonctions de brancardier improvisé avaient accumulée. Il aurait certainement manifesté sa mauvaise humeur, ne fût-ce que par un grognement, si ses idées n'avaient pris un nouveau cours à la vue de la camériste de Mélanie.

— Miette, avait dit la jeune fille, apportez une petite table sur laquelle vous mettrez une cuvette, de l'eau et du linge.

A ce nom de Miette, provençal entre tous, Bonenfant s'était brusquement retourné et il avait reconnu une ouvrière de fabrique de Saint-Cannat, jolie et délurée quinze ans auparavant, aujourd'hui mûrie et sérieuse, mais n'ayant perdu que la fleur de jeunesse ; si ses cheveux grisonnaient, ses yeux avaient toujours un rayon du soleil du Midi.

Miette, elle, l'avait déjà reconnu et ce n'est pas sans plaisir qu'elle l'avait vu entrer ; ce n'est pas sans plaisir non plus qu'elle constata le souvenir de son compatriote ; elle s'en alla légère et souriante exécuter les ordres de sa maîtresse.

L'instant était solennel. Le docteur procédait à l'examen de la blessure et au pansement.

Lentement, posément, avec des précautions infinies, il lava la plaie. Mélanie, attentive à tous ses mouvements, lui passait des éponges, de la charpie ou du linge. Les assistants regardaient anxieux, retenant leur respiration.

Tout médecin, quelque peu amoureux de ses nobles fonctions préservatrices et réparatrices, est professeur. Un cas pathologique

intéressant excite sa verve, et, on peut le dire, son enthousiasme.

— Admirable !... Étonnant !... murmurait le docteur.

Et quand il eut terminé son pansement :

— Dieu aidant, je le sauverai.

Un éclair de joie illumina tous les yeux.

Mélanie, qui contenait depuis deux heures ses émotions et ses pensées, se jeta dans les bras du médecin ; puis, toute honteuse, elle s'enfuit en pleurant. Miette voulut la suivre ; le docteur la retint.

— Laissez-la, laissez-la pleurer. J'avais peur de son énergie contre nature. Ses larmes me rendent une femme ; c'est bien. Quand elle aura payé son tribut à la sensibilité, elle sera en mesure d'entreprendre la longue et pénible faction à laquelle elle s'est condamnée... Car ce sera long, très-long. La balle a frappé au-dessus de la tempe et enlevé une partie du crâne ; elle a tracé un sillon à la partie latérale gauche et antérieure du cerveau. Le cerveau n'a pas été atteint fort heureusement, mais le coup a déterminé un épanchement de sang dans les méninges. Si légère que soit la couche sanguinolente, elle suffit pour comprimer le cerveau et empêcher son fonctionnement. La nature doit agir seule ici et dégager le cerveau par une lente absorption. Peut-être y aura-t-il du délire pendant quelques jours ; certainement il y aura paralysie plus ou moins complète et aphasie ou mieux amnésie, c'est-à-dire perte de la mémoire.

Le médecin était lancé ; il aurait pu faire un cours ; il se croyait à la clinique. Bonenfant l'arrêta.

— Grâce ! docteur, implora-t-il. Vous êtes un grand savant, c'est convenu ; tous les docteurs sont de grands savants ; mais nous sommes des ânes, ayez pitié de notre ignorance... que devons-nous faire ?

Le docteur sourit :

— Vous devez faire le moins de bruit possible, dit-il ; c'est à cette recommandation que j'arrivais, cher monsieur Bonenfant ; mais vous n'avez aucune patience. Oh ! ne vous excusez pas, je ne vous garde pas rancune, vous le savez bien. Certes, je voudrais, comme vous, que notre ami fût sur pied avant huit jours. Cela n'est pas possible. Il faut attendre avec une patience attentive...

Bonenfant se mordit les lèvres ; il n'était pas au bout de ses déceptions.

Mélanie reparaissait. Ses yeux encore gonflés par les larmes donnaient à sa physionomie une teinte mélancolique qui la rendait plus jolie encore. Le

docteur, médecin des âmes autant que des corps, lui évita les embarras de sa rentrée en scène :

— Je suis à vos ordres, madame, dit-il, comme s'il. avait cru que la jeune fille venait de disposer la chambre du malade.

Mélanie nota précieusement cette nouvelle marque de délicate sympathie, mais elle répondit sur le même ton :

— J'ai pensé que le meilleur moyen d'assurer le calme à... M. de Mulsey, — elle eut une seconde d'hésitation avant d'appeler par son nom l'homme qui gisait inanimé devant elle, — c'est de lui donner ma chambre.

Prévoyant des objections, elle continua vivement :

— Venez voir vous-même, docteur, et vous serez de mon avis.

Et, avec sa vivacité d'action et d'entraînement, elle se dirigea vers l'escalier. Le docteur la suivit, pendant que les autres assistants laissés au second plan se disaient, chacun à part soi : « Quelle femme est-ce donc ? »

Ils n'eurent pas le temps de se communiquer leurs réflexions ; le docteur et Mélanie redescendirent presque aussitôt. La proposition de la jeune fille était agréée. Bonenfant lui-même, après vérification, reconnut qu'il était impossible de la repousser. La chambre de Mélanie était au premier étage, grande, aérée, ayant à droite et à gauche des pièces plus petites dont l'une était un cabinet de toilette, l'autre une seconde chambre. Mélanie dresserait un lit pour elle dans le cabinet, Miette coucherait dans l'autre pièce. Ainsi le patient ne pourrait faire un mouvement sans être entendu pendant la nuit.

Il ne restait plus qu'à monter le malade au premier étage et à le mettre au lit.

Ce fut l'affaire de quelques instants. L'escalier était large ; on n'eut pas de peine à y faire passer le brancard. Le docteur et Miette déshabillèrent Julien et le mirent au lit ; il n'avait pas plus donné signe de vie que si c'eût été un tronc de bois.

Pendant ce temps Mélanie avait quitté son costume de gandin ; elle attendit que « son malade » fût bien installé dans son lit ; alors elle revint, vêtue d'une élégante robe de chambre et, par droit de conquête, prit possession définitivement de sa chambre, transformée en ambulance.

Bonenfant se tira l'oreille droite à s'arracher le cartilage inférieur, ce qui était chez lui le signe de la plus vive contrariété.

XI

L'excellent homme n'était décidément pas en veine ce jour-là. Furieux d'avoir été obligé d'abandonner Julien aux soins de Mélanie, il prit congé de la jeune fille, tourna très-gauchement une demande d'autorisation de venir chercher des nouvelles du blessé, et descendit avec l'intention formelle de faire parler Miette.

La camériste l'avait deviné... Dès qu'elle vit venir son compatriote, la main tendue :

— Eh ! bonjour, monsieur Bonenfant ! Si je m'attendais à vous voir ici, par exemple !...

— Et moi donc !... ma chère petite Miette ! C'est qu'elle n'a pas changé !... Vrai, tu es toujours la même...

— Comparativement...

— Non, réellement... Eh ! eh ! si tu voulais reprendre la conversation que tu refusas de continuer jadis, te rappelles-tu ?...

— Oui, oui, je me rappelle. Vous vouliez me faire accroire que vous étiez amoureux de moi ; je ne l'ai pas cru. Que voulez-vous ? Les pauvres filles sont méfiantes.

— Tu as eu tort, Miette. J'étais sincère...

— Comme à présent... Autrefois, j'étais une des plus jolies filles du pays, et j'aurais flatté votre vanité ; maintenant vous me faites des compliments par curiosité... Votre servante, monsieur Bonenfant, je ne sais rien.

En voyant la mine piteuse de son interlocuteur, Miette ne put s'empêcher de rire.

— Pardon, dit-elle, madame m'appelle.

Et vivement elle glissa entre les mains de Bonenfant, qui ne parvint pas à la saisir.

Miette n'avait pas été appelée, mais elle arriva fort à propos. Le docteur, Arnold Barth et Cabassud sortaient de la chambre et prenaient congé de Mélanie, qui, ayant reçu toutes les instructions du médecin, retournait auprès du patient.

Miette aida Cabassud à redescendre le brancard.

— Messieurs, dit le restaurateur, il sera bientôt midi ; voulez-vous me faire l'honneur de venir déjeuner à la Chaumière ?

— Très-volontiers, dit Bonenfant, qui s'empara d'un des côtés du brancard... C'est moi qui invite, ajouta-t-il en s'adressant à ses amis. Nous verrons bien si je ne suis bon à rien. Père Cabassud, prenez garde à vos sauces ; si elles sont manquées, vous m'en rendrez raison.

. Sextius Bonenfant était un... bonhomme après tout. Ses déconvenues furent vite oubliées, et il noya sa colère dans un flot de paroles.

Cabassud avait promis le secret, mais il n'y était pas tenu vis-à-vis de ses compagnons ; aussi, interrogé par Bonenfant, dit-il tout ce qu'il savait.

En réalité il savait peu de chose. A part les propriétaires de villas qui vont tous les étés à Ville-d'Avray, les habitants s'occupent peu des étrangers, locataires de hasard qui se renouvellent fréquemment. L'indifférence parisienne à l'égard des voisins s'étend dans un très-grand rayon de la banlieue.

Après avoir prêté quelques instants son attention au bavardage des deux Provençaux qui, d'ailleurs, ne se faisaient pas faute d'entremêler leur conversation de patois, le docteur s'était remis à causer avec Arnold Barth, toujours grave et sérieux, sans pédanterie ni tristesse cependant.

Si désintéressé qu'il fût, le docteur entendit un mot qui le frappa et dont il demanda l'explication. Cabassud, parlant de l'habitation de Mélanie, avait dit : la villa des Trapèzes. Interrogé :

— C'est sous ce nom qu'on la désigne dans le pays, dit-il.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'ai entendu dire par les fournisseurs, dont on ne se méfie pas et qui voient et apprennent bien des choses, qu'il y a dans un coin du jardin, le plus caché, un gymnase complet et surtout des trapèzes ; il y a de plus un pavillon contenant des appareils d'hydrothérapie.

— Depuis combien de temps cette maison est-elle ainsi ?

— Depuis deux ou trois ans. On a dit au début que c'était une école ; mais on sut bientôt que la maison appartenait à un boursier, et qu'il faisait le matin et le soir une heure d'exercice. L'installation entière a été apportée de Paris.

— Le propriétaire est-il mort ?

— Je ne crois pas ; il a fait de mauvaises affaires ; c'est la première année qu'il loue sa maison.

— Dit-on que le gymnase est utilisé en ce moment ?

— Je ne sais pas.

Le docteur écrivit sur son carnet à fiche, page R :

« Villa des Trapèzes — à rapprocher de l'exclamation :

« Sommes-nous donc des femmes fatales ! »

La conversation tomba ; on arrivait à la Chaumière ; les estomacs creux criaient famine, et la chaleur était accablante.

En un tour de main, Cabassud dressa la table et ordonna un menu auquel tout le monde fit honneur.

Le restaurateur, après avoir refusé le prix de son dîner, reconduisit avec sa voiture ses convives à la gare ; mais dans le trouble des esprits, Cabassud avait si mal pris ses mesures, que le train venait de passer quand ils arrivèrent à la station.

Le docteur mit ce contre-temps à profit pour aller revoir le malade. Il le trouva dans le même état. Miette était à son chevet, tricotant.

— Mademoiselle dort, dit-elle tout bas. A peine étiez-vous partis, elle a pleuré et prié ; je n'ai pu l'obliger à déjeuner ; et c'est à grand'peine qu'elle a consenti à faire sa sieste habituelle.

— S'est-elle endormie facilement ?

— Oh ! non, monsieur ; même son sommeil a été d'abord très-agité, elle qui, d'habitude, est aussi calme qu'un enfant.

— Bien. Ne la réveillez pas. Soyez seulement attentive à ce qu'elle reprenne ses habitudes, toutes ses habitudes.

Contrairement à ses habitudes à lui, le docteur venait de tendre un piège à Miette. Le médecin est un confesseur, et bien souvent les gens de service lui donnent, sans qu'il les demande, des détails intimes sur leurs maîtres. Le docteur ne les écoutait même pas, voulant tenir de ses clients les renseignements ou les aveux qu'il jugeait nécessaires. En cette circonstance, il était trop intrigué pour suivre sa méthode ordinaire, faite de patientes observations et de déductions.

Miette ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre ; il n'insista pas ; mais en se retirant il ne put résister au désir de savoir tout au moins ce qu'était ce gymnase, qui, croyait-il, jouait un rôle important dans l'existence de la jeune fille.

Miette l'avait accompagné. Sans affectation, en connaisseur, il faisait le tour du jardin, admirant les corbeilles de fleurs, les arbustes, les bordures, les plates-bandes. La camériste était heureuse de son succès, car c'était elle qui disposait, entretenait et soignait le jardin.

Le docteur n'osa pas pénétrer dans les massifs, auxquels donnait accès une seule issue, flanquée de tous côtés par d'épaisses touffes de lilas. Il eut peur d'être pris en flagrant délit de curiosité.

Quand il fut sorti, se dirigeant vers la gare :

— C'est bien la peine, murmura-t-il, de s'appeler le docteur Voytou... pour ne rien voir du tout !

XII

Le docteur Voytou est un de ces hommes dont on dit qu'ils n'ont pas d'âge. A-t-il soixante ans ? en a-t-il quarante-cinq ? Bien osé qui se prononcerait à première vue et même après mûr examen. Il porte des favoris corrects qui grisonnent depuis vingt ans ; ses cheveux, longs sur la nuque et aux tempes, sont clairsemés au sommet de la tête, sans que la calvitie partielle ait été jamais plus marquée. D'une stature élevée, il a la tête haute et regarde bien en face, d'un regard qu'il n'est pas facile de soutenir ; ses yeux ont des plis narquois qui ne laissent pas que d'inquiéter.

Ce n'est pas un méchant homme, ce n'est pas un bienveillant ; ce n'est pas un sceptique, ce n'est pas un enthousiaste, bien qu'il soit, par boutades, cruel, généreux, sarcastique, dévoué ; c'est un fantaisiste. Trop désabusé et point assez ambitieux pour être philanthrope. Ajouter qu'il est garçon serait un pléonasme.

Médecin, parce qu'il faut faire quelque chose et que Voytou est curieux de son naturel ; indépendant par caractère plus encore que par la fortune que ses parents lui ont laissée, il a acquis dans sa profession un rang très-honorable, qui serait devenu le premier rang s'il s'en était donné la peine. Théoricien érudit et praticien habile, il n'a recherché ni les honneurs ni la clientèle ; pour mieux dire, il fuit les distinctions honorifiques et choisit ses clients.

Qu'un malade sérieux réclame ses soins, il quitte tout pour aller à son chevet ; il a la religion du devoir professionnel et ne s'y soustrait sous aucun prétexte ; pour peu que le malade soit pauvre ou qu'il lui plaise, il néglige d'envoyer sa note. Mais il est impitoyable pour ce qu'il appelle les malades de genre : ceux-là, il les fait payer pour les autres. Il faut lui rendre cette justice, au surplus, qu'il serait le plus heureux des hommes si cette clientèle disparaissait.

Par malades de genre, le docteur Voytou entend ceux ou celles, celles surtout, qui se donnent le luxe d'un médecin.

— Ah ! tu veux avoir « ton docteur », dit-il entre amis de tel ou telle de ses clients ; eh bien ! tu vas le payer ; c'est du luxe « ton docteur ». Es-tu seulement en état d'avoir « ton docteur » ?

Il ne tarit pas de quolibets quand on le met sur ce chapitre, et c'est plaisir de l'entendre raconter sa manière de graduer les mémoires. Précisément parce qu'il ne court pas après la clientèle, il est très-couru ; cela pose une maison d'avoir pour médecin le docteur Voytou.

Dès qu'il s'aperçoit qu'on aspire à se donner le luxe de son docteur, il se prépare à jauger le client, c'est son mot. Il arrive à l'heure du déjeuner ou du dîner, cause, donne une consultation, raconte des histoires. Quelquefois, sans hésitation, naturellement, la maîtresse de maison lui dit : « Monsieur le docteur, seriez-vous assez aimable pour déjeuner — ou dîner — avec nous ? » Dans ce cas, qu'il accepte ou non, le client est jugé ; il a droit à « son docteur », n'économisant pas sur la table et pouvant recevoir à l'improviste un convive. Il payera le tarif ordinaire.

D'autres fois, assez souvent, cette visite du docteur est un supplice pour le client ; le potage refroidit ou le rôti brûle ; il le comprend à l'impatience de la maîtresse de maison, qui finit par lui dire : « Monsieur le docteur, que je suis donc désolée de n'avoir pas été prévenue ; c'eût été un grand honneur de vous avoir à déjeuner — ou à dîner ; —.je n'ose vraiment vous offrir... » — « Oh ! mille pardons, madame, fait-il en consultant sa montre ; excusez ma distraction, je suis honteux de m'être ainsi attardé, et je suis attendu !... » Il se retire ; avant d'être au bas de l'escalier, il a mis un petit signe sur son carnet. Quelques mois après, il fait la contre-expérience, qui a inévitablement le même résultat. Alors le client est « jaugé » ; en sus du tarif ordinaire, il payera le tarif supplémentaire de la vanité.

Une seule fois, il faillit s'être trompé. A la contre-expérience, une de ses clientes l'invita à dîner ; le docteur était abasourdi, son pronostic n'était pas infaillible !... Elle eut l'imprudence de lui dire qu'elle recevait en gala. Le docteur respira. Le tarif supplémentaire fut maintenu.

Mais si le docteur Voytou a horreur des gens qui sacrifient tout, même leur estomac, à la passion de paraître, il a du fanatisme pour les caractères vrais, surtout pour les vraies femmes. Afin de les étudier et de les connaître, il ferait tous les jours dix kilomètres à pied, lui qui ne va jamais qu'en voiture.

Dès les premiers moments, Mélanie lui avait paru être une vraie femme, et il faut entendre de quelle façon large et compréhensive il prononce ces deux mots : Une vraie femme ! Son geste embrasse l'univers, ses yeux ont des éclairs ! Non qu'il soit enthousiaste par amour ; il est trop curieusement observateur pour s'abandonner à la passion et trop flegmatique pour aller

au-devant des émotions. Une vraie femme lui semble le chef-d'œuvre de la création, et il a le culte du beau.

Avec Mélanie, il n'en était pas encore à l'admiration. Mais cette jeune fille l'intriguait ; avant tout il voulait surprendre le secret de la villa des Trapèzes. Aussi le lendemain matin prenait-il le premier train de Ville-d'Avray et allait-il aux découvertes, muni à tout hasard d'une excellente lorgnette marine.

Le temps était magnifique et d'une grande pureté. Le docteur, sachant qu'il ne verrait rien d'en bas, prit ses mesures pour dominer la maison de Mélanie ; il suivit le sentier qui, partant de la gare, monte directement jusqu'au mur de clôture du parc, puis il s'orienta, montant sur les aspérités, s'aidant de tous les accidents de terrain, utilisant les arbres et ne dédaignant pas d'escalader les tas de fumier, s'il y trouvait avantage.

Toutes les villas se ressemblent ; vu d'en haut, le coteau est une succession non interrompue d'arbres et de toits, de toits et d'arbres. Cependant, ayant pris ses distances et remarqué un massif plus épais que ceux des alentours, le docteur crut avoir trouvé le véritable poste d'observation ; il braqua sa lorgnette et attendit. « Si, comme je le crois, elle fait de la gymnastique, c'est le matin et aujourd'hui plus que jamais, car ses nerfs doivent être violemment surexcités. Je verrai certainement quelque mouvement ; un corps n'évolue pas en plein air sans qu'un observateur bien placé l'aperçoive ; et alors... »

Le massif d'arbres qu'il tenait dans le champ de sa lorgnette restait d'une désolante immobilité ; les feuilles même n'étaient pas agitées, tant la brise était nulle. « Diable ! diable ! murmura-t-il ; » et son bras fatigué retomba. Ses yeux embrassèrent une plus grande étendue de terrain ; il lui sembla voir, un peu à droite, une agitation marquée. Il était si ardent dans sa curiosité, qu'il ne fit pas attention aux battements précipités de son cœur et se mit à chercher un meilleur affût, comme un chasseur lancé sur une bonne piste.

Les arbres étaient agités, cela n'était point douteux. Quelle cause les mettait en mouvement ? Le docteur ne tarda pas à constater que c'était bien le branle des trapèzes ou de tout autre appareil de gymnastique. Il y avait pourtant des intermittences. Le massif rentrait quelquefois pendant quelques minutes dans l'immobilité ; puis, brusquement, deux têtes d'arbres recevaient une impulsion tantôt saccadée, tantôt violente.

— Une des poutres doit s'appuyer sur deux troncs, pensait-il.

Il ne restait plus au docteur, pour avoir une certitude, que de voir manœuvrer le gymnaste ; mais vainement essayait-il de toutes les échappées de vue ; le dôme de verdure était impénétrable.

A défaut de certitude absolue, les présomptions étaient assez fortes, les déductions assez logiques pour le satisfaire ; il redescendit vers la villa, très-décidé à n'en pas sortir sans avoir une explication. Il n'eut garde d'y entrer tout de suite. La gymnastique a pour corollaire obligé l'hydrothérapie. Mélanie manœuvrait depuis trois quarts d'heure, ce qui, chez une jeune fille surtout, dénote une force musculaire peu commune, des exercices continués journellement et depuis longtemps.

Le docteur se posta le plus près possible du mystérieux massif. Il écouta et observa. Il n'apercevait plus les arbres agités, mais il lui semblait entendre un bruissement et par intervalles les fortes aspirations d'une respiration surmenée. Ayant scruté le chemin dans tous les sens et ne voyant personne, sans pitié pour ses habits qu'il allait traîner dans la poussière, il mit l'oreille sur le sol, à la façon des sauvages. L'idée était heureuse. Le docteur entendit distinctement les secousses imprimées par le gymnaste retombant à terre. Il était enchanté des résultats de son expédition ; il devint radieux quand, un peu plus tard, s'étant remis dans la même position, il perçut le passage de l'eau dans les conduites et le jaillissement des douches. Le moment approchait où il pourrait utilement se montrer. Il répara tant bien que mal le désordre de sa toilette et alla sonner à la grille.

A Miette qui vint lui ouvrir :

— Comment le malade a-t-il passé la nuit ?

— Il n'a pas remué.

— Très-bien. Et mademoiselle ?

— Elle est complètement remise. Tenez, la voici...

Mélanie arrivait, en effet. Elle venait par le fond du jardin, vêtue, comme la veille au moment du départ des témoins du duel, de sa robe de chambre. Le docteur s'avança vers elle avec empressement et lui tendit la main, autant par sympathie que par curiosité.

— Je sais déjà, dit-il, je sais par Miette que votre faiblesse d'hier n'a pas eu de suites, et je vois avec plaisir que vous avez le teint reposé et la main sans indice de fièvre. Permettez, cependant...

Il lui tâta le pouls, qui était d'une régularité parfaite : un pouls de pleine santé et de complet repos. Le docteur ne s'étonne pas facilement, les phénomènes physiologiques seuls ont le don de l'émouvoir ; en ce moment

il était vraiment ému. « Comment, pensait-il, après une heure d'exercice, pas une trépidation dans le sang ! » Il ne manifesta rien de sa surprise et se fit conduire dans la chambre où gisait Julien de Mulsey.

Le délire ne s'étant pas déclaré dans les vingt-quatre heures, ne se produirait pas maintenant ; il n'y avait qu'à attendre. Il fallait même attendre un ou deux jours avant de nourrir artificiellement le patient ; la visité au lit était donc à peu près inutile, mais le docteur cherchait un biais pour amener Mélanie à lui faire ses confidences.

La jeune fille n'y paraissait pas penser. Elle lui montrait les dispositions qu'elle avait prises comme garde-malade. Près de la fenêtre, dont les volets étaient fermés afin que la chaleur ne fatiguât pas Julien, elle avait placé sa table à ouvrage ; sur un guéridon se trouvaient quelques volumes.

— Pouvez-vous lire et travailler ici ?

— Travailler, oui, à de menus ouvrages que les mains font toutes seules. Lire, non. Quand j'éprouve le besoin de distraire ma pensée des tristes souvenirs dont j'ai sous les yeux le vivant témoignage, je me retire dans ma chambre et j'essaye d'oublier en lisant.

— Ma bibliothèque est à votre disposition, mademoiselle ; je n'ai pas que des ouvrages de médecine et vous pouvez choisir dans ma collection de classiques, de livres d'histoire et même de romans...

Le docteur appuya sur ces derniers mots.

— Merci, docteur, répondit-elle ; j'ai à peu près tous les classiques ; l'histoire me semble trop partialement écrite ; quant aux romans...

— Eh bien ?...

— Je n'en lis pas, je n'en lis plus.

Mélanie inclina légèrement la tête et ferma les yeux ; elle se recueillit ainsi une demi-minute, puis, craignant sans doute d'être interrogée, elle secoua sa torpeur et reprit :

— J'ai adopté pour mes lectures habituelles les récits de voyages et les fantaisies scientifiques de Jules Verne. Le journal le Tour du monde est mon guide. Je le complète en me procurant les ouvrages antérieurement publiés sur les pays dont il parle.

— C'est une excellente méthode et une substantielle nourriture intellectuelle, à coup sûr bien préférable à la lecture des romans.

Mélanie ne sourcilla pas.

— Laissez-moi vous donner un conseil, ajouta-t-il. Je vous crois courageuse et vaillante ; je ne doute pas que vous n'accomplissiez la

mission que vous avez sollicitée. Mais la force morale peut être trahie par la fatigue physique. Vous n'êtes qu'au début de votre longue station de garde-malade. Il est essentiel que vous régliez bien votre manière de vivre et que vous ne vous cloîtriez pas. L'exercice est nécessaire, surtout aux jeunes personnes.

— J'ai mon jardin, l'air est très-bon ici.

— Cela ne suffit pas ; vous étiez habituée à une vie active, et, si j'en juge d'après ce que l'on m'a raconté, vous devez avoir besoin, je dirais volontiers de fatigue physique.

— Comment cela ? interrogea vivement Mélanie.

Le docteur ne releva pas cette quasi-exclamation ; en lui-même il se sentait près de son but.

— Oui, reprit-il ; du récit que l'on m'a fait de votre rencontre — pardonnez-moi si je reviens sur cet incident, je parle en médecin — j'ai surtout retenu une certaine valse d'un mouvement précipité qui vous a laissée aussi calme, aussi peu agitée que si vous aviez fait une simple promenade hygiénique. Il y a dans ce fait quelque chose d'anormal que les profanes n'ont pas cherché à expliquer, qui, pour moi, dénote une puissance d'organisation développée par l'exercice.

Mélanie s'était relevée d'un mouvement automatique. Elle fixa sur les yeux du docteur ses grands yeux expressifs ; de la main elle comprimait les battements de son cœur ; le docteur attendait anxieux, ému, lui aussi, et n'osant prononcer une parole de peur de rompre le charme, de perdre le bénéfice de la surexcitation qu'il avait provoquée.

La jeune fille se sentait dominée par l'homme de science et attirée par l'ami discret et sûr qu'elle pressentait en lui.

La lutte fut courte et décisive.

— Venez, docteur, dit-elle enfin. J'ai confiance en vous.

Elle sortit de la chambre, descendit l'escalier, passa dans le jardin et s'engagea dans le massif, délibérément, d'un seul jet pour ainsi dire.

XIII

Le docteur était au comble de ses vœux ; il triomphait. Mélanie le conduisit sans détourner la tête dans le mystérieux bosquet. Sous de grands sycomores au large feuillage étaient disposés, en effet, de nombreux trapèzes. Le docteur ne comprit pas tout d'abord la raison d'être de cette multiplicité. Il lui fallut un examen attentif pour se rendre compte de l'organisation particulière de ce gymnase.

Les trapèzes étaient divisés en deux jeux qu'une balançoire séparait. Chaque jeu se composait de huit trapèzes très-rapprochés l'un de l'autre et formant, par des inclinaisons méthodiques, un octogone régulier. Le gymnaste, suivant sa force musculaire, son degré d'habileté ou sa fantaisie, pouvait aller de l'un à l'autre, main à main, ou bien évoluer par sauts hardis, de côté, en face, en arrière. Chaque trapèze était attaché à une poutre fixe.

La balançoire médiane, au contraire, tenait aux branches de deux arbres. Le gymnaste l'utilisait comme il eût fait d'un pont pour aller au second jeu de trapèzes, remarquable en ce qu'il présentait des différences de niveau, l'un bas, un autre plus élevé.

L'installation gymnastique était complétée par des cordes à nœuds, des anneaux et des barres parallèles.

Le docteur Voytou était partisan de la gymnastique hygiénique et médicale, pour laquelle, depuis plusieurs années, quelques hommes dévoués faisaient une active propagande. C'était le plus ardent prôneur de M. Eugène Paz, créateur de l'admirable établissement de la rue des Martyrs. Un gymnase privé n'avait rien qui l'étonnât ; mais il ne s'attendait pas à trouver une organisation et des combinaisons semblables à celle-là. Il examinait chaque appareil, mimait les exercices et se reportant vers Mélanie, il se demandait comment cette jeune fille, si élégante, si svelte, pouvait fournir cette course aérienne qui eût effrayé plus d'un gymnaste de profession.

Mélanie comprit ce jeu de physionomie.

— Oui, docteur, dit-elle, voilà mon champ de manœuvre.

Et allant à un petit pavillon dont elle ouvrit la porte :

— Voici mon boudoir.

C'était une salle d'hydrothérapie d'une installation particulière aussi : des robinets fixés aux murs, sans tuyaux.

Le docteur ne comprenait pas, ses regards interrogatifs le disaient clairement. Mélanie, trop femme pour ne pas abuser quelque peu d'un étonnement qui flattait son amour-propre, dit au médecin de se tenir en dehors de la salle des douches ; elle poussa une porte dissimulée par une plaque de zinc et qui se referma sur elle ; elle fit agir un ressort ; aussitôt de tous les robinets jaillirent des colonnes d'eau convergeant au milieu de la salle et pouvant enserrer, par leurs diverses altitudes, un corps humain.

La jeune fille arrêta cette inondation et revenant auprès du docteur :

— N'est-ce pas, que c'est ingénieux ? dit-elle. Par ce moyen, on peut faire soi-même toutes ses affaires. Ah ! la première fois on hésite devant cette multiple avalanche ; on s'y habitue facilement. C'est si commode et si agréable ! En une minute la douche est prise et bien prise, je vous l'assure ; il n'est pas une partie du corps hors de l'atteinte du jet.

Le docteur se pencha curieusement et examina la tête de Mélanie, dont la chevelure, simplement mais correctement arrangée, ne portait pas trace d'humidité.

— Comment faites-vous donc, dit-il ; vous n'avez pas une goutte d'eau dans les cheveux ?

Il s'arrêta, interdit, bouche béante, les yeux écarquillés. Pour la première fois de sa vie, il venait de se trahir, et d'une façon si maladroite !...

Mélanie le regarda fixement et d'une voix attristée, non courroucée :

— Docteur, vous m'avez espionnée !... Oh !...

— Eh bien ! oui... Pardonnez-moi...

— Pourquoi ne m'avoir pas interrogée ?

— Eh ! parce que je voulais savoir ! Parce que, dans ce siècle d'hypocrisie, le meilleur moyen de savoir, ce n'est pas de demander ; il faut découvrir, il faut surprendre. Si vous étiez ma cliente, j'aurais le droit de vous interroger, ayant le droit de savoir. Je serai, je suis votre ami, comment pouvais-je deviner que vous êtes franche et sincère ?...

La jeune fille lui tendit la main :

— Je vous l'ai dit, j'ai confiance en vous ; je ne reprends pas ma promesse, je vous raconterai toute ma triste histoire. Seulement, promettez-moi de ne plus m'infliger l'humiliation d'une soupçonneuse surveillance. Je ne sais pas mentir.

— La leçon est bonne, je ne l'oublierai pas. Que diable ! aussi, les phénomènes devraient porter un signe distinctif ou un écriteau : « Ici on dit la vérité. »

Mélanie sourit, et pour lui marquer sa sympathie, elle prit le bras du docteur, puis :

— Le fait de la valse de Mabilles vous prouve que je résiste à la fatigue et que je transpire difficilement. Pour que la douche produise un effet utile, cependant, il faut être tout au moins en moiteur. J'y arrive par des exercices violents, par une voltige non interrompue d'un jeu à l'autre des trapèzes. Quand mes bras demandent grâce, je cours à la salle d'hydrothérapie, je me déshabille en un tour de main, je me coiffe d'une sorte de double capuchon en caoutchouc percé seulement de deux trous à la hauteur du nez et de la bouche, et je me lance au milieu des jets d'eau convergents. Je suis sûre, par ce moyen, de ne pas m'exposer à un transport au cerveau, et de garder mes cheveux secs... Voilà, docteur, comment je fais. M'approuvez-vous ?

— Je vous admire, tout simplement.

— Oh ! vous oubliez qu'à deux pas de nous...

De grosses larmes perlaient sur ses paupières ; des sanglots grondaient dans son gosier.

— Mélanie, dit le docteur plus ému qu'il n'eût voulu le paraître, je vous en supplie, ne vous abandonnez pas aux sinistres souvenirs d'hier... Le passé explique le présent, qui n'est qu'un incident, et éclaire l'avenir, qui est la grande affaire... Vous m'avez promis votre confiance, je vous ai voué mon affection.

— Oui, vous avez raison, point de faiblesse.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc qu'abritaient doublement la voûte des grands arbres et une tonnelle de vigne vierge. La jeune fille se recueillit pendant deux ou trois minutes et commença son récit en ces termes :

— Les souvenirs de ma première enfance sont tellement vagues qu'ils n'existent pas. J'ai entendu quelquefois des personnes affirmer qu'elles se rappelaient leurs impressions depuis l'âge de trois ans, de deux ans même. Quant à moi, moralement, je date de ma septième année, tout au plus. J'ai appris que j'avais été une enfant gâtée. J'étais la première née ; mon père et ma mère faisaient toutes mes volontés.

« S'il y eut lutte dans le cœur de ma mère, ce qui est probable, s'il y eut transition dans sa conduite, ce que je crois, je ne me le rappelle pas. Tout ce

que je sais, c'est que mon père fit une longue maladie et que je perdis ma suprématie dans la maison.

« J'avais vécu jusqu'alors dans les jupons de ma mère, comme on dit communément. Je fus repoussée par elle et reléguée avec les domestiques. Je me vengeai sur les fleurs et les arbustes du jardin ; mais je cessai bientôt mes dévastations ; je m'aperçus que ma mère n'y faisait point attention, elle qui auparavant soignait son jardin avec amour. Elle restait au salon toute la journée et elle avait toujours des visites.

« Deux ou trois fois je me trouvai avec elle au moment où M. de Mulsey arriva. « Va-t'en, » me dit-elle durement.

« Un jour — je vous ai promis la vérité, docteur, si pénible que soit cette confession, je vous la dirai — un jour la porte s'était à peine fermée sur moi que j'entendis un bruit de baisers. Je ne m'expliquai pas la cause de ma douleur, mais je sentis au cœur un coup terrible. Il me sembla que je venais de perdre ma mère. Dès ce moment elle me fit peur et je vouai à M. de Mulsey une haine d'autant plus violente qu'elle était moins raisonnée.

« Hélas ! j'ai vu et deviné bien d'autres choses plus tard. A mes yeux, M. de Mulsey était, à tort peut-être, la cause de mon malheur. Pour tout dire aussi, c'est par rapport à lui que j'ai été brutalement battue pour la première et seule fois de ma vie.

« J'étais restée quelques jours sans le voir. J'avais entendu chuchoter les domestiques et j'avais cru comprendre que l'irritation nerveuse à laquelle ma mère était en proie provenait du départ subit de M. de Mulsey.

« Cette nouvelle me fut très-agréable. Il me semblait que cet homme parti, j'allais rentrer en grâce auprès de ma mère. Dans ma tête d'enfant je tournai un petit discours qui me paraissait de nature à amener ce résultat. Je guettai le moment où ma mère serait seule. Je m'introduisis doucement et je courus à elle. A la voir sombre, les sourcils froncés, le courage me manqua, j'oubliai mon discours et je balbutiai sottement : « Mulsey... Mulsey. » Ma mère bondit et m'appliqua un maître soufflet qui retentit dans mes oreilles et plus encore dans mon cœur... Je ne pleurai pas... Je jetai sur ma mère un tel regard de froid reproche, qu'elle eut honte et vint à moi les bras tendus... Je la repoussai... Sans me rendre exactement compte de ce qui se passait en moi, je compris que de ce moment je n'avais plus de mère.

« Sur ces entrefaites, mon père, complètement rendu à la santé, me prit en grande affection. J'avais un frère et une sœur plus jeunes que moi. Mon père, se sentant isolé aussi dans sa maison, fit de moi sa compagne. Toutes

ses heures libres, il me les consacrait. Nos repas étaient expédiés rapidement, silencieux et tristes ; puis, les enfants couchés, après midi, pour la sieste, le soir, pour la nuit, il m'emmenait. Pendant le jour, nous allions faire de longues promenades, quel que fût le temps. Il profitait de tous les objets qui attiraient mon attention pour m'instruire. Quand j'étais trop fatiguée, il me mettait à califourchon sur ses épaules et me déposait un peu plus loin. Jamais il ne me faisait asseoir. J'arrivais en nage. Alors il me confiait à Miette, la seule des femmes de la maison en qui il eût confiance. Miette me déshabillait, me plaçait dans un grand baquet ; avec une éponge elle me frictionnait tout le corps et m'enveloppait ensuite dans une couverture de laine. Cela me faisait du bien. Le soir mon père m'apprenait à lire et à écrire.

« Je ne m'occupais plus de ma mère ; lui, pas davantage. Il fuyait sa maison ; je n'étais heureuse qu'avec lui. Je dois dire, pour être juste, que ma mère a essayé bien souvent de se rapprocher de nous. Moi, je l'aurais bien voulu, ayant perdu alors le souvenir du terrible soufflet. Instinctivement je souffrais de cette séparation ; les motifs m'échappaient, le résultat me paraissait contre nature. Mon père restait dans son isolement. « Est-ce
« que je vous demande compte de votre conduite ?
« lui dit-il un jour. Puisque la femme est perdue pour
« moi, je veux du moins remplacer la mère. » Qu'est-ce que cela signifiait ?...

« Mon intelligence se développait, mais ces distinctions restaient mystérieuses pour moi.

« Le régime que mon père me faisait suivre me fortifiait beaucoup. J'étais grande pour mon âge. Nous habitions une maison située sur la lisière de la ville et dont le jardin s'étendait jusqu'en pleine campagne. Mon père fit établir un petit gymnase ; il remplaça nos promenades par des exercices. J'y pris goût bien vite. Les premiers jours, mes bras étaient comme brisés et tous mes membres endoloris. L'équilibre se rétablit et je me livrai avec passion au trapèze, à la corde à nœuds, aux anneaux. J'avais à cette époque des transpirations abondantes qui ont disparu peu à peu. Miette avait été mise à ma disposition, et elle se montrait pour moi d'une complaisance infinie.

« Ce nouveau régime dura environ une année. Mon père avait continué à être mon professeur de gymnastique, de même que de lecture et du reste. J'étais physiquement et moralement très-avancée. Aussi n'eus-je pas de

peine à m'en apercevoir lorsque mon père devint sombre et qu'il perdit son activité. IL assistait encore à mes exercices de gymnastique, mais, au lieu de me diriger, il s'asseyait sur un banc, et, le plus souvent, il ne me regardait même pas. J'allais à lui et je l'embrassais. « Qu'as-tu, petit père ? » lui disais-je de ma voix la plus câline. « — Rien, mon enfant. » Mais il me serrait dans ses bras et j'entendais les battements de son cœur.

« Ma mère était allée faire un long voyage. Quand elle revint, elle s'aperçut du changement qui s'était opéré. Elle voulut obliger mon père à se soigner. Il y consentit. On appela le médecin du pays : celui-ci demanda un de ses confrères d'Aix, en grand renom dans la contrée. Ces messieurs furent très-étonnés de l'état de mon pauvre père. Je m'étais glissée dans un coin du salon et je les entendis qui disaient : « — La science est impuissante contre cette maladie morale.

« A moins d'un miracle, c'est un homme perdu. »

« Le miracle ne se produisit pas. Mon père se traîna quelques mois et s'éteignit en murmurant : « Mes pauvres enfants ! »

« Hélas ! oui, ses pauvres enfants ! J'avais neuf ans, mon frère en avait six, ma sœur quatre. Ils étaient trop jeunes pour souffrir de la mort de mon père, moi j'en fus affolée. Pendant plus d'un mois j'errai dans la maison, dans le jardin, le cherchant, l'appelant, pleurant. Miette me suivait partout ; on craignait sérieusement quelque acte de désespoir. A force de patience et d'attentions, Miette parvint à me rendre le goût de la vie. Elle me remit la main au trapèze : « En souvenir de « votre père, » me dit-elle. Cette bonne parole me décida.

« Ma mère, cependant, avait pris la direction des affaires. On lui conseillait de procéder à une liquidation, sa fortune étant considérable. Elle refusa. Je crois qu'elle a été poussée par un sentiment de vanité qui s'est transformé plus tard en un goût très-réel pour le travail.

c La mort de mon père ne modifia pas son genre de vie. Les enfants restaient relégués au jardin ; seulement elle nous donna des maîtres. Elle partageait son temps entre les affaires et les réceptions. D'une activité merveilleuse, d'une ardeur communicative, elle présidait à la mise en train des fabriques et des ateliers, et j'entendis dire peu de temps après que sa direction était des plus heureuses pour ses trois industries, celles du pays : l'huile, les amandes et les paniers.

« Nous occupions, mon frère, ma sœur et moi, une plus large place dans son existence. Elle voulut nous garder auprès d'elle et souvent elle assistait à nos leçons ou vérifiait nos devoirs. Ce retour affectueux aurait dû me toucher. Point. La mort de mon père avait ravivé mes souvenirs. Je sentais toujours sur ma joue le soufflet immérité que j'y avais reçu et je voyais des de Mulsey dans tous les hommes qui venaient à la maison et pour lesquels nous étions consignés au jardin.

« Les mères sont bien coupables, qui laissent pénétrer le doute dans l'esprit des enfants. Une mère devrait toujours avoir ses enfants auprès d'elle et les respecter à l'égal d'un aïeul vénérable devant qui, près de qui on ne se permet aucun acte suspect, aucune parole ambiguë.

« Certes, je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. J'ai poussé trop loin cette répulsion ; cependant... Mais avant d'aborder la période la plus lamentable de mon histoire, je veux noter un fait particulier. Ma mère n'avait fait aucune observation relativement à mes exercices gymnastiques. Miette, par affection pour moi, avait consenti à devenir, d'ouvrière, tout à fait servante ; les enfants lui étaient confiés. Je voulus apprendre à mon frère et à ma sœur à se servir des appareils. « Oh ! non, dirent-ils, maman « ne veut pas. » Miette confirma leur dire. « Et « moi ? m'écriai-je. — Vous, répondit-elle, c'est en souvenir « de monsieur votre père. » Ce sentiment pieux aurait dû m'attendrir : il m'irrita. Ce que mon père avait jugé bon pour moi, pourquoi le trouvait-elle mauvais pour les autres ?... Vous le voyez, docteur, j'étais, je suis une mauvaise nature.

— Je crois que vous avez été une enfant extraordinairement précocement, dit le docteur.

— Mais ne pas aimer sa mère, c'est affreux !

— Ma chère enfant, ne faisons pas de généralités et surtout n'entrons pas dans l'examen des particularités.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous en prie, continuez.

— Je tiens à connaître, tout au moins, votre opinion sur mon cas particulier.

— Vous le voulez absolument ?

— Oui.

— Eh bien, je crois que vous auriez été une fille aimante, attentive, soumise, dévouée, si madame votre mère avait été une mère tendre. Il y a

malheureusement dans le monde beaucoup plus de méchants que de bons ; les enfants sont bien souvent ingrats à l'égard des parents qui se sacrifient pour eux... O mère ! créature sanctifiée par la douleur, par l'abnégation, par le sacrifice, c'est la règle ! ou bien... Mais achevez de me faire connaître la monstrueuse exception que je pressens en celle qui vous a donné le jour.

— Vous ne me repoussez pas ?...

— En conscience, je ne puis vous condamner, vous qui n'avez trouvé ni satisfaction, ni encouragements auprès de votre mère, vous qui n'avez reçu que de mauvais exemples, vous qui avez su vous préserver de la contagion.

— Ah !...

— J'ajoute que vos appréhensions morales sont la preuve de l'élévation de vos sentiments. Mélanie, vous serez une bonne mère, au risque d'avoir des enfants cruels.

— Docteur, docteur, ne me donnez pas de folles espérances.

Le docteur s'était levé ; Mélanie l'imita. Ils firent quelques pas sans parler, se dirigeant vers l'entrée du bosquet. Instinctivement, poussés par une sorte d'attraction, ils arrivèrent à la maison et se trouvèrent bientôt dans la chambre où gisait Julien de Mulsey.

— Sans le vouloir, sans le savoir, dit le docteur, cet homme a été le mauvais génie de votre enfance ; il sera le bon génie de votre existence de femme. Vous vous perdiez inévitablement, il vous a sauvée. Il est des hommes qui réparent des fautes qu'ils n'ont pas commises.

Le docteur fut sur le point d'ajouter : « et qui retirent de leurs actions de précieux avantages. » Mais ayant étudié à la dérobée la physionomie de la jeune fille, il constata que Mélanie ne voyait en Julien qu'une victime et qu'un cadavre à ressusciter. La réaction ne s'était pas produite entière. La jeune fille restait absorbée dans ses souvenirs. Les événements de Mabilley et du bois de Ville-d'Avray formaient dans sa pensée le dernier épisode de son récit ; elle en revoyait par la pensée tout l'enchaînement.

— Venez, docteur, fit-elle après un long silence, je n'oserais jamais continuer ici ma confession.

Ils redescendirent au jardin, et cette fois c'est en marchant côte à côte que l'une parla, tandis que l'autre écoutait.

Mélanie reprit son récit en ces termes :

— Tant que je fus enfant, je souffrais sans pouvoir analyser ma souffrance. Peut-être, si j'avais eu des amies, aurais-je pu comparer ce qui se passait chez nous avec ce que faisaient les autres. Mais j'étais seule,

toujours seule avec mon frère et ma sœur. Il ne venait à la maison que des messieurs. Je savais cependant qu'il y avait d'autres demoiselles de mon âge dans le pays. Le dimanche, quand j'allais à la messe, je les voyais en traversant l'église pour me rendre à la place que nous occupions près du chœur ; je remarquais même qu'elles me regardaient curieusement.

« L'isolement m'avait rendue timide, je devrais dire sauvage. Je m'en aperçus bien lorsque le moment fut venu de faire ma première communion. Le curé exigea que je suivisse le catéchisme avec les autres petites filles. Je me sentis gênée au contact de ces enfants. Volontiers j'aurais fait des avances aux petites paysannes ; les demoiselles m'intimidaient, non que j'eusse de la fierté, non que l'idée me vînt d'une supériorité de fortune ; il me semblait au contraire qu'elles étaient plus que moi du fait des relations amicales de leurs familles. Je les voyais, en effet, réunies et chuchotant ; elles étaient trois demoiselles le premier jour du catéchisme. Le jour d'après, elles manquèrent toutes les trois. Cette absence simultanée me frappa au cœur. Je sentais que l'on faisait le vide autour de moi. En retournant à la maison, je voulus interroger Miette qui m'accompagnait. Miette est d'une discrétion absolue. « Je ne sais « pas », répondit-elle avec ce calme désespérant qui est si étrange chez une Provençale. Je me hasardai à rapporter l'incident à ma mère. Elle pâlit et se mordit les lèvres. « Les mères, me dit-elle, ont craint de ne

« pouvoir donner à leurs filles une toilette aussi belle
« que la tienne le jour de la première communion. »

« Cette explication ne me convainquit pas. J'ai appris depuis que la coquetterie est surexcitée par la vanité. Je n'étais ni vaine ni coquette, étant toujours seule. Mon costume de communicante ne me fit aucun plaisir, bien qu'il constituât une exception sur laquelle le curé ferma les yeux et qu'il fût magnifique : une robe blanche couverte de broderies, un long voile en vraie dentelle. Ma mère avait attendu, pour m'emmener, que l'église fût remplie de monde. Quand je parus, un murmure d'admiration s'éleva de la foule. Ma mère me dit tout bas : « Tu vois bien que j'avais

« raison. » Je ne vis qu'une chose, c'est que les places des dames étaient vides. Ma mère avait donné à l'église, à l'occasion de ma première communion, une très-belle garniture du maître-autel ; était-ce aussi par jalousie que les autres dames s'étaient abstenues d'assister à la messe des communicantes ?

« Ces incidents vous paraissent sans doute insignifiants, et vous croyez que je m'en exagère la portée... Je vous affirme que mes pressentiments ne me trompaient pas. Je n'étais qu'une enfant, je n'avais que l'instinct ; bientôt j'eus la vision très-nette de la réalité.

« J'avais treize ans lorsqu'il se produisit en moi un très-grand changement. J'avais éprouvé un malaise indéfinissable. J'avais comme honte de moi-même. Ma mère s'en aperçut ; après m'avoir questionnée, elle me dit : « Tu es bien jeune encore, cependant c'est

« possible ; » et elle m'avertit de ce qui devait m'arriver :

« Ce n'est rien, ajouta-t-elle, ne t'effrayes pas ; cela te

« reviendra souvent ; toutes les femmes ont ce malaise

« périodique. Il n'y a rien à faire qu'à se tenir tranquille.

« Tu t'abstiendras seulement de gymnastique. »

« Ce que je compris le mieux dans ces recommandations, c'est que j'allais être femme. Je m'attendais à quelque manifestation extraordinaire, à quelque coup de foudre. La transition ayant été sourdement douloureuse, je fus humiliée. Ce qui me contraria le plus, c'est que la gymnastique m'était interdite. Je sentais qu ma mère avait sagement agi en m'avertissant, mais cette privation de mes exercices habituels m'en fit apprécier toute la valeur. Jusqu'alors la gymnastique avait été un plaisir, elle devint un devoir. Je me disais au plus profond de ma conscience que mon père avait voulu me donner un préservatif. Je m'appliquai avec passion à le rendre efficace, d'autant plus qu'aux jours d'interruption j'éprouvais des inquiétudes que je ne pouvais dominer. C'étaient ou bien des torpeurs et des lassitudes brûlantes, ou bien des surexcitations fiévreuses.

« J'étais aussi grande et aussi développée que je le suis aujourd'hui. Ma mère me donna à diriger les études de mon frère et de ma sœur. Je m'en acquittais avec goût ; cela m'affirmait femme. Plusieurs fois, je voulus convertir ma mère à la gymnastique ; je ne m'explique pas pourquoi elle s'y refusa obstinément. Il était manifeste pourtant que j'étais plus forte et surtout mieux portante que mes frère et sœur, celle-ci particulièrement pâle et malade.

« Ce qui m'étonnait aussi, c'est que ni l'un ni l'autre n'avait d'abandon avec moi. Je les caressais, je m'ingéniais à leur trouver des moyens nouveaux de s'amuser, je jouais avec eux, vainement ; ils ne m'aimaient pas, ou plutôt ils paraissaient me craindre.

« Mes occupations nouvelles m'avaient distraite de ce qui se passait à la maison. J'y fus ramenée forcément. Je vous ai dit qu'il ne venait jamais de dames chez ma mère. Depuis que j'étais... femme, je remarquais que les garçons seuls ou étaient admis ou fréquentaient chez nous. Je remarquais aussi qu'aussitôt mariés, ils se retiraient, les uns par degrés, les autres brusquement. Saint-Cannat est une trop petite ville pour que les jeunes gens de la bourgeoisie se renouvellent incessamment. Ma mère, prévoyant les désertions trop nombreuses, avait étendu ses relations ; elle donna d'abord des fêtes assez modestes, auxquelles furent conviés des notables de Lambesc ; puis elle agrandit son cercle d'invitations et attira des négociants, des avocats et même des magistrats d'Aix.

« On s'amusait beaucoup, paraît-il. Quant à moi, j'assistais aux dîners, puis je me retirais dans ma chambre ; j'avoue que je ne dormais guère les jours de réception et que j'étais troublée par toutes sortes de bruits qui remplissaient la maison. Nous occupions, les enfants, la partie la plus reculée du second étage ; je n'y aurais pas été tranquille, je ne m'y serais pas sentie en sûreté sans Miette, qui s'enfermait avec nous.

« J'avais dix-huit ans lorsque cette existence de fêtes et de bruit subit une interruption. Ma sœur avait beaucoup souffert à l'époque critique ; sa pâleur était devenue plus diaphane, ses mains avaient une moiteur malade. La nuit je l'entendais souvent gémir, surtout quand la maison, pleine d'étrangers, retentissait de joyeux éclats. Quand je lui demandais ce qui la faisait souffrir et gémir, elle détournait la tête. Une nuit j'eus peur. Je me levai et j'allai dans sa chambre pour lui porter secours. A la lueur de ma bougie, je la vis dans un état de surexcitation tout à fait extraordinaire ; elle était rouge comme une pivoine et toute suante ; ses yeux étaient battus ; je la crus sérieusement malade. « Ce n'est rien, me dit-elle, j'ai eu le « cauchemar... » Mais le lendemain matin, quand je la vis affreusement pâle et dolente, je ne pus m'empêcher de lui conseiller de se confier à ma mère ; elle refusa et se mit à rire, mais d'un rire sarcastique qui me fit froid au cœur.

« Quinze jours après, elle se mettait au lit pour ne plus le quitter jusqu'à sa mort.

« Ma mère fut très-affectée. Elle ferma sa maison pendant quelques mois et se mit sans répit au travail. J'étais heureuse de ce changement. Ma joie fut de courte durée. Je m'aperçus bientôt que le contre-maître de notre fabrique d'huile prenait une influence prépondérante. Il fut admis à notre

table, irrégulièrement d'abord, puis à tous les repas ; il se faisait servir en maître et l'on avait pour lui des attentions continuelles. Mon frère était au collège ; j'étais seule dans cette sorte de tête-à-tête à trois. Je souffrais de cette situation sans oser rien dire. L'homme, d'ailleurs, un grand gaillard carré des épaules, se laissait faire, mais n'abusait pas, pendant les premiers jours. L'abus était inévitable. Il mangeait comme quatre et buvait sec. Il buvait surtout. Je me levais de table aussitôt le repas terminé et avant qu'on eût servi le café.

« Un jour, je venais de ranger ma chaise et je me retirais :

« — Mélanie, cria ce butor en renversant en arrière sa grosse face ; Mélanie, donne-moi ma pipe !

« Je me retournai, pâle de colère, frémissante d'indignation, et m'adressant non à cet homme, mais à ma mère :

« — Sachez, du moins, lui dis-je, me faire respecter, moi.

« L'homme éclata de rire.

« Ma mère avait rougi. Si peu que j'eusse conservé de sang-froid, je crus qu'elle ressentait l'humiliation que je venais de subir. Point. Elle voulait défendre son... hôte.

« — Mademoiselle ! s'écria-t-elle, balbutiant de fureur.

« Cette colère me rendit toute ma présence d'esprit, et très-calme :

« — Fort bien, dis-je ; je saurai me faire respecter moi-même.

« C'était plus facile à dire qu'à faire. J'aurais été très-forte contre une agression. J'étais désarmée contre un siège en règle. La scène violente s'était passée le matin ; je m'étais retirée dans ma chambre et je vous laisse à penser quelle triste journée je passai. Miette n'avait pas paru. Je la vis qui rôdait dans le jardin dans la direction de ma fenêtre ; je devinai que ma mère l'avait retirée de mon service. A l'heure du repas du soir, une domestique vint me dire : « Mademoiselle est servie. » Je ne descendis pas et je me couchai sans souper.

« Le lendemain matin, à un moment où j'étais à peu près certaine de ne rencontrer ni ma mère, ni le contre-maître, j'allai au jardin. J'avais hâte de savoir si l'un ou l'autre n'avait pas supprimé mes appareils de gymnastique. Heureusement il n'en était rien ; je respirai ; me prendre par la famine, c'était assez. Je me mis à mes exercices, me réservant de manger quelques fruits. Près du gymnase, mon père avait fait établir autrefois une petite cabane dans laquelle se trouvait à peu près ce qu'il fallait pour remplacer l'hydrothérapie : un grand réservoir, de l'eau et des éponges. Miette m'avait

époncée et séchée pendant longtemps ; mais depuis que la pudeur me rendait craintive et respectueuse de mon corps, je faisais moi-même ces opérations, après avoir soigneusement fermé la porte de la cabane. Je fus agréablement surprise de trouver sur un escabeau un petit déjeuner préparé. Bonne Miette ! Je mangeai avec d'autant plus de plaisir et d'appétit que c'était du fruit défendu.

« C'était bien par la famine que ma mère voulait me réduire. Je crois sincèrement qu'elle facilitait à Miette sa supercherie, car ma mère n'est pas méchante au fond ; le matin et le soir j'étais avertie que le repas était servi, et c'était tout. Pour le reste, on ne s'inquiétait nullement de moi. J'allais et je venais librement. Je dois dire que je ne rencontrais pas une seule fois ni ma mère ni le contre-maître.

« Ceci va vous paraître impossible ; c'est absolument vrai, cependant. Cette situation dura quatre mois et neuf jours. Je n'avais vécu que grâce à l'intervention discrète de Miette ; elle, je ne l'avais vue que de loin, par ma fenêtre ; elle évitait même de me faire des signes d'intelligence. Sa consigne devait être très-sévère.

« Un matin, ma mère frappa à la porte de ma chambre, que j'avais verrouillée à l'intérieur.

« — Qui est là ? demandai-je.

« — C'est moi ; ouvre, répondit-elle.

« Je ne saurais rendre le sentiment que j'éprouvai. J'avais perdu l'habitude de cette voix : j'avais pris mon parti de ma réclusion ; mon isolement avait l'avantage de l'indépendance et de la liberté ; je ne m'étais jamais demandé comment cela finirait ; vaguement j'entrevois que la libération ne viendrait qu'à ma majorité ; et je ne m'effrayais pas trop de rester séparée du monde pendant dix-huit mois. Je n'imaginais pas que ma mère viendrait elle-même ; je croyais la connaître assez pour croire qu'elle m'enverrait un ambassadeur. Sa voix me troubla ; je fus saisie au point de ne pas aller à la porte. Je n'avais pas peur ; j'étais ahurie.

« — Tu peux ouvrir, reprit ma mère, je suis seule.

« Cette insistance, qui avait tout le caractère d'une excuse, détermina en moi un accès de sensibilité ; je fondis en larmes, et, la porte ouverte, je me jetai dans les bras de ma mère.

« C'est une de mes plus grandes émotions. A ce moment j'avais tout oublié et j'aurais sincèrement fait un pacte d'alliance. Je le fis,

mentalement, je vous le jure, et ce n'est pas moi qui le brisai, si tant est, ce que je crois, que ma mère ait été dans les mêmes dispositions que moi.

« Du passé il ne fut pas question. Quand elle se fut dégagée de mon étreinte :

« — Je donne un grand dîner, demain ; je désire que tu y assistes.

« — Très-volontiers.

« — Voyons si tu as une toilette convenable.

« Et elle se mit à vérifier ma garde-robe ; nous fouillons ensemble les armoires et les placards. Ce fut charmant. La journée si bien commencée continua et finit de même. Ma mère me fit participer aux préparatifs de la fête. Nous fîmes un peu de musique aussi. Sans être forte musicienne, je joue du piano assez bien pour qu'on ait plaisir à m'écouter, et ma voix est juste. Je laissai courir mes doigts sur les touches et je les déraïdis sans trop de peine ; je m'essayai à chanter ; j'étais si contente que ma voix ne se montra pas trop rebelle. Je parcourus la musique nouvelle. Il y avait un morceau manuscrit sur lequel ma mère attira mon attention. Je l'étudiai sans penser à mal, croyant à une copie. Titre : HÉRO ET LÉANDRE, romance dramatique. Poésie ordinaire, musique ordinaire ; la seule originalité consistait en ce que le rythme des couplets était vif et vigoureux, tandis que le refrain avait des modulations tendres et langoureuses. Ce contraste me plaisait. Ma mère me demanda si je pourrais chanter le lendemain Héro et Léandre. Je le promis ; je me doutais si peu de ce qui devait arriver !...

« Le contre-maître n'assistait pas au dîner, le contraire m'aurait plus qu'étonnée ; c'eût été monstrueux. Pour en finir avec cet homme, non-seulement il n'assistait pas au dîner, mais il avait quitté la maison et le pays. Son apparence athlétique était trompeuse, faut-il croire ; il avait été mordu par les premières bises d'hiver ; entamé, il s'était comme fondu, par l'effet sans doute aussi de son intempérance. Je sus qu'il se mourait de consommation à Nice.

« Je reviens au dîner ou plutôt j'arrive à la soirée qui le suivit.

« Ma mère annonça que j'allais chanter. Personne ne me connaissait ce talent ; j'avais jusque-là si peu compté dans la maison !... Je remarquai un vif mouvement de curiosité ; plusieurs de ces messieurs se rapprochèrent du piano. Je sentais que leurs regards m'analysaient comme si j'eusse été une étrangère. Par le fait, j'étais inconnue à la plupart d'entre eux, ou nouvellement admis ou qui n'avaient jamais fait attention à moi. J'avoue que je fus flattée d'être quelqu'un ; l'amour-propre me donna du courage,

de la hardiesse et me rendit maîtresse de mon émotion. En présence de deux ou trois personnes, j'aurais été timide ; dans un salon plein de monde, je n'eus aucune fausse honte, je ne me fis même pas prier pour aller au piano. La foule isole.

« La curiosité mêlée d'étonnement redoubla lorsque je m'assis sur le tabouret que je mis au point. J'ai l'habitude de m'accompagner en chantant. Ayant vécu seule, j'ai dû apprendre à me suffire à moi-même. Pour une personne quelque peu musicienne, c'est une simple affaire d'exercice ; mais cela produit toujours un certain effet de surprise. Je commençai par un morceau d'opéra ; je fus applaudie. Ma mère me demanda Héro et Léandre : je fus félicitée par l'auteur ; car cette composition était l'œuvre d'un amateur. Je n'avais pas pris garde à la page du titre. Je la regardai. Le nom de l'auteur s'y étalait en toutes lettres : HÉRO ET LÉANDRE, romance dramatique, paroles et musique par Léon de Reynaud, et tout en haut : A madame Ripert.

« Cette découverte tardive me rejeta dans mes mauvaises pensées. Mon éblouissement d'amour-propre de tout à l'heure s'évanouit. Je me retrouvais en face de nouveaux périls. J'en fus avertie immédiatement par ma mère elle-même qui, s'étant rapprochée, affecta de me traiter en petite fille. Nos regards se croisèrent et je vis clairement dans ses yeux que le pacte muet de la veille, si pacte il y a eu dans sa pensée, était brisé. J'ai la triste divination du malheur.

« Je ne savais plus quelle contenance garder. J'étais agitée par un tremblement nerveux : exécuter un morceau sur le piano, ce qui eût fait diversion, m'était impossible ; chanter, plus encore, mon gosier se serait refusé à articuler un son. Pleurer m'eût soulagée, mais pour un empire je n'aurais pas laissé échapper une larme. Je ne distinguais rien ni personne : malheureusement pour moi, le sens de l'ouïe avait acquis dans le trouble de tout mon être une finesse et une sensibilité extraordinaires ; j'entendis un monsieur qui disait tout bas à une extrémité du salon : « Quelle audace ! se servir de sa fille pour faire une déclaration ! » Ce qui n'empêcha pas le même monsieur d'adresser quelques instants plus tard d'hyperboliques compliments à ma mère...

« Tout cela s'était passé avec une effrayante rapidité. Je n'avais qu'une perception confuse de cette scène dans laquelle j'avais joué un rôle inconscient. J'étais profondément humiliée.

« Comment cette situation étrange se dénoua-t-elle ? Je ne saurais le dire ni l'indiquer.

« Tout ce que je me rappelle, c'est que, ayant quitté le piano, je me trouvai au milieu d'un groupe et que ma mère me dit sur un ton où perçait la hautaine moquerie et d'une voix qui me parut une menace :

« — Je te félicite, tu as beaucoup de succès.

« Oui, j'avais eu du succès, pire des choses qui pouvaient m'arriver. Dès ce moment ma mère vit en moi une rivale, et Dieu sait cependant que je ne pensais pas à soutenir la lutte avec les armes de la coquetterie.

« J'ai à peine besoin de vous dire que M. Léon de Reynaud fut le triomphateur de la soirée et qu'il devint l'hôte très-assidu de la maison. C'était un des plus jeunes conseillers de la cour impériale d'Aix. Distingué de manières, de sentiments délicats, il masquait, sous les dehors d'une exquise politesse, des relations que je ne pouvais pas ne pas définir exactement. Je lui sus gré de cette attitude ; vous allez voir qu'il en fut bien mal récompensé.

« Il avait accepté la mission de me sonder au point de vue du mariage. A vrai dire, j'y pensais, et je me proposais de présenter à ma mère cette solution parfaitement naturelle et convenable. J'accueillis donc les ouvertures de M. de Reynaud très-franchement, sans minauderie. Les romans, que je lisais beaucoup à cette époque, ne m'avaient pas influencée au point de me rendre hypocrite. Le mariage, pour moi, c'était la délivrance.

« Restait à me trouver un parti. J'étais riche, la nature ne m'avait pas disgraciée ; il me semblait que ce devait être facile ; je m'attendais à une présentation prochaine. Cette présentation ne se fit que deux ou trois mois plus tard. En y réfléchissant, j'ai été étonnée moins de ce retard que de la venue d'un prétendant. Le mariage que ne prépare pas un entraînement de mutuelle sympathie, est une affaire très-sérieuse, la plus solennelle qu'un honnête homme puisse conclure. Je comprends très-bien que mon nom devait être un épouvantail.

« Cependant M. de Reynaud, après avoir beaucoup cherché, sans doute, trouva un homme plus hardi ou plus ambitieux ; c'était l'un des substituts du procureur général, fort bien dans sa jeune gravité ; un peu trop magistrat, peut-être, dans la vie privée.

« M. Victor Béranger me fut présenté de telle manière que je ne pouvais me méprendre sur ses intentions. Dire qu'il réalisait pour moi l'idéal et que

je l'agréais avec enthousiasme, serait mentir. Dire que je le considérais comme un pis-aller, serait lui faire injure. Il avait une belle position sociale ; il pouvait prétendre à de grandes situations, arriver aux honneurs. J'étais flattée par les perspectives d'avenir : et puis le mariage me donnerait un chez moi, et me retirerait d'une tutelle aussi lourde pour la pupille que gênante pour la tutrice.

« J'étais donc favorablement disposée à faire la conquête de M. Victor Béranger, à devenir la femme du substitut du procureur général ; de fait, nous nous entendîmes très-bien en peu de jours. Sa gravité s'atténuait près de moi d'une pointe d'enjouement spirituel.

« J'approchais de ma vingt et unième année. Mon futur époux me fit comprendre qu'il était convenable d'attendre ma majorité. Je ne savais pas trop pourquoi, mais j'y consentis volontiers. Fatale pensée ! ajournement désastreux !...

« J'éprouvais une grande joie ; je sentais mon cœur se gonfler d'espérances ; mon bonheur était raisonné et sans emportement, mais c'était du bonheur. J'eus peut-être le tort de trop le montrer.

« Je m'aperçus bientôt à des symptômes certains que j'avais à le défendre, ce bonheur entrevu. Ma mère avait pour M. Béranger des attentions qui me paraissaient excessives. Je ne m'en préoccupai pas tout d'abord ; mais ayant constaté des mouvements de contrariété et d'impatience chez M. de Reynaud, je portai mon attention toute entière à bien observer. J'étais trop intéressée maintenant pour ne pas veiller. Mon imagination se refusait à concevoir que ce fût possible. C'était vrai. Pensez de moi tout ce que vous voudrez.... J'écoutai aux portes... et j'entendis... ce que j'avais entendu autrefois avec M. de Mulsey.

« Ce fut le coup de grâce. Je ne pleurai pas, je ne gémis pas, je ne me désolai pas ; je pris au contraire une irrévocable résolution : celle de quitter la maison de ma mère.

« J'attendis sans affectation M. Béranger. Il eut l'audace de venir à moi en souriant, aimable, la bouche en cœur. J'étais au jardin, un livre à la main, par contenance ; je ne lui laissai pas le temps de mentir.

« — Je sais tout, lui dis-je... Je ne vous fais pas de reproche... Si vous êtes un honnête homme, répondez-moi.

« — Mademoiselle, que signifie ?

« — Pourquoi vouliez-vous attendre ma majorité ?...

« — Mais...

« — N'est-ce point parce que j'aurais le droit de me faire rendre mes comptes de tutelle et de disposer moi-même de ma fortune, à mon gré, librement ?

« Il eut une inclinaison de tête affirmative.

« — C'est tout ce que je voulais savoir... merci...

« Et je m'éloignai du côté de l'habitation. Il me suivit, balbutiant je ne sais quelles excuses. Je le clouai sur place par un regard de froid mépris ; et, sans plus de réflexion, j'allai trouver ma mère. J'étais trop courroucée pour employer des périphrases.

« — Madame, dis-je, j'aurai vingt et un ans dans trois semaines. Je vous avertis que j'ai l'intention de vous demander mes comptes de tutelle.

« Je m'attendais à une violente explosion de colère. A mon grand étonnement, ma mère me répondit avec beaucoup de calme :

« — Ils seront prêts... Si cela peut vous être agréable, je vous les rendrai tout de suite.

« J'aimais mieux cela, ma mère supprimait le tu, j'étais déjà une étrangère. Une affaire d'intérêt est brutale, à quoi bon la compliquer d'une affaire de sentiment ? Sur le même ton :

« — Merci, dis-je, je crois qu'il est préférable pour vous et pour moi que nous restions dans la légalité.

« — Comme vous voudrez.

« Ce fut tout. Mon cœur avait été tellement surmené que je n'eus pas un tressaillement de regret. Miette m'avait été rendue. Je lui demandai si, le cas échéant, elle consentirait à me suivre. La pauvre fille crut m'être très-agréable en me disant : « Je serai très heureuse

« de servir madame Béranger. — Et si je
« sortais de cette maison sans être mariée !... »

« Elle fut si ahurie que je me reprochai ma franchise ; mais elle me rassura tout aussitôt :

« — Oh ! mademoiselle, s'écria-t-elle. Encore quelque malheur !... Quoi qu'il arrive, comptez sur moi... C'est comme si vous ne m'aviez rien dit ; je ne sais rien.

« Elle se mit à pleurer ; moi, j'avais toujours le cœur insensible et les yeux secs.

« Pendant les trois semaines qui me restaient à attendre nous n'échangeâmes pas une parole, ma mère et moi, si ce n'est, à table par exemple, les mots d'absolue rigueur.

« Le jour anniversaire de ma naissance, un notaire vint qui lut, en présence de deux témoins, un acte interminable auquel je ne compris rien du tout, si ce n'est que j'avais à recevoir 437, 264 francs pour la part me revenant dans la succession de mon père, augmentée de celle de ma sœur.

« Le notaire fit des réserves, la loi, exigeant un délai de dix jours pour l'examen des comptes de tutelle ; nous passâmes outre.

« On me remit une liasse de titres, lesquels avaient été inventoriés et estampillés après la mort de mon père. Je les pris et montai chez moi pour faire mes derniers préparatifs de départ. J'enfermai mes titres — de la rente française 3 et 4 1/2 0/0 et des obligations de chemins de fer — dans un sac. Ce devait être tout mon bagage peu volumineux, mes titres de rente étant tous de mille francs.

« J'étais résolue à ne rien emporter de la maison maternelle, j'y laissai tout mon trousseau, tous mes souvenirs de jeune fille, tout mon passé... Malheureusement, abandonner des objets matériels est la seule chose facile et possible.

« Miette était prête à partir aussi. Ses malles étaient bouclées. Je l'avais envoyée chercher une voiture de louage qui devait nous transporter le jour même à Aix.

« Je descendis, ayant à la main mon sac et sur le bras une couverture de voyage. Je redoutais la dernière entrevue que j'aurais avec ma mère. Ma résolution était irrévocable, mais je sentais mon courage faiblir et mon cœur mollir à l'idée que j'allais faire ce que l'on appelle un coup de tête, me mettre en révolte ouverte contre le monde. De plus, descendant au fond de ma conscience, je n'avais pas de haine ; j'étais dominée et contrainte par une inexorable fatalité ; j'étais bien décidée à le dire à ma mère en lui faisant mes adieux.

« Ma mère jugea préférable de me laisser partir sans me voir ; elle était sortie. Le notaire seul m'attendait. En termes très-mesurés, avec beaucoup de bienveillance et de bonté, il essaya de me détourner de mon projet ; il me dit que la société, constituée comme elle l'est, pardonne tout, excepté ce qu'elle considère comme une bravade et une insulte. Il insinua que, sans doute, ma mère avait eu des torts, mais que j'étais peut-être trop susceptible ; ayant discrètement exprimé le regret que mon père ne fût plus là pour me conseiller et me défendre, il me donna à entendre que, si je le voulais, par son intermédiaire, tout pouvait s'arranger à l'amiable...

« Je remerciai le notaire, animé de bonnes intentions, mais ignorant la véritable situation. Je lui fis grâce des réflexions ironiques qui montaient sur mes lèvres. Je le priai seulement de faire remarquer à « madame Ripert » que je quittais sa maison avec le strict nécessaire et n'emportant que ce qui m'appartenait.

« La voiture était devant la porte. Miette avait placé ses malles. Je lui laissai le temps de faire ses adieux aux gens de la maison, et je sortis. Le notaire m'accompagna jusqu'à la voiture. Je lui demandai la permission de l'embrasser, ce que je fis de grand cœur ; j'avais la superstition de croire que cette accolade couperait le dernier fil qui m'attachait au passé...

« C'est ainsi que j'ai quitté la maison de ma mère et mon pays natal. J'ai eu pour seuls témoins de cette fuite au grand jour un notaire et deux ou trois domestiques regardant par les persiennes des fenêtres.

« Mes économies de jeune fille, que j'avais emportées, servirent aux menus frais du voyage. Je ne fis que traverser Aix et je pris le train express de Paris. Je dois dire, parce que cela est vrai, que je n'étais ni émue ni attendrie ; mais je dois ajouter que j'étais très-embarrassée.

« Je n'avais jamais voyagé. La fortune que j'emportais avec moi m'inquiétait. Le moindre incident me rendait perplexe, et pour donner le change à mes compagnons de voyage, aux employés du chemin de fer, à tout le monde, j'affectai une imperturbable assurance. Je ne me sentis réellement en sûreté que lorsque je fus installée au Grand-Hôtel. Mais alors mon exaltation tomba et j'eus quelques journées de morne abattement. Qu'allais-je faire dans ce Paris où je ne connaissais personne ? Vingt idées plus saugrenues les unes que les autres traversèrent mon esprit : celle qui s'y implanta le plus longtemps et que j'eus le plus de peine à chasser, était d'annoncer dans tous les journaux qu'une jeune fille de 21 ans, ayant 20,000 francs de rente, désirait épouser, etc. Je devenais positivement folle. Avec son rude bon sens, Miette me dompta par la fatigue, à l'imitation de mon pauvre père. Elle avait remarqué qu'à Paris on fait de très-longues courses sans s'en douter. Elle s'ingéniait pour m'entraîner à la promenade ; une fois hors de l'hôtel, de magasin en square, de boulevard en quai, elle me faisait marcher pendant des heures ; je rentrais exténuée et n'aspirais qu'à dormir. Le sommeil chasse les pensées importunes.

« Un jour je passai devant le palais du Conseil d'État ; je me rappelai qu'un ami intime de mon père occupait une situation dans cette assemblée ; je retrouvai son nom et me procurai son adresse, je lui écrivis ; le lendemain

il vint à l'hôtel et me demanda tout naturellement par suite de quelles circonstances je me trouvais seule à Paris. Sans entrer dans les détails, je lui dis que j'avais été dans l'absolue nécessité de me séparer de ma mère. Il fronça les sourcils et me fit de longues remontrances ; ne voulant rien dire, je fus obligée de les subir... Eh ! je sais bien que cela ne se fait pas ; qu'une jeune fille bien élevée ne s'en va pas courir le monde !... Mais ce que ma mère m'a fait à moi ne devrait pas se faire non plus.

« Bref, M. Guermandy, conseiller d'État, ancien camarade d'école de mon père, me donna à entendre que, n'étant ni femme mariée ni veuve, je ne pouvais être reçue nulle part. Je m'en doutais ; la certitude ne m'en fut pas moins pénible ; j'étais au ban de la société. J'avoue que j'eus un instant de froide rage et que je regrettai ma fuite, honorable à mon sens, déshonorante aux yeux du monde. J'aurais pu être dévergondée là-bas, en respectant les conventions sociales ; je ne pouvais être une honnête femme ici ; la preuve allait m'en être donnée.

« — Vous devez bien vous ennuyer, ma chère enfant, ajouta M. Guermandy. Si mes souvenirs ne me trompent pas, votre malheureux père m'avait fait part du mode d'éducation qu'il avait imaginé. Avez-vous persévéré dans vos exercices gymnastiques ?

« — Oui, toujours ; c'est même une de mes grandes privations...

« M. Guermandy me parla de la maison que j'habite. Il savait que le propriétaire cherchait à la louer et me conseilla d'aller la visiter. Vous pensez avec quel empressement je la louai ! J'ai même signé un bail de neuf ans, résiliable seulement tous les trois ans. Je m'y suis établie confortablement. J'ai fait des dépenses considérables de mobilier, de linge et de garde-robe. Je n'avais rien. Il est probable que je serais restée obscurément chez moi sans un incident que je vais rapporter en deux mots. M. Guermandy venait me voir. J'avais plaisir à causer avec lui ; il me rappelait mon père par son âge et par ses souvenirs. Il m'avait rendu un véritable service en m'indiquant cette maison ; mais il voulait me le faire payer très-cher. Ses visites n'étaient nullement désintéressées. J'étais seule, sans défense ; après trois ou quatre visites, il m'offrit d'être « mon protecteur. » Ne comprenant pas où il voulait en venir, ignorant que le mot protection a un sens particulier pour les hommes qui ont la prétention d'être les maîtres de leurs maîtresses, je lui répondis étourdiment : « J'y compte bien. » Alors, il voulut me prendre la taille et m'embrasser, disant : « A la bonne heure ! vivent les filles émancipées ! »

« Quelle idée se font donc les hommes de la vertu des femmes ! On dirait vraiment que la société est une réunion de gamins indisciplinés contre lesquels il faut constamment qu'une femme se garde et qui guettent l'occasion propice, croyant que toutes les femmes livrées à elles-mêmes sont une proie pour qui veut les prendre !...

« Je mis M. Guermandy à la porte. Je fus tellement irritée que j'eus la téméraire pensée de me prouver à moi-même qu'une femme, quand elle le veut bien, peut se faire respecter toujours et partout.

« C'était à la fin du mois de mai — j'étais arrivée à Paris au commencement d'avril. — Le Figaro, que je lisais quelquefois, avait raconté je ne sais quelle histoire scandaleuse qui s'était passée à Mabilles. J'envoyai Miette voir ce qu'était cet établissement. Miette parle peu, elle observe beaucoup. Elle me fit textuellement ce rapport : « Mabilles est un bal au milieu d'un « jardin. Il y a beaucoup de messieurs qui s'ennuient « à regarder beaucoup de femmes qui cherchent à attirer« leur attention. — Nous irons à Mabilles, » lui dis-je.

« Vous savez le reste... Insultée par un inconnu, j'ai crié vengeance ; insultée par M. de Mulsey, j'ai voulu me venger moi-même... »

Mélanie se tut.

Le docteur réfléchissait.

Il y eut un long silence.

— Je sais le reste, oui, dit enfin le docteur, mais je ne connais que les événements extérieurs. Voulez-vous me permettre une question ?

— Oh ! docteur, après ce que je vous ai dit, vous ne pouvez douter que je ne vous réponde avec la plus entière franchise.

Le docteur hésita.

— Allons, dit Mélanie souriant tristement, il faut que je vous aide. Vous voulez savoir pourquoi je suis allée au mystérieux inconnu qui seul se montrait indifférent à mon égard et qui y mettait une persistance affectée. Eh ! mon Dieu, je me croyais plus forte et mieux aguerrie ! J'étais flattée, adulée, recherchée, poursuivie ; mes triomphes faciles ne me suffisaient plus ; je voulais dompter ce rebelle.

— Et s'il vous avait suivie sur ce terrain ?

Mélanie baissa la tête.

— Je n'ose penser à ce qui serait arrivé, murmura-t-elle, j'étais folle. Maintenant qu'un fatal événement m'a rendu la raison, je me dis que je n'étais pas assez domptée moi-même. Pour la vie à laquelle je me suis

condamnée, il faut que j'aie des muscles d'acier et un cœur de bronze. Je n'avais encore, il y a trois jours, que des muscles d'acier... Voilà qui complétera ma cuirasse, ajouta-t-elle en montrant les appareils de gymnastique.

Puis s'animant :

— Oui, j'ai été sur le bord de l'abîme. Je m'étais juré cent fois de ne jamais imiter l'exemple que j'avais eu si longtemps sous les yeux. Mon serment, je l'aurais tenu si j'avais eu le sort de toutes les jeunes filles ; j'aurais été une honnête femme... Lancée malgré moi dans un monde qui au fond m'était odieux, je m'étais laissé attirer par un homme dont l'attitude révélait un caractère, car je suis femme, après tout !...

M. de Mulsey me l'a dit : j'étais, je suis dévoyée ; mais à qui la faute ?... J'ai compris trop tard sa chevaleresque conduite ; j'étais aveuglée par la colère et par la haine ; d'autant plus coupable que j'avais appris deux jours auparavant que ma mère avait vendu tous ses établissements de Saint-Cannat et qu'elle a acheté à Aix la plus importante maison de commerce de cette ville, depuis longtemps l'objet de son ambition... Tenez, ne parlons plus de cela. Sans le malheur dont je suis cause, je bénirais la brutale franchise de M. de Mulsey. Il m'a appliqué un coup de cravache qui est le pendant du soufflet que je reçus à son sujet. Le soufflet a empoisonné mon enfance et ma jeunesse. Son démenti aura un effet diamétralement opposé. Il fait de moi une femme, et, quoi qu'il arrive, une honnête femme, je vous le jure, sans craindre maintenant de manquer à mon serment...

Le docteur tendit la main à Mélanie et lui témoigna sa sympathie par une vigoureuse étreinte.

Il est des circonstances où le silence est plus éloquent que les protestations.

XIV

Avec son inaltérable placidité et sa discrétion à toute épreuve, Miette avait vu passer l'heure habituelle du déjeuner sans s'émouvoir. Elle sonna la cloche, mais sa maîtresse n'étant pas venue, elle prit son repas à la hâte, après quoi elle vaqua à ses occupations ordinaires. Ses fourneaux étaient restés allumés : en cinq minutes elle pourrait servir.

Ni Mélanie, ni le docteur, n'avaient entendu le coup de cloche, pas plus qu'ils n'avaient fait attention aux tintements de la grille d'entrée.

Le récit de la jeune fille était trop intéressant pour l'un comme pour l'autre. Leur estomac n'avait pas même réclamé contre la longueur de la séance, ce qui, pour le docteur, était absolument anormal.

Le docteur, méthodique en tout, déjeunait à onze heures ; Mélanie ne termina sa confession qu'à midi et demi. Il ne pensait certes pas à quitter la tonnelle sous laquelle ils étaient retournés au cours de la seconde partie du récit. Avec ce tact qu'ont les femmes, lorsqu'elles veulent changer de conversation, Mélanie fit la remarque de l'heure tardive ; elle redevint maîtresse de maison, et, si peu qu'elle dût faire honneur au déjeuner, elle emmena le docteur vers sa maison.

— Ma pauvre Miette, dit-elle en arrivant, tu ne devais plus savoir ce que nous étions devenus... As-tu pensé à deux couverts ?

— Oui, mademoiselle... Vous pouvez vous mettre à table :

Ce fut pour la forme que le docteur et Mélanie s'assirent. Ils éprouvaient le besoin d'être seuls. Une demi-heure après, le docteur prenait congé, annonçant que le lendemain il apporterait une sonde avec laquelle on nourrirait artificiellement M. de Mulsey.

Il se dirigea lentement vers la gare, perdu dans un monde de réflexions, sans voir les passants qui le croisaient ou le devançaient. Quand il arriva à la porte d'entrée de la station, il fut bien obligé de relever la tête pour se frayer un chemin. Il y avait comme un encombrement ; un gros homme interceptait le passage.

— Bonenfant !... s'écria le docteur.

— Voilà une vie ! répliqua le Provençal.

— Que faites-vous ici ?

— Il demande ce que je fais... Je vous attends.

— Êtes-vous allé à la villa ?

— Parbleu !

— Pourquoi n'avez-vous pas dit à Miette de nous avertir ?

— Déranger un tête-à-tête ! Pour qui me prenez-vous ? J'ai attendu une heure. Contempler un homme inerte et converser avec une fille qui ne veut rien dire, sont des passe-temps peu récréatifs. J'ai quitté la place, me promettant bien, par exemple, de ne pas vous manquer au retour... Oh ! ne craignez rien, je ne viens pas réclamer ma part dans les confidences de votre terrible protégée.

— Vous êtes donc toujours en colère contre cette pauvre fille ? Je vous affirme qu'elle est digne de notre bienveillante et sympathique pitié.

— Bon, bon... mais il ne s'agit pas de cela. Je suis allé hier soir à Mabilles. On ne parlait que de son absence et l'on émettait les hypothèses les plus saugrenues. Ni Bresson, ni ses deux témoins ne s'y trouvaient, ce qui m'a fait grand plaisir. Ces messieurs se sont méfiés probablement de la curiosité dont ils seraient l'objet ; n'ayant rien à raconter, ils ont préféré ne pas s'exposer à faire ou à dire quelque sottise. Ce sont des fous raisonnables... Mais ce matin, j'ai reçu la visite du jeune d'Altara. Ce n'était pas le journaliste courant aux nouvelles ; c'était l'homme du monde s'excusant de sa démarché, voulant manifester à la fois ses regrets et sa sympathie... Si ni ses amis ni lui n'étaient allés à Mabilles, ils savaient ce qui s'y était passé, et ils m'offraient, si je le croyais utile, de donner le change à l'opinion turbulente des habitués de cet établissement fantaisiste, des désœuvrés de ce monde frivole... J'ai pour principe que la vérité est la meilleure des diplomaties ; je la lui ai dite, en omettant seulement d'entrer dans les détails, de mentionner l'intervention du père Cabassud et d'indiquer la maison où Julien de Mulsey a été transporté. Nous nous sommes donné rendez-vous pour ce soir, onze heures. Si l'agitation continue à Mabilles, d'Altara m'a promis de publier dans son journal une note conçue de manière à couper court à tous les commentaires. Je n'ai rien voulu décider sans votre assentiment.

— Je vous remercie de votre confiance, cher monsieur Bonenfant... Si la disparition de la jeune fille fait encore événement ce soir, une note bien nette, insérée dans un journal très-répandu, pourra nous rendre service.

— Ce n'est pas tout. Qu'allons-nous faire de Joseph, le valet de chambre de Julien de Mulsey ? Lui aussi, il est venu me demander des nouvelles de

son maître. Le brave garçon est très-inquiet ; je lui ai répondu évasivement ; mais nous ne pouvons le laisser longtemps dans le doute...

— Diable ! diable !

— Eh ! docteur, si j'étais rancunier, comme je prendrais ma revanche de vos quolibets !...

— Vous auriez cent fois raison, morbleu ! Je me suis laissé sottement absorber par les personnages principaux du drame....

— Et par les beaux yeux de l'héroïne ?

— Je ne suis pas oculiste.

Bonenfant ne s'attendait pas à cette réplique. Il éclata de rire, d'un rire rabelaisien qui soulevait sa large poitrine et faisait rebondir son vaste abdomen. C'était une plaisanterie au gros sel. Bonenfant n'aimait que celles-là. Le docteur connaissait bien son interlocuteur. Il l'avait dompté.

Toute décision fut ajournée au soir ; elle devait dépendre, en effet, du plus ou moins de bruit que cette aventure continuerait à faire. Il était également possible ou bien qu'on s'en préoccupât exclusivement, ou bien qu'on n'y pensât plus du tout. Cela tenait à si peu de chose ! Paris est si mobile !

Malheureusement, aucun incident ne se produisit de nature à changer le cours des idées. Mabilles n'était occupé que de la scène violente de l'avant-veille. L'affluence était énorme. Aux habitués s'étaient joints les curieux qui se faisaient expliquer sur place les moindres péripéties du drame. Comme toujours en pareil cas, les complaisants se trouvaient en grand nombre, racontant, démontrant, décrivant, détaillant les circonstances vraies ou imaginaires et se donnant de l'importance.

Bresson, d'Altara et Robert surtout étaient entourés. Sur le conseil du docteur, Bonenfant les avait priés de se rendre à Mabilles ; discrètement, ils donnaient à entendre qu'après un échange de balles, le duel s'était terminé sans effusion de sang ; que, par un revirement inattendu, le jeune homme et la jeune femme s'étaient réconciliés et que, vraisemblablement, ils ne paraîtraient plus au bal.

— Nous avons été joués, quoi ! disait le jeune Edgard Bresson, qui se pavanait, faisant la roue avec son duel.

— Une fable de La Fontaine en action.

— Oui ; le troisième larron...

Lancé dans cette voie, le public se divertit beaucoup et chacun dit son mot plus ou moins spirituel. La curiosité avait un aliment. Néanmoins,

quand les acteurs du drame se trouvèrent réunis, on convint de mettre un terme à tous les cancons, et l'on rédigea la note suivante, qui parut le lendemain matin, dans le Figaro du 10 juillet :

Un enlèvement à Mabilles !

On va dire encore que nous inventons, comme si la réalité n'était pas plus forte que l'imagination.

Oui, un enlèvement. Il ne fallait rien moins pour maîtriser la jeune femme qui, depuis deux mois, faisait le désespoir de tous les soupirants, et que l'on appelait la vierge de Mabilles.

Il y a trois jours, un jeune homme du meilleur monde, — qui avait sans doute de bonnes raisons pour agir ainsi, — l'a gravement insultée ; elle a crié vengeance. A la suite d'incidents qu'il serait trop long de raconter, il y a eu duel ; la jeune femme, dit-on, y assistait ; elle a admiré le courage de son... insulteur.

Ils sont partis tous les deux cette nuit pour la Suisse.

Qui expliquera jamais les mystères du cœur féminin !

Ce petit article fit grand bruit. La plupart des lecteurs crurent à ce qu'on appelle un canard, c'est-à-dire une mystification. Les habitués de Mabilles, déjà préparés à cette explication, furent convaincus et passèrent à d'autres amusements.

N'y eût-il pas eu diversion, d'ailleurs, cet événement aurait été bien vite oublié. Les préoccupations politiques s'imposaient aux plus indifférents. La candidature du prince prussien Hohenzollern au trône d'Espagne était considérée par le gouvernement français comme une menace et un défi de M. de Bismarck.

Des négociations diplomatiques avaient été engagées ; mais tandis qu'une partie du ministère les poursuivait avec le désir sincère d'arriver à une solution pacifique, l'autre partie, poussée par les mameluks de la dynastie impériale, était résolue à ne tenir compte d'aucune satisfaction, pas même du retrait de la candidature Hohenzollern, et à déclarer la guerre.

La guerre fut déclarée le 15 juillet, dans la séance à jamais historique du Corps législatif.

Avec leur légèreté et leur enthousiasme habituels, les Français se lancèrent gaiement, en riant et en chantant, dans la plus funeste et la plus meurtrière des aventures.

XV

Comme il l'avait promis, le docteur Voytou avait porté à la villa des Trapèzes une sonde œsophagique pour nourrir artificiellement Julien de Mulsey. C'est un appareil que l'on introduit dans la bouche du patient et à l'aide duquel on fait pénétrer dans l'estomac des liquides réconfortants. L'estomac fonctionne avec plus ou moins d'activité tant que l'être humain est vivant. La nourriture est naturellement dosée de manière à ce que le malade soit soutenu sans être fatigué.

Le docteur avait jugé utile d'envoyer à Ville-d'Avray le valet de chambre de Julien, serviteur dévoué et qui pouvait être d'une grande utilité. Joseph, méridional aussi, s'entendit tout de suite avec Miette.

Comme si Julien eût reçu le contre-coup de l'émotion patriotique qui s'empara du pays, il fit son premier mouvement le 15 juillet, le jour de la déclaration de guerre.

Mélanie était dans la chambre, travaillant près de la fenêtre. Elle entendit un petit craquement dans les boiseries du lit. Elle accourut. Le malade avait remué ; sa tête se trouvait légèrement inclinée à droite. Si peu que fût sensible ce mouvement, c'était le prodrome du retour à la vie. La jeune fille éprouva une émotion qu'il eût été bien difficile de définir : joie ou douleur, espérance ou remords ; peut-être de tout cela mêlé dans un saisissement de stupeur.

Ce mouvement, à peine perceptible, s'était produit l'après-midi. Le docteur venait tous les matins. Mélanie attendit sa visite avec une impatience qui la tint éveillée toute la nuit. Vingt fois elle se leva, croyant avoir entendu un craquement révélateur. Vainement. Le matin seulement, pendant que brisée de fatigue elle s'était assoupie, Julien eut un nouveau tressaillement. Quand Miette le lui apprit, Mélanie se reprocha comme une faute d'avoir un instant succombé au sommeil. Elle poussait jusqu'à l'exagération l'accomplissement de ses devoirs de garde-malade.

Le docteur employa toute son éloquence à la prémunir contre les excès de zèle.

— Bien que la blessure soit à peu près entièrement cicatrisée, dit-il, vous avez pour huit ou dix jours au moins de ces tentatives pour ainsi dire

automatiques, de ces efforts inconscients. Que vous vouliez être présente au moment où le malade ouvrira les yeux, je le comprends ; bien que le patient doive les fermer tout aussitôt sans avoir vu et, à plus forte raison, reconnu, c'est une satisfaction dont je ne veux pas vous priver. Mais que vous surveilliez chaque mouvement, cela ne servirait absolument à rien qu'à user vos forces. Il faut vous réserver pour la période de la convalescence réelle...

Mélanie promit d'être plus calme ; elle fit ce qu'elle put pour tenir sa promesse, mais sa fébrile impatience était plus forte que sa volonté. La nuit, elle se réveillait à tout instant. Le jour, elle ne quittait la chambre que pour ses exercices gymnastiques, auxquels elle se livrait avec d'autant plus d'ardeur qu'elle se sentait envahie davantage par ce qu'elle croyait être le sentiment du devoir.

Le docteur, qui l'observait de près et qui l'étudiait avec une sympathique attention, lut clairement dans ce cœur que la haine était impuissante à satisfaire, dans cette âme prédisposée aux sentiments affectueux. Que l'amour lui vînt, cela n'était pas douteux pour lui et il l'attendait sans appréhension, au contraire. Mais que l'amour fût une souffrance, c'est ce qu'il ne voulait pas. Aussi chercha-t-il des diversions. Il prit l'habitude de rester à déjeuner à la villa. Le soir il y retournait, ramenant Bonenfant, qui s'était franchement réconcilié avec Mélanie et qui rapportait les nouvelles de l'exaltation de Paris.

C'eût été un merveilleux journaliste ; c'était le plus émouvant des conteurs. Il était partout, il voyait tout. Plus que personne il avait les enivrements de la colère patriotique, les effervescences de la gloire promise. Plus que personne il criait : A Berlin ! Plus que personne il acclamait les régiments qui partaient. Plus que personne il avait la frénésie de la victoire en entendant chanter la Marseillaise, cette ode triomphale que les désastres ont à jamais découronnée...

A vrai dire, Paris a eu quinze jours de folie... Pendant ce temps les Allemands avançaient en masses formidables, prêts à fondre sur la malheureuse France.

Toutes les pulsations de ce Paris frémissant, l'exalté Provençal les apportait chaque soir à Ville-d'Avray, Arnold Barth, qui s'y rendait souvent aussi, essayait discrètement de calmer cet enthousiasme. Sans trahir les secrets de la diplomatie, il insinuait que la France jouait une grosse partie ; que la Prusse était militairement une redoutable puissance ; que la guerre a des surprises...

Il eût été plus facile de faire remonter vers sa source un torrent grossi par la fonte des neiges, que de mettre de sages réflexions dans les cerveaux en ébullition. Il n'était, pas jusqu'au docteur qui n'eût des emportements belliqueux.

— Quel malheur, disait-il montrant Julien de Mulsey étendu sur son lit, et qui n'était pas encore parvenu à ouvrir les yeux, quel malheur que ce pauvre garçon n'assiste pas à cette mémorable entrée en campagne !

Mais, ramené au calme par son devoir professionnel, il recommandait, l'instant d'après, de ne point faire de bruit dans la chambre du malade, de ne pas l'exposer à une violente secousse. La nature, dans son œuvre de lente reconstitution, commence par où il lui plaît.

— Nous approchons du moment où Julien sortira de sa torpeur léthargique. Mais quelle partie du corps sera la première dégagée ? Je n'en sais rien. Peut-être entendra-t-il avant de s'agiter et de voir...

Conclusion : les hôtes de Mélanie se réunissaient au jardin ou au salon et ne faisaient que passer dans la chambre.

Pendant la nuit qui précéda le réveil de l'organisme, Julien avait poussé un gémissement plaintif.

Mélanie était accourue. Par deux fois encore le malade avait gémi. La jeune fille, penchée sur le lit, retenant sa respiration, l'observait. Ce ne fut que longtemps après qu'il fut retombé dans son engourdissement qu'elle se retira.

Le matin, à la première heure, elle était à son poste. Il lui semblait que si elle ne recevait pas le premier regard de Julien, ce serait pour elle comme un déni d'espérance. Elle avait besoin, pensait-elle, de se faire pardonner ; le meilleur moyen n'était-il pas que, revenant à la vie, sa victime eût conscience de sa sollicitude ?

Si elle eût pu analyser ses émotions avec sang-froid, elle eût certainement trouvé au fond de son cœur un sentiment plus tendre ; elle se fût rendu compte du travail latent qui s'était opéré en elle. Chaque mouvement de Julien l'attachait davantage. Elle devenait presque jalouse des soins que d'autres lui donnaient.

Enfin le patient ouvrit les yeux... mais si douce et si faible que fût la lumière dans la chambre, il ne put la supporter ; ses paupières se refermèrent aussitôt. Mélanie attendit, suivant avec une émotion à la fois charmeresse et douloureuse, les péripéties de ce suprême combat de la vie renaissante contre la mort. Au titillement des cils, il était manifeste que

Julien, ayant eu la perception du jour, faisait effort pour s'en rendre maître. Par deux fois, il rouvrit les yeux pour les fermer immédiatement. Ce ne fut qu'à la troisième tentative qu'il put les tenir ouverts pendant quelques secondes. En même temps, son bras gauche fit un mouvement qui détourna sa main du côté de Mélanie. La jeune fille crut qu'elle était reconnue et saluée sympathiquement. Elle prit cette main dans les siennes et dit d'une voix tremblante :

— Merci... vous êtes bon et généreux... J'ai été bien coupable, mais j'avais tant souffert !... Vous avez eu pitié de moi et j'ai voulu vous tuer... Vous vivrez, vous me pardonneriez...

Et si bas, si bas qu'à peine s'entendit-elle elle-même :

—... Et peut-être vous m'aimerez...

La pauvre enfant parlait pour elle seule ; mais elle avait le cœur si plein d'espérance et de bonheur qu'elle éprouvait une joie indicible à se répandre en protestations de repentir, en promesses de dévouement.

Elle appela Miette, elle appela Joseph et leur annonça la grande nouvelle. Au coup de cloche du docteur, elle courut à lui :

— Il m'a vue ; il m'a reconnue ; il m'a tendu la main, dit-elle toute joyeuse.

Le docteur sourit. « Allons ! allons ! pensait-il, le cœur est pris ; voyons la tête. »

Et, s'adressant à Mélanie :

— Ma chère enfant, croyez-vous aux miracles ?

La jeune fille avait l'esprit très-fin et très-délié. Point n'était besoin de contredire formellement ses idées ; elle comprenait au premier mot. Elle fixa ses grands yeux, plus beaux et plus brillants que jamais, sur les yeux du docteur :

— Vous doutez, dit-elle, de ce que je vous dis ?...

Voulant réparer la faute involontaire qu'il avait commise en ne l'avertissant pas d'une manière précise du phénomène tout matériel de l'organe de la vue, le docteur prit les deux mains de Mélanie et, d'une voix caressante :

— Vous m'avez promis de ne pas vous abandonner à l'exaltation, d'avoir confiance en moi, votre ami, votre guide. Si ce que vous dites était vrai, un miracle se serait accompli ; or, les miracles, ma chère enfant, je n'y crois guère que dans l'imagination de ceux qui les désirent ou qui ont intérêt à les faire naître... Oh ! vous avez beau essayer sur moi les séductions de vos

beaux yeux, les médecins n'ont pas de cœur, et c'est très-heureux, sans quoi leurs clients leur feraient croire... que ne leur feraient-ils pas croire ?... Oui, je sais bien, c'est cruel, je suis un monstre ; mais, dans huit jours, quand notre malade aura repris son intelligence peu à peu, comme il a repris sa vie matérielle, par degrés, vous me remercirez de ne pas avoir flatté vos illusions, car je vous aurai empêchée de vous impatienter, de vous morfondre...

Mélanie était adorablement jolie en ce moment. Sa mobile physionomie reflétait la lutte que se livraient dans son âme le doute, le regret, la confiance en soi, le respect de la science. L'éclat de ses yeux s'était voilé d'une sorte de brume irisée. Elle ne se rendit pas sans résistance.

— Pourtant, dit-elle, il m'a tendu la main.

— Dans un mouvement de son bras, sa main s'est retournée de votre côté.

— Méchant docteur !...

Elle fut bien obligée de s'avouer vaincue. Le patient ouvrait et fermait les yeux automatiquement, inconscient de la lumière, capable de voir, incapable de regarder et de comprendre.

Par prudence, le docteur recommanda de nouveau et plus expressément de ne rien dire dans la chambre qui fût de nature à impressionner le malade ; peut-être entendait-il, et un homme qui s'était endormi en pleine prospérité recevrait un ébranlement dans tout son être, si, brusquement, il apprenait les événements qui se déroulaient.

Précaution judicieuse, car deux jours plus tard la situation se transformait.

La vigoureuse offensive de la Prusse, les premières défaites de l'armée française à Forbach, à Wœrth et à Fröeschwiller furent, au commencement du mois d'août, le signal d'un découragement d'autant plus profond, que l'exaltation avait été moins raisonnée.

XVI

Le mois d'août fut une série non interrompue de défaites et de malheurs. Paris changea d'attitude et de langage. L'abattement remplaça l'enthousiasme ; la tristesse, la joie. Les réflexions qu'il eût été sage de faire avant la déclaration de guerre, on les fit après l'invasion. Depuis vingt ans, le pays était déshabitué de penser par lui-même, de contrôler les affirmations des gouvernants ; il s'était laissé duper et entraîner. « Nous sommes prêts... Il ne nous manque pas un bouton de guêtre... » avait dit le maréchal Le bœuf ; on l'avait cru. Le seul homme qui osa contester cette assertion, M. Thiers, avait été conspué au Corps législatif, et hué par la foule.

Maintenant, il était manifeste que la France avait été trompée et jetée follement sous les pieds d'un impitoyable ennemi. Comme tous les gouvernements absolus, l'empire était condamné au succès ou à la chute. Vaincu, il était mort. Son agonie fut prolongée par l'héroïsme de l'armée, jusqu'au jour où l'armée elle-même fut livrée tout entière dans une capitulation sans précédent...

Lorsqu'on se reporte par la pensée vers cette douloureuse phase de l'histoire, on passe sans transition ni intermédiaire de Frœschwiller (5 août) à Sedan (2 septembre). En réalité, ces vingt-huit jours parurent un siècle à ceux qui les ont vécus. La vie civile était interrompue. Les Parisiens passaient les journées à demander et à attendre des nouvelles. Ils se réunissaient en foule aux mairies, où les dépêches étaient affichées. Chaque télégramme apportait une mauvaise nouvelle : bataille perdue, investissement de forteresse, sac de ville ou de village... La France connaissait à son tour la défaite organisée...

Toutes ces émotions cruelles se traduisaient à Ville-d'Avray, dans la maison de Mélanie, par les grondements de colère de Bonenfant, les tristesses du docteur, les considérations politiques d'Arnold Barth, le seul qui ne se laissât pas abattre et qui calculât les chances de l'armée française, si elle était bien dirigée.

Mélanie prenait sa part des angoisses patriotiques. Mais les événements militaires n'absorbaient pas toutes ses pensées. Du drame général elle

détachait son drame particulier.

Comme l'avait prévu le docteur, Julien lutta pendant plusieurs jours pour reprendre possession de ses facultés. Sa reconstitution intellectuelle fut le résultat d'un travail latent de la nature qui ne procède jamais par soubresauts. Mélanie n'avait pu parvenir à le comprendre. Elle s'attendait à une soudaine explosion ou de reconnaissance ou de colère. Elle ne se rendait pas compte de l'infiltration pour ainsi dire moléculaire des objets extérieurs dans l'esprit du patient.

Un réveil subit eût été plus romanesque sans doute et plus émouvant, mais la réalité a l'avantage d'être la réalité.

Donc Julien, quand il fut parvenu au degré de vitalité marqué par la nature, s'était depuis plusieurs jours déjà familiarisé avec le milieu dans lequel il se trouvait. Se dégageant peu à peu des ténèbres de la mort, la mémoire lui était revenue et lui avait retracé les événements qui avaient précédé sa léthargie. Il avait reconnu Mélanie, sans s'expliquer pourquoi elle se trouvait auprès de lui. Mais comment suivre la résurrection intellectuelle ? L'homme est impuissant où la nature est souveraine.

Soit préméditation, soit hasard, la première parole que Julien articula fut l'appel de son valet de chambre, à un moment où il était seul.

— Joseph ! murmura-t-il.

Le serviteur accourut ; mais l'effort qu'avait fait son maître l'avait épuisé.

Joseph était intelligent ; son affection le rendit prudent. Au lieu de lui répondre, de réveiller son attention, il attendit sans rien dire ; et, lorsque Mélanie revint, il se garda bien de raconter ce qu'il avait entendu.

Julien rouvrit les yeux et n'essaya pas de parler de nouveau. Joseph ne quitta pas la chambre, comprenant qu'il devait être le trait d'union entre son maître et le monde inaccoutumé qui l'entourait.

C'était bien un parti pris de la part du malade. Chaque fois que son domestique était seul dans la chambre, il prononçait son nom, sorte de bégaiement de l'homme qui retrouve l'usage de la parole.

Le fidèle serviteur s'ingénia pour pouvoir passer la nuit auprès de M. de Mulsey. Celui-ci comprit son manège et l'en remercia par un véritable serrement de main en cachette. Quand ils furent seuls :

— Joseph... où suis-je ?

— Oh ! monsieur, ne vous fatiguez pas.

— Parle, mon ami, je puis t'écouter.

Joseph, sans quitter du regard le visage de son maître, afin de s'arrêter au moindre signe de lassitude, lui dit qu'il était dans la maison de mademoiselle Ripert ; que Mélanie avait fait preuve d'une admirable sollicitude, qu'elle l'avait veillé presque sans interruption nuit et jour...

— Depuis longtemps ?

— Depuis cinq semaines...

— Assez... merci.

Et le jeune homme, qu'une attention soutenue avait fatigué, tourna la tête vers la ruelle du lit et s'endormit presque souriant.

Joseph, lui, ne put fermer les yeux. Il composait une relation qu'il se proposait de faire au docteur le lendemain matin. Mais dès que le docteur fut entré :

— Je ne suis donc pas mort, lui dit Julien, aussi gaiement que sa faiblesse le lui permettait.

Le docteur fut abasourdi, ne sachant rien de ce qui s'était passé ; tous ses calculs étaient déjoués, toutes ses prévisions trompées. Il allait demander des explications quand Mélanie entra, et, aussitôt, le patient ferma les yeux.

Ayant serré la main du docteur, elle demanda à Joseph comment le malade avait passé la nuit, ajoutant :

— Je n'ai pas entendu le moindre bruit. Un bon sommeil m'a fait grand bien ; j'avoue que j'en avais, besoin.

Le docteur était de plus en plus intrigué. Les deux jeunes gens jouaient-ils la comédie à sa barbe ? Ou bien avait-il à constater un phénomène ? Il entraîna Joseph et, quand il eut appris la vérité :

— Ne dites rien de tout cela à mademoiselle ; c'est très-important.

— Oh ! monsieur, soyez sans crainte.

Joseph pouvait répondre de sa discrétion : il aurait rendu des points à Miette, avec cette différence toutefois que Miette était et paraissait gaie, tandis qu'il était sinon triste, du moins taciturne.

La curiosité du docteur était piquée au vif, si bien qu'il ne retourna pas à Paris ce jour-là. Il trouva un prétexte pour éloigner tout le monde de la chambre pendant l'après-midi.

— Julien ! appela-t-il.

— Ah ! c'est vous, docteur... Figurez-vous que j'ai peur de Mélanie.

— Nous ne pouvions pas ne pas vous transporter ici.

— Possible... Mais cela me gêne d'être son obligé.

— Hum ! son obligé !... Il est vrai de dire que la pauvre fille rachète sa faute par un dévouement sans bornes.

— Que me conseillez-vous ?

— D'abord de ne pas trop parler ; vous n'êtes pas encore assez fort... Ensuite de faire comme si vous trouviez tout naturel qu'elle soit auprès de vous.

— Bien.

— Et maintenant reposez-vous.

Le docteur serra affectueusement la main du malade et sortit de la chambre tout à fait rassuré. Julien était extrêmement faible, mais il n'avait que très-peu maigri. Depuis plusieurs jours déjà on le nourrissait avec des consommés, sans employer la sonde œsophagique ; le docteur jugea opportun d'augmenter les doses et même de lui donner en petite quantité des aliments solides et du vin.

Le malade, qui poursuivait la réalisation d'un plan combiné dans son esprit, profita des continuelles nécessités du service pour parler devant Mélanie sans lui adresser directement la parole. D'abord il appela deux ou trois fois Joseph. Mélanie était ravie par cette voix ; mais « Joseph » n'était encore qu'une sorte de bégaiement. Bientôt : « J'ai soif, » dit-il. Ce fut la première phrase que la jeune fille entendit. Elle tressaillit ; son cœur battit avec violence. « Je vais vous apporter à boire, monsieur Julien, » dit-elle d'une voix mal assurée, et elle s'en fut chercher de la tisane. La tasse tremblait dans ses mains quand elle la rapporta. « Merci », dit Julien qui remarqua parfaitement ce tremblement. « Merci, mademoiselle », reudit-il en lui rendant la tasse, et il s'efforça de donner à sa voix des inflexions caressantes et à son regard un caractère affectueux.

Mélanie entendit, mais n'osa pas regarder. Julien ayant replacé sa tête dans l'attitude du repos, elle courut au docteur.

— Cette fois, il m'a parlé... et il m'a reconnue... Il m'a dit : « Merci, mademoiselle. » Et, docteur, il n'avait pas l'air fâché... Seulement a-t-il bien toute sa connaissance ?... Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit l'autre jour.

— Et vous avez peur de vous tromper ?

— Précisément.

— Rassurez-vous. Maintenant la vie et l'intelligence sont revenues. Peut-être ne s'explique-t-il pas comment vous êtes là, mais vous savez bien qu'il

n'avait pas de haine contre vous... Au surplus, voulez-vous que je lui demande ? ajouta le malicieux docteur.

— Oh ! non, fit-elle vivement. Laissez-le s'accoutumer à me voir. Quand il sera plus fort, je lui demanderai pardon.

— Le mot est gros.

— Lorsqu'on a failli tuer les gens, c'est bien le moins que l'on s'en excuse humblement...

— Soit, mais ne vous hâtez pas. Ces souvenirs tout récents amèneraient Julien à vous parler des motifs qui l'ont fait agir... Il faut écarter le plus longtemps possible les émotions, surtout de cette nature ; pour vous aussi, ma chère enfant, car enfin...

Mélanie ne releva pas Cette insinuation. Elle commençait à connaître les procédés du docteur ; de plus, elle éprouvait en ce moment un sentiment de pudeur effarouchée. « Son malade » s'était définitivement transformé en homme, et cet homme, elle n'était pas loin de s'avouer qu'elle l'aimait.

L'impatience ardente qu'elle avait manifestée depuis le premier mouvement de Julien tomba et fit place à une vigilance discrète. Mélanie jusqu'alors s'était imposée ; elle se dissimula.

Julien reprenait des forces rapidement et comme à vue d'œil. Pendant trois jours il s'habitua à parler avec Joseph, avec le docteur, avec Bonenfant, avec Arnold Barth ; il n'échangeait que quelques paroles banales avec Mélanie que cette apparente indifférence faisait cruellement souffrir, mais qui n'osait pas se plaindre. Sa seule consolation était de se sentir observée par le malade dont elle avait surpris plusieurs fois le regard fixé sur elle. Que voulait-il ?... Que préméditait-il ?... C'était la situation de Mabilie continuée. Mélanie agitait en elle-même la question de savoir si elle devait provoquer une explication. Elle n'en eut pas le courage.

Julien ne la fit pas attendre trop longtemps. Le quatrième jour, avant l'arrivée du docteur, il renvoya Joseph, en lui recommandant de ne revenir qu'à son appel. La jeune fille crut que le malade voulait reposer ; elle se retirait marchant sur la pointe des pieds. Elle s'arrêta net.

— Mélanie !... avait-elle entendu.

Jusque-là Julien lui avait toujours dit : « Mademoiselle » ; son petit nom prononcé inopinément et sur un ton de quasi-prière résonna délicieusement dans son cœur. Vivement elle revint vers la tête du lit.

— Monsieur Julien ? interrogea-t-elle.

— Mélanie, vous vouliez donc me tuer ?...

La jeune fille chancela ; une vision sanglante obscurcit ses yeux, elle tomba à deux genoux :

— Pardon ! murmura-t-elle.

Et elle fondit en larmes.

Julien avait usé de tous les ménagements dont une voix d'homme dispose pour articuler cette terrible phrase ; Mélanie n'avait entendu que les mots ; elle était rejetée en plein drame.

— Mélanie, ma chère Mélanie, répétait-il, ce n'est pas un reproche... Je ne vous accuse pas... Je sais combien vous avez été bonne et dévouée... Relevez-vous, ne pleurez plus... je le veux !...

A ce mot, la jeune fille se dressa, superbe, les regards étincelants de joie à travers ses larmes.

— Vous me pardonnez ?... demanda-t-elle toute tremblante d'émotion.

— Je vous pardonne... Je vous pardonne et je vous remercie... Oui, je vous remercie, car ce que je voulais est arrivé.

— Monsieur Julien !... monsieur Julien !...

— Pouvais-je laisser se perdre une jeune fille que j'avais vue enfant ?... C'eût été une lâcheté, presque un crime... Je suis largement récompensé... Croyez-vous que, depuis que j'ai repris connaissance, je ne vous ai pas observée et étudiée ? Vous m'avez dit, vous en souvenez-vous ? vous m'avez dit : « J'ai une âme. » C'est vrai, et j'en suis convaincu, une belle âme.

Julien tendit la main à la jeune fille, qui la saisit avec transport. Les bonnes et affectueuses paroles que le patient lui adressait, elle les savourait comme une délectable harmonie ; mais il lui eût été impossible d prononcer un seul mot. Il reprit :

— Vous m'avez dit beaucoup d'autres choses moins exactes. Je veux vous les rappeler une seule fois, afin de n'en plus parler jamais.

— Grâce !...

— Soit ! je n'insiste pas. Dites-moi, du moins, pourquoi vous avez inventé une histoire aussi odieuse que celle que vous m'avez racontée ?...

Mélanie, dans un regard suppliant, adressa une si humble prière que Julien eut pitié.

— Non, reprit-il, je ne vous interroge pas... je vous sais vaillante et forte ; je sais que vous luttez énergiquement et que vous avez la ferme volonté. d'être et de rester une honnête jeune fille, afin d'être une honnête femme... Croyez-vous donc que j'aie entrepris à la légère de vous retirer d'un milieu

qui n'était pas le vôtre ? Vous vous croyiez à l'abri des indiscrets, ici, loin de Paris ?... Aucun de vos adorateurs ne s'était donné la peine de découvrir votre demeure. Je la connaissais depuis plusieurs semaines et je savais exactement quelle était. votre manière de vivre.

— Que vous êtes bon !

— M. Bonenfant pourrait vous le dire, j'ai annoncé la veille que vous assisteriez au duel. Je ne supposais pas, cependant, que vous prendriez la place de mon premier adversaire...

— Monsieur Julien !...

— Êtes-vous bien convaincue, maintenant, que je puis et vous pardonner et vous remercier ?...

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, dès le début, qui vous êtes et ce que vous vouliez ?...

— Vous ne m'auriez pas écouté.

Mélanie baissa la tête.

— Mon nom m'opprime fatalement, murmura-t-elle.

— Je vous jure, dit vivement Julien qui avait entendu, je vous jure que je n'ai jamais pensé à vous rendre solidaire, même dans la mesure la plus infime, de fautes dont vous êtes la première et la plus triste victime... Pour que vous ayez fui la maison maternelle, il faut que votre cœur ait été soumis à de bien cruelles épreuves. Peut-être avais-je été pour votre enfance une cause de douleur. J'ai voulu m'acquitter...

La jeune fille avait dominé son émotion et dompté sa timidité. Avec une solennité un peu emphatique peut-être, mais en toute sincérité, elle fit ce serment :

— Monsieur Julien, devant Dieu qui me voit et qui m'entend, je jure de régler désormais ma conduite sur vos conseils, d'après vos ordres. J'étais folle, vous m'avez rendu la raison ; la vanité me poussait à ma perte, vous m'avez sauvée de moi-même. Je suis faible, vous êtes fort ; j'ai été cruelle, vous êtes généreux ; disposez de moi.

S'étant ainsi consacrée à son sauveur, Mélanie répondit avec un admirable abandon à ses questions de tout à l'heure. Elle dit à quels sentiments de haine invétérée elle avait obéi.

— Voyez, ajouta-t-elle, il n'y a plus de trace du soufflet sur ma joue ; il n'y a plus dans mon cœur un atome de haine. Je suis heureuse.

Si Julien s'y était prêté, elle eût certainement fait l'aveu complet de son amour. Mais il eut soin, au contraire, de faire dévier le cours de ces

confidences. Il était tourmenté par un souvenir qui l'obsédait : « J'ai été l'amant de sa mère ». Son rôle futur lui apparaissait avec des difficultés auxquelles il n'avait pas pensé. L'amour de Mélanie, amour qui se montrait naïvement, candide et comme inconscient, modifiait tout son plan de campagne. Le repousser, c'eût été rejeter la jeune fille dans une nouvelle et plus redoutable agitation. L'encourager, il lui semblait que c'eût été une lâcheté.

— Je ne veux pas être son amant, se disait-il ; je ne puis pas être son mari...

Si bien que, maître de l'entretien au début, il n'en avait plus la direction maintenant ; il attendait avec impatience que le docteur vînt le délivrer ; il n'osait même pas prétexter la fatigue.

Ce malaise moral fut de courte durée. Ce n'avait été que l'émoi d'une conscience troublée par un dilemme dont Julien s'exagérait la rigueur. Ni amant ni mari, se disait-il ; ami, pensa-t-il, quand il fut sous le charme du gazouillement de la jeune fille.

Ami !... Entre homme et femme, l'amitié est presque toujours un leurre ; mais elle peut fort bien être un sentiment d'attente et servir de transition. Julien avait assez de calme et de sang-froid pour raisonner ; il avait de plus l'avantage de la maladie qui écartait tout élan de passion. L'amour qu'il inspirait, d'ailleurs, avait pour correctif et pour contre-poids la reconnaissance.

Lorsque le docteur arriva, Julien avait pris un parti : ramener Mélanie à sa mère, la remettre dans les conditions normales d'une jeune fille du monde et régler sa conduite sur la conduite de cette terrible femme. Il pressentait qu'il y avait là un redoutable inconnu ; mais la situation dans laquelle il se trouvait nécessitait, croyait-il, l'effacement complet du passé.

Le docteur n'était pas homme à ne pas deviner que le rapprochement des âmes s'était opéré. Mélanie nageait dans la béatitude. Julien était grave. Le serrement de mains de l'un et de l'autre fut pour lui une révélation ; il formula par la pensée les confidences qu'il allait inévitablement recevoir. Médiateur et conciliateur, il se borna à recommander la prudence au malade et à affermir la jeune fille dans sa confiance, certain que l'incertitude et le doute l'eussent agitée et inquiétée. Que voulait-elle ? Le pardon. Elle avait un pardon affectueux. Cela devait suffire et suffisait à son bonheur.

Aussi, avec quelle joie venait-elle s'asseoir auprès du lit ! Avec quel attendrissement elle parlait de sa triste jeunesse qu'elle mettait en parallèle

avec sa quiétude d'aujourd'hui ! Elle avait des paroles émues pour plaindre sa mère de n'avoir pas su régler sa vie honnêtement.

Julien était charmé ; il ne pouvait se lasser de comparer la mère, que ses souvenirs lui rappelaient hautaine, impérieuse, violente, et la fille qu'il voyait si douce, si sensible et si tendre. Miracle de l'amour vrai !

Ce contentement de cœur activa sa convalescence. Il put bientôt se lever et passer une heure dans un fauteuil, près de la fenêtre ouverte. Ce fut une grande joie pour Mélanie. La fenêtre donnait sur le gymnase.

— Vous avez vue sur mon théâtre, dit-elle gaiement. Voulez-vous que je vous donne une représentation ?

Et, sans attendre son assentiment, elle descendit au jardin, revêtit son costume et se mit au trapèze, faisant les voltiges les plus hardies et les plus savantes. Elle riait d'un bon rire d'enfant, quand elle voyait Julien qui suivait ses exercices avec une attention étonnée.

Ils passèrent ainsi quelques jours dans l'enchantement l'un de l'autre. Les visites de leurs amis donnaient plus de piquant à leur continuel tête-à-tête qu'elles interrompaient à peine.

Malheureusement les événements qui se précipitaient devaient imprimer sur eux une violente secousse.

L'armée française avait été livrée dans une souricière à Sedan. L'Empire s'était évanoui au milieu de ce désastre, et le 4 septembre, Paris affolé proclamait la République.

Bonenfant avait assisté, suivant son habitude, tous les incidents de la journée. Il avait vu les Parisiens s'amuser bruyamment à décrocher de toutes les devantures les armes impériales ; il avait vu les saturnales des boulevards, et, la mort dans l'âme, il était arrivé à la villa des Trapèzes.

Sa physionomie était bouleversée.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Julien, croyant qu'il avait été victime de quelque accident.

— Rien, dit-il.

Mais impuissant à contenir ses larmes, il sortit de la chambre, suivi par le docteur ; Julien l'entendit qui disait en sanglotant :

— Sedan !....La République !...

XVII

Sedan !... La République !...

Ces exclamations frappèrent Julien de stupeur. En France, il faut toujours s'attendre à un changement de gouvernement. Les plus solidement établis peuvent être emportés par une tourmente révolutionnaire. Bien qu'il n'eût pas âgé d'homme en 1848, Julien était un des rares Français qui connaissent l'histoire contemporaine ; il savait avec quelle foudroyante rapidité un mouvement de réforme était devenu révolution. Mais il s'était rallié à l'Empire libéral ; mais il s'était endormi en rêvant d'un poste diplomatique ; mais rien ne l'avait préparé à une catastrophe !

Sedan !... Il ne comprenait pas. La République !... c'était différent. Ce mot a un sens parfaitement défini. Que l'on ait pour la République de l'affection ou de la répulsion, qu'on la considère comme une délivrance ou un épouvantail, au seul énoncé de ce mot, on sait de quoi il s'agit. Un trône s'est écroulé et le peuple l'a remplacé par un gouvernement provisoire, à moins que le gouvernement provisoire ne se soit installé de lui-même.

Julien comprenait que l'Empire n'existait plus. Mais comment la chute s'était-elle opérée, à la suite de quels événements ?

Il éprouva pendant quelques minutes une mortelle angoisse ; il appela ses amis ; sa voix, étranglée par l'émotion, ne parvint pas jusqu'à eux. Il n'avait pas à sa portée le cordon de la sonnette, étant encore levé à ce moment. Il se sentait trop faible pour marcher et surtout pour descendre l'escalier.

Rester dans l'incertitude, être tourmenté par les sinistres pensées que suscitaient les exclamations de Bonenfant, accentuées encore par sa physionomie effarée, lui était insupportable. La constatation de son impuissance augmentait son exaspération...

Il vit le pardessus d'été que Bonenfant avait jeté négligemment sur une chaise et des poches duquel émergeaient des journaux. Julien se dit qu'il apprendrait quelque chose en les lisant et il se traîna jusqu'à cette chaise, en s'aidant des pieds et des mains. Il put même saisir les journaux. Ces efforts avaient épuisé les forces physiques dont l'équilibre déjà si faible avait été brisé par la crise morale. Il s'évanouit...

Le pauvre malade était oublié. Autour de Bonenfant se pressaient au salon tous les hôtes de la villa, y compris les domestiques. Dans les circonstances solennelles, les distinctions sociales tombent ; le sentiment patriotique rapproche les distances.

Bonenfant racontait ce qu'il avait vu, ce qu'il savait : l'envahissement du Corps législatif, la proclamation de la Régence avortée, la prise de possession de l'Hôtel-de-Ville, au nom de la République, par les membres du gouvernement de la Défense nationale... Bonenfant n'avait jamais aimé l'Empire ; il était légitimiste de conviction, d'instinct et de tradition, comme beaucoup de Provençaux ; il avait contre la République une insurmontable aversion ; il se répandait en virulentes invectives, disant, non sans raison, que c'était un crime de faire une révolution en présence de l'ennemi ; qu'il eût fallu confier à un triumvirat le soin d'offrir la paix, sauf, en cas de refus, à appeler sous les armes tous les hommes valides...

Bonenfant pouvait d'autant mieux parler ainsi qu'il était décidé, quant à lui, à payer de sa personne, et, de fait, il s'est admirablement conduit pendant le siège ; il n'a jamais voulu quitter Paris.

Tous ses auditeurs étaient atterrés ; ils croyaient Paris à feu et à sang. Le docteur, qui avait passé la journée à Ville-d'Avray, essaya quelques objections ; connaissant les exagérations du Provençal, il contesta certains faits. Bonenfant s'écria :

— J'ai acheté tous les journaux, blancs, bleus, rouges ; vous allez voir vous-mêmes...

Et il monta à la chambre avec l'intention de prendre son pardessus. A peine eût-il ouvert la porte :

— Docteur !... Mélanie !... cria-t-il à pleins poumons.

Ils accoururent précipitamment l'un et l'autre, Mélanie surtout, qui eut le pressentiment d'un malheur. Quand elle vit Julien inanimé, étendu sur le parquet, elle devint aussi pâle qu'un mort ; le sang s'arrêta dans ses veines ; il lui semblait que son cœur s'évaporait. Le docteur fut tout aussi douloureusement affecté ; sans perdre la tête, cependant, il prit Julien dans ses bras, le mit sur le lit et lui fit respirer des sels.

Le malade ne tarda pas à reprendre connaissance et à rouvrir les yeux. Ses premières paroles furent :

— Sedan !... La République !...

Il avait une fièvre violente et la tête en feu ; ses yeux étaient hagards ; le délire était imminent. Le docteur n'hésita pas à employer les grands

moyens ; il appliqua des sinapismes aux jambes et des compresses d'eau glacée sur la tête.

Fort heureusement ces révulsifs furent assez puissants pour empêcher le transport au cerveau. Fort heureusement aussi la cicatrice ne s'était pas rouverte ; le docteur s'en assura en enlevant le bandeau que Julien portait toujours à la tête et qui lui donnait l'aspect tout à fait dolent. Mais le malade avait été frappé par un coup que le docteur se reprochait amèrement de n'avoir pas prévenu. Sa première consigne avait été observée trop bien. Il eût fallu mettre Julien peu à peu au courant de la situation...

Quant à Mélanie, elle était la vivante image de la douleur.

— Sedan !... La République !... reprit le patient, cette fois sur un ton bas et attristé, sans égarement... Mélanie, ajouta-t-il, dites-moi la vérité.

La jeune fille consulta le docteur du regard. Celui-ci, pour toute réponse, la poussa doucement à la tête du lit. Elle comprit :

— Mon ami, dit-elle, puisque vous avez appris ce fatal secret — hélas ! ce n'était un secret que pour vous que nous voulions laisser dans l'ignorance, afin de ne pas ajouter à votre faiblesse physique les douleurs morales — je dois vous dire quels lamentables événements se sont déroulés depuis deux mois.

Et elle raconta cette douloureuse histoire de la guerre avec la Prusse.

De grosses larmes coulaient des yeux de Julien.

Suffoquée elle-même par l'émotion et péniblement affectée de le voir pleurer, Mélanie s'arrêtait souvent dans son récit qu'elle abrégait le plus possible. Alors le jeune homme lui adressait un regard suppliant et elle continuait, pour se taire encore et reprendre sa narration. Le docteur et Bonenfant écoutaient, pleurant aussi. Elle eut assez de force et de courage pour aller jusqu'au bout.

— C'est affreux !... c'est affreux !... dit Julien. Et ne pouvoir prendre un fusil !... Être là, dans son lit, quand la patrie a besoin de tous ses enfants !...

Le malheureux garçon avait fait entendre le cri du patriotisme surexcité, sans réfléchir que ses paroles frapperait au cœur Mélanie comme un sanglant reproche. Elle devint livide et fit sur elle-même un effort suprême pour prononcer ces quelques mots :

— Vous voyez bien que vous ne m'avez pas pardonné !... c'est le juste châtiment.

— Mélanie, ma chère Mélanie !... je vous en conjure, ne prenez pas pour vous mes regrets :.. N'ajoutez pas le doute à mon malheur...

— Merci, répondit la jeune fille, trop heureuse de s'être trompée.

S'il n'y eut dans leur intimité que ce petit incident fâcheux, le coup qui avait frappé Julien n'en eut pas moins de tristes conséquences. Le retour à la santé, si bien commencé, s'arrêta.

Le lendemain, le malade ne put se lever ; il avait passé une nuit très-agitée. Joseph avait veillé auprès de lui ; chaque fois que son sommeil avait été interrompu, il avait demandé des détails sur la guerre. Vainement Joseph s'était efforcé de le calmer, la préoccupation patriotique était plus forte que la prudence.

La journée du 5 fut mauvaise pour le malade. Le docteur et Bonenfant, qui s'étaient retirés la veille fort tard dans la soirée, revinrent à la première heure ; il exigea d'eux des nouvelles. Puis vint Arnold Barth ; il l'interrogea aussi. Chaque mot lui causait une souffrance, mais il allait, pour ainsi dire, au-devant de la douleur : il s'en repaissait ; on eût dit qu'il voulait rattraper les émotions non ressenties, C'est à peine si Mélanie obtenait par ses prières, et au besoin par ses ordres, qu'il fût plus raisonnable et plus calme.

Cette journée fut mauvaise aussi pour la jeune fille. M. Guermandy vint à la villa. Dans l'effarement que lui causaient l'effondrement de l'Empire, la perte de sa position, la crainte des persécutions, le conseiller d'État avait eu une bonne pensée, celle de réparer ses torts. Il s'attendait à être mal reçu par mademoiselle Ripert qu'il avait odieusement offensée ; ce qui ne manqua pas.

— Mademoiselle, dit-il, les circonstances sont trop graves pour que je m'excuse par des protestations de repentir. Je fais mieux, je le crois. Ma femme et mes filles partent avec moi pour le Midi. Refuserez-vous de vous confier à leur garde ?

Mélanie fut sensible à cette démarche et à cette offre ; elle remercia M. Guermandy et accompagna son refus de paroles gracieuses.

— Mais, malheureuse enfant, Paris sera assiégé avant huit jours !..

— C'est un malheur ; je m'y résignerai...

— Je vous en supplie, ne vous obstinez pas. Si vous ne voulez pas aller dans le Midi — ce qui serait le plus sage, un rapprochement étant possible, amené par les désastres de la patrie — et si vous me redoutez encore, allez ailleurs, mais partez !

— Mon devoir est de rester.

— C'est de la folie !

— Monsieur Guermandy, votre démarche d'aujourd'hui efface tous vos torts. Je veux répondre à votre offre, dont j'apprécie la bienveillance et la sincérité, par un témoignage de confiance. Il faut que je reste ici parce que je me dois à un malade hors d'état de supporter le voyage. Vous le connaissez sans doute, ne fût-ce que de nom ; c'est un compatriote, M. Julien de Mulsey.

— Que dites-vous ?... Julien de Mulsey... Voilà donc le motif de sa disparition...

— Je vous dis la vérité... j'ai voulu me venger sur lui de tout ce que j'ai souffert. Je l'ai à peu près tué. Quoi qu'il arrive, je ne l'abandonnerai pas avant qu'il ne soit rendu à la santé.

— Je n'insiste pas. Dieu veuille que vous n'ayez pas à subir l'un et l'autre les horreurs de la guerre.

— A la garde de Dieu !

— Je crois inutile que je voie M. de Mulsey, bien qu'il soit de mes amis. Je vous laisse juge de l'opportunité de l'instruire de ma visite.

Il partit. Quand Mélanie revint auprès de ses hôtes habituels, elle les trouva discutant une grave question : celle-là même qui avait amené M. Guermandy. Que Paris dût être assiégé, cela ne faisait doute pour aucun d'eux. Quelle mesure convenait-il de prendre à l'égard de Julien ? Le docteur déclarait formellement qu'il était de toute impossibilité de le faire voyager. La question était de savoir si on le laisserait à Ville-d'Avray ou s'il serait ramené à Paris ; dans ce dernier cas, le docteur se procurerait une des voitures-lits des hôpitaux.

Avec sa pétulance habituelle, Bonenfant affirma que c'était là une question oiseuse. Comme tous les Parisiens, il croyait Paris, non-seulement imprenable, mais impossible à investir ; il était persuadé que si les Allemands avaient l'audace d'approcher de la capitale, ils seraient écrasés, anéantis ; il les appelait de tous ses vœux !... Tout le monde pensait ainsi. Les désastres accumulés n'apportaient avec eux aucun enseignement, aucune prévoyance.

Arnold Barth dut combattre énergiquement l'opinion de Bonenfant, que le docteur n'était pas éloigné de partager.

— Vous êtes dans une erreur profonde, dit-il. Les Prussiens assiégeront, affameront et bombarderont Paris. Aura-t-on le temps de l'approvisionner assez abondamment pour qu'une défense effective, forte, capable d'exécuter des sorties victorieuses, puisse être organisée ? Je l'ignore. Ce

qui est certain, fatal, c'est le siège. Paris investi, Ville-d'Avray sera occupée par les Prussiens, c'est inévitable. Quant à moi, je crois que notre ami sera mieux ici qu'à Paris, voici pourquoi : dès demain, je puis protéger la villa par un drapeau suisse et un drapeau de la société de Genève, société internationale de secours aux blessés. De plus, j'enverrai un de mes compatriotes qui parle fort bien allemand. La villa étant une ambulance, sous pavillon suisse, sera toujours respectée. La maison est matériellement à l'abri des projectiles ; il n'y a rien à craindre ni du côté de Paris, dont les boulets ne peuvent arriver jusqu'ici, ni du côté des Allemands, qui n'auront pas un intérêt stratégique à occuper ce revers de la montagne.

— Mais, dit le docteur, si Paris est assiégé, nous ne pourrons plus venir voir le malade.

— C'est vrai, ce sera un grand chagrin pour nous et pour lui. Comme compensation, il aura le grand air pour aider à sa convalescence, et puis, ajouta le Suisse, il ne sera pas exposé aux privations.

— Oh !...

— Je ne crois pas me tromper, hélas !

Mélanie avait, dès le début de l'entretien, donné pleins pouvoirs à ces messieurs, résolue à se conformer à leur décision. Elle était retournée auprès de Julien, toujours agité, toujours fiévreux. La jeune fille avait seule assez d'autorité sur lui pour faire diversion à ses tristes pensées. Elle le sentait très-bien ; aussi le quittait-elle le moins possible. Attentive maintenant à ne rien lui laisser ignorer, de peur d'une nouvelle surprise, elle lui apprit l'objet de la délibération.

— Je veux rester ici... je désire, se reprit-il en souriant à Mélanie, je désire rester ici.

C'était un ordre, et le plus agréable et le plus doux ; elle y vit presque un aveu d'amour... Aussi, quand elle apprit la décision arrêtée, se pencha-t-elle près du malade, murmurant : « Nous resterons. »

Il fallait se préparer à un séjour qui pouvait devenir une longue claustration.

Dès le lendemain Arnold Barth prit ses mesures pour neutraliser la maison ; il fit dresser des actes parfaitement en règle desquels il résultait que la villa était une dépendance de la légation suisse de Paris et un poste de la Société de secours aux blessés ; il planta les deux drapeaux à la porte de la grille et sur la maison ; il amena, comme il l'avait promis, un de ses compatriotes de confiance auquel une chambre fut attribuée.

Sur les indications de Julien, Bonenfant, assisté de Joseph, apporta les objets précieux qui se trouvaient dans son appartement de la rue d'Aumale, notamment ses titres, ses valeurs et son argent comptant. Julien avait toujours trois ou quatre mille francs disponibles. Les coupons de juillet de ses rentes 3 0/0 n'avaient pas été touchés. Bonenfant les encaissa ; il y en avait pour deux mille cinq cents francs ; ce qui fit un total de six mille francs environ, somme plus que suffisante pour parer à toutes les éventualités ; d'autant plus que Mélanie était elle-même largement pourvue.

Le docteur, lui, s'occupa des provisions. Le poulailler de la villa, abandonné depuis longtemps, fut rempli, ainsi que la petite cabane destinée à une chèvre. La cave fut garnie de vins ordinaires et de vins de malade. Plusieurs sacs de pommes de terre, de fortes quantités de pâtes alimentaires, de chocolat, etc., furent apportés. Le docteur ajouta une pharmacie portative dont il expliqua l'usage.

Tous ces préparatifs occupèrent une semaine. Julien ne s'y intéressait que fort peu ; il n'était pas dans le mouvement, pour employer une expression courante dont on a fait abus. Sa pensée n'avait pu concevoir l'immensité des désastres de la patrie ; il en était positivement malade. Cet état n'était pas sans inquiéter le docteur qui redoutait le moment prochain où il serait obligé de ne plus venir à la villa. Il eût considéré comme un crime d'abandonner Paris, de consacrer à un seul sa science et ses services. Il s'était fait inscrire sur les registres de la garde nationale et avait reçu un brevet de chirurgien-major, ayant Sextius Bonenfant pour infirmier.

— Je suis trop vieux et trop lourd pour aller au feu, disait le Provençal ; mais je ne veux pas rester les bras croisés.

Et il s'était mis à apprendre les pansements. Tous les matins il allait dans les hôpitaux où personne n'avait souri de voir un étudiant de soixante ans. Le dévouement patriotique enflammait tous les cœurs.

Tous les soirs les amis de Julien lui faisaient leurs adieux comme s'ils ne devaient plus le revoir. De jour en jour l'investissement était plus imminent. Les armées allemandes avançaient à marches forcées, se dis. posant avec une régularité mathématique à cerner Paris. Un double mouvement s'opérait. Les habitants des environs se réfugiaient dans la ville, tandis que ceux des habitants de la ville qui redoutaient le siège ou qui auraient été des bouches inutiles, la fuyaient. C'était sur tous les chemins de fer, sur toutes les routes, un lamentable va-et-vient de voyageurs affolés, emportant ce qu'ils avaient pu ramasser et cherchant un refuge ; un véritable sauve-qui-

peut, dans lequel la terreur confondait tous les âges, toutes les conditions sociales. Femmes, enfants, vieillards, hommes valides aussi se poussaient, se pressaient, se heurtaient dans une débandade qui était la contre-partie des bravades du début de la guerre.

La défense de Paris, cependant, était sérieusement organisée ; les enrôlements volontaires compensaient par leur nombre la couardise des « francs-fileurs, » sobriquet plus gouailleur encore que flétrissant, infligé aux fuyards sans excuse.

Aussi, quand vint le jour du blocus complet et définitif, Paris comptait une formidable armée de six cent mille défenseurs qui eût pu être utilisée mieux qu'elle ne l'a été, mais qui aura éternellement la gloire d'avoir supporté stoïquement les horreurs de la faim...

Le 17 septembre furent coupées les lignes de chemin de fer de l'Ouest, les dernières restées libres. Ce fut le 17 septembre que ni le docteur, ni Bonenfant, ni Arnold Barth ne parurent à la villa des Trapèzes, la seule habitée sur le revers du coteau.

Julien baissa la tête sous le poids écrasant de son impuissance.

Pour la première fois Mélanie éprouva le sentiment du vide ; pour la première fois elle eut peur de sa responsabilité.

La double protection qui abritait sa maison ne lui parut pas un gage certain de sécurité matérielle. Les actes de vandalisme rapportés par les journaux se représentaient à son esprit ; elle se vit à la discrétion et à la merci des barbares envahisseurs ; dans l'effarement de la première heure, elle jura de défendre son honneur jusqu'à la mort, de vendre chèrement sa vie et de se tuer plutôt que de tomber entre leurs mains.

Mourir !... mourir !... après avoir entrevu une espérance de bonheur !...

Heureusement les dispositions prises par Arnold Barth étaient judicieuses ; elles furent suffisantes. Lorsque les Prussiens prirent possession de Ville-d'Avray, ils visitèrent une à une les maisons de la ville et celles de la campagne, s'emparant des habitations abandonnées et réquisitionnant celles qui leur plaisaient parmi les autres. A la villa des Trapèzes, le serviteur suisse parla à travers la grille. Deux soldats furent placés en sentinelle jusqu'à l'arrivée d'un officier, qui, ayant mission de vérifier l'exactitude des déclarations faites, s'en acquitta avec une politesse qu'il serait injuste de ne pas constater. Les Prussiens sont comme Louis XI : ils réprouvent les cruautés inutiles, c'est-à-dire qui ne peuvent

servir de terrifiant exemple et qui d'ailleurs pourraient amener des complications diplomatiques.

Rassurée sur ce point, Mélanie se consacra entièrement au malade.

Julien fut très-affecté de la visite de l'officier prussien, qui avait poussé jusqu'à sa chambre la vérification. Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, la discrétion même de cet officier lui parut une insulte ; ses offres de service pour l'envoi d'un médecin, si ses soins étaient nécessaires, lui semblèrent une insolente marque de mépris. Le caractère français a de ces exagérations. Ce n'eût été qu'un défaut d'équilibre moral si la farouche attitude du malade avait été sans influence sur son état. Malheureusement il n'en était pas ainsi. Julien restait languissant et sans forces. Mélanie se désolait ; elle était inquiète ; son amour, qu'elle analysait maintenant et qu'elle eût proclamé volontiers à voix haute, son amour la rendait timorée ; elle voyait fort bien que Julien ne le partageait pas et même n'en tenait aucun compte. Entre eux se dressait la Patrie en deuil, et c'est la Patrie seule que Julien voyait.

Ils passaient de longues heures sans prononcer une parole. Le malade s'affaiblissait de plus en plus ; il mangeait à peine et ne dormait presque pas. Mélanie avait entendu les domestiques se dire que le pauvre garçon ne pouvait aller bien longtemps ainsi. Elle prit une grande détermination, inspirée d'ailleurs par les procédés qu'avait employés Julien à son égard.

On n'avait à la villa aucune nouvelle de la guerre ni du siège. Le serviteur suisse qui seul allait aux provisions à Ville-d'Avray, et qui ne se procurait pas sans difficulté les objets les plus nécessaires, n'en rapportait que des impressions. Les Allemands avaient ou affectaient une confiance pleine de morgue ; les Français ne savaient rien, sinon que les ennemis agissaient en maîtres.

Peu de bruit, au surplus. Seul, le canon du Mont-Valérien grondait par moments, sentinelle avancée protégeant ses approches.

De Paris, rien, si ce n'est quelques ballons que l'on voyait traverser l'espace, emportant de hardis messagers...

Mélanie avait d'abord mis tous ses soins à distraire Julien de ces preuves de la guerre ; elle résolut de l'y intéresser au contraire et de traiter le malade par les stimulants moraux.

— Mon ami, lui dit-elle, le siège de Paris se prolonge au delà de toute prévision...

— Hélas !

— Je comprends et je partage votre douleur ; je souffre d'autant plus que je vous vois dépérir sans pouvoir vous porter secours. C'est moi qui vous aimis dans cet état et je ne puis vous guérir...

— Mélanie !...

— Je ne suis pas médecin, moi... Les médecins de Ville-d'Avray sont à Paris. Il m'est impossible cependant de garder plus longtemps la responsabilité qui m'écrase.

— Que voulez-vous dire ?

— Du courage, mon ami... Les médecins doivent leurs soins à tous les malades ; ce sont des hommes sans patrie.

— Non, non ; je ne veux pas d'un médecin allemand, sa vue seule me ferait plus de mal que tous ses remèdes ne m'apporteraient de soulagement.

— J'ai donc plus de haine que vous !... Je n'hésiterais pas à recevoir la santé d'un ennemi, avec la ferme résolution de prendre un fusil dès que je pourrais le porter et d'aller faire le coup de feu...

— Non, non ; pas de médecin allemand... Je vous comprends, Mélanie, vous voulez que je réagisse contre la rage impuissante qui me ronge ; vous avez raison. Le découragement est indigne d'un homme. Et puis, inutile à mon pays, que, du moins, je ne sois pas une charge trop lourde à mon amie...

Pendant plusieurs jours encore il y eut lutte dans l'esprit de Julien ; mais, stimulé par la jeune fille, qui avait conscience d'avoir frappé juste, il s'occupa bientôt avec ardeur des choses de la guerre. Il tressaillait toujours quand le canon grondait ; au lieu de renfermer en lui-même ses tristes réflexions, il faisait, sur une des cartes des environs de Paris, des combinaisons et des plans.

Les Prussiens n'en devaient pas beaucoup souffrir ; il avait, du moins, lui, les émotions de la bataille ; il était de cœur avec les combattants.

Il remerciait avec effusion Mélanie et l'associait à ses illusions, qu'elle entretenait avec un soin pieux.

Les bons effets de cette transformation ne tardèrent pas à se manifester sur l'organisme du malade. A l'atonie succéda une activité reconstituante. Julien fut assez bien pour profiter des dernières caresses du soleil. Le commencement du mois d'octobre eut quelques beaux jours.

Mélanie était redevenue confiante et heureuse. Elle reprit les projets esquissés naguère, et bien que leur réalisation fût subordonnée à des événements inconnus, en dehors de sa prévision, elle se berçait de l'espoir

de reconquérir de haute lutte sa position dans le monde, sous l'égide de Julien.

Celui-ci, ramené à sa conception première, était plus décidé que jamais à reconduire la jeune fille à sa mère. Comme tous les Provençaux, qui ont reçu des Romains le respect profond de l'autorité paternelle, Julien se croyait obligé à tenter tout ce qui serait humainement possible pour effacer le souvenir de sa révolte par d'irréfutables nécessités et, en cas d'insuccès, de les justifier.

Mélanie était si complètement, si absolument éprise, son amour était si loyal, si pur, qu'elle n'eut pas un seul instant l'idée que le souvenir du passé pouvait se dresser menaçant.

Peut-être si Julien avait fait son examen de conscience, aurait-il été obligé de s'avouer qu'il éprouvait un âpre plaisir à la pensée de revoir madame Ripert. Il est des femmes dont l'amour est plus dangereux que la mythologique robe de Nessus : on ne peut s'en dépouiller sans s'arracher des lambeaux de cœur.

Ce ne devait pas être de sitôt que les deux jeunes gens entreprendraient cette expédition.

Le siège continuait, tous les jours le même pour eux. Le mois d'octobre déclinait déjà et il n'y avait eu encore aucune action sérieuse à l'ouest de Paris. Que se passait-il sur les autres points ? Ils l'ignoraient.

Le 21, eut lieu le combat dit de la Malmaison. Julien, sans en comprendre la portée, suivit les péripéties de la bataille avec une exaltation qui n'avait plus rien de maladif.

Le serviteur suisse avait deviné, à l'attitude des Allemands, que l'affaire n'avait pas été entièrement à leur avantage, et Julien en ressentit une joie patriotique des plus favorables à son rétablissement définitif. Il était assez fort maintenant pour qu'il s'imposât le devoir de ne pas commettre d'imprudence. A vrai dire, il était prisonnier de même que Mélanie, Miette et Joseph. Le serviteur suisse avait constaté que les Allemands surveillaient, et même d'assez près, la villa des Trapèzes ; d'après ses avis, les habitants ne franchissaient jamais les grilles. Ce fut une réelle souffrance pour Julien, quand il se sentit assez bien en santé pour la vie active. Son horizon lui paraissait d'autant plus borné que l'amour de Mélanie, contre lequel il ne pouvait opposer qu'une résistance passive, pénétrait davantage dans son cœur et dans son esprit. Le dilemme qu'il avait débattu naguère : ni amant, ni mari, se dressait devant lui plus redoutable de jour en jour, et il éprouvait

parfois une grande perplexité à se persuader qu'il était, qu'il resterait ami désintéressé...

Julien ne s'ennuyait pas ; il s'effrayait de la solitude et du tête-à-tête ; il redoutait les effets d'une familiarité de laquelle Mélanie, avec un abandon charmant et une confiance absolue, n'excluait autant dire rien. La jeune fille avait remarqué que Julien s'intéressait à ses exercices de gymnastique ; elle voulut l'y former. Julien se prêtait à ce jeu, avec plus de complaisance qu'il n'eût été, non pas convenable, mais prudent. Mélanie riait de bon cœur de ses maladresses et le prenait par les mains, par la tête, par les jambes, par la taille pour rectifier ses positions et ses mouvements. Pour elle, la gymnastique n'avait pas de sexe. Il n'en était pas de même de Julien : la vue et les attouchements de ce beau corps de femme qu'un costume indiscret révélait avec une merveilleuse précision, lui donnaient des sensations trop fortes, auxquelles il n'avait pas le courage de se soustraire.

Le danger de cette situation étrange s'était déplacé ; il résidait maintenant dans Julien, dans celui qui s'était imposé un devoir à accomplir. Mélanie se sentait aimée avec une quiétude d'esprit et un apaisement de cœur qui supprimaient le péril. Ce fut leur préservatif à tous les deux.

Mais tandis que Mélanie en fut péniblement impressionnée, Julien accueillit comme une délivrance un événement inattendu.

XVIII

Le 6 novembre, un officier prussien sonna à la grille de la villa, demandant à parler à M. de Mulsey pour une communication importante. Il fut introduit. Julien le reçut au salon.

— Monsieur, dit l'officier, qui s'exprimait fort bien en français, je suis chargé de vous remettre un sauf-conduit pour vous, pour mademoiselle Ripert et pour vos gens. Veuillez me dire si vous désirez en profiter.

— J'accepte avec empressement, répondit Julien, et avec reconnaissance. Puis-je vous demander s'il y a un armistice ?

— Il y a eu des négociations ; malheureusement elles n'ont pas abouti. Il m'est impossible de vous donner des détails que vous apprendrez certainement bientôt. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le gouvernement de la Défense nationale a émis des prétentions inacceptables, et que, d'ailleurs, une émeute a éclaté à Paris le 31 octobre...

Julien baissa la tête ; il se sentait humilié en présence de l'ennemi victorieux. Bien que l'officier prussien fût très-poli, le Français était honteux de tenir de lui de tristes nouvelles.

— Veuillez me dire, monsieur, quand et par quelle voie nous pourrons partir ?...

— La nuit prochaine, à trois heures, une escouade viendra vous prendre et vous conduira à Sèvres. Vous passerez la Seine en bateau, à l'endroit où se trouvait autrefois le pont, et vous serez remis à la garde d'une escouade de Français qui vous accompagnera à la légation suisse, rendez-vous général. Le départ de Paris des personnes qui, comme vous, ont l'autorisation de s'éloigner, aura lieu à cinq heures.

L'officier se retira. Julien, muni du sauf-conduit, le reconduisit jusqu'à la porte de la grille, fidèle aux traditions de la politesse française.

Quand il rentra dans la maison, Mélanie l'attendait.

— Nous allons être délivrés, lui dit-il presque gaiement.

— Ah ! fit-elle, et sa physionomie s'assombrit.

— Comme vous me dites cela ?... Je croyais que ce serait une grande joie pour vous d'abandonner votre prison ?

— Je m’y étais habituée. Mais puisque vous êtes heureux de partir, je ferai ce que vous voulez.

— Ma chère Mélanie, vous vous êtes assez sacrifiée pour moi ; je serais un ingrat si je n’accueillais pas avec joie la délivrance que nous procure notre généreux ami Arnold Barth ; car c’est lui certainement qui nous envoie le sauf-conduit.

Mélanie leva sur Julien ses beaux yeux attendris qui disaient clairement : a Ici, vous étiez à moi tout entier ; ici, était le bonheur ; nous allons à l’inconnu ; j’ai peur... »

Julien fut troublé par cette muette déclaration ; il attira la jeune fille sur son cœur ; ils échangèrent leur premier baiser. Julien tressaillit jusqu’au plus profond de son être. Partir lui parut à ce moment une impérieuse nécessité ; il se dégagea doucement de l’étreinte de Mélanie et, d’une voix tremblante :

— Amie, le bonheur est dans le devoir.

— Et dans...

Elle n’acheva pas ; elle n’osa pas prononcer le mot qui remplissait son cœur.

La jeune fille s’était enfuie toute honteuse. Julien l’entendit bientôt qui appelait Miette et les autres serviteurs, et leur donnait avis du départ ; il intervint pour faire connaître les détails, et chacun se prépara. Ce ne fut pas long ; il fallait se borner au strict nécessaire et même à l’indispensable : un petit paquet à porter à la main.

Le reste de la journée fut employé par les jeunes gens à faire un voyage de souvenirs dans la villa, à revivre leur vie depuis trois mois, à recommencer pour la centième fois leurs projets d’avenir...

La nuit venue, Julien exigea que tout le monde prît du repos ; il se mit au lit, mais, pas plus que Mélanie, il ne put fermer les yeux. A deux heures du matin, il était habillé, prêt à partir. Il réveilla les gens de la villa, fit préparer à déjeuner, et, tout étant en règle, alla frapper à la porte de Mélanie.

Cette porte était entre-bâillée. Une traînée de lumière passait, rayant d’un fil de feu les ténèbres. Julien ne put résister à la tentation de regarder ce que faisait la jeune fille ; il la vit agenouillée, priant avec ferveur. Mû par un sentiment indéfinissable, il se glissa dans la chambre, et s’agenouillant à côté d’elle :

— Mon Dieu ! prononça-t-il, donnez-nous le courage d’affronter les périls et faites-nous la grâce d’en triompher.

— Mon Dieu ! reprit-elle, donnez-moi la force d'accomplir mon devoir.

Leurs mains s'étaient instinctivement rapprochées ; ils se levèrent d'un même mouvement ; silencieux et graves, ils sortirent saluant d'un adieu attendri ces murs témoins de la régénération d'une âme.

A trois heures précises les soldats allemands arrivaient à la villa. Tous les habitants étaient prêts à partir ; ils avaient pris le dernier repas en commun. Le serviteur suisse servait d'interprète. Miette éteignit tous les feux, ferma toutes les fenêtres, toutes les portes. La petite troupe s'éloigna. Mélanie donnait le bras à Julien. L'un et l'autre se retournèrent plusieurs fois, essayant d'apercevoir dans la nuit la maison où ils laissaient une bonne part de leur cœur. La nuit restait impénétrable. Le silence n'était troublé de loin en loin que par l'appel des sentinelles dont l'attention était attirée par les lanternes que les soldats portaient au bout de leurs fusils en guise de drapeaux parlementaires. On avait épargné aux voyageurs la fatigue et la honte de leur bander les yeux, ce qui eût été absolument inutile, l'obscurité étant aussi profonde que possible.

Il ne se produisit au surplus aucun incident notable. Le voyage s'accomplit comme l'avait annoncé l'officier prussien. Ce furent des bateliers français qui reçurent les voyageurs au pont de Sèvres et les portèrent de l'autre côté de la Seine. Là ils se retrouvèrent en France. Arnold Barth les attendait. Il embrassa avec effusion Julien, Mélanie et son compatriote ; il serra les mains de Miette et de Joseph. A la lueur tremblotante des torches, il examina Julien et, lui trouvant bonne figure, le félicita sincèrement.

— Car, aj outa-t-il, vous allez entreprendre un voyage bien pénible, moralement et physiquement. J'ai un fourgon pour vous faire traverser Paris et vous conduire aux avant-postes ; mais après ?...

— J'ai du courage, dit Julien, et j'espère ne pas manquer de forces... Mais vous, ne profitez-vous pas ?...

— Non. Je reste à mon poste. La légation suisse a rendu et peut rendre encore des services.

— Et M. Bonenfant ?

— Il a tenu à ne pas partir.

— Et le docteur ?

— Il est chirurgien-major.

— Pourrons-nous, du moins, les embrasser ?

— Oui. Ils vous attendent à la légation.

Ils montèrent tous dans le fourgon des ambulances que le Suisse avait amené et se dirigèrent vers la rue Blanche, où se trouve la légation. En route, Arnold Barth raconta à Julien ce qui s'était passé depuis l'envahissement. Il dit les efforts sérieux de la défense, le voyage entrepris par M. Thiers à travers l'Europe pour obtenir une intervention des puissances, ses négociations à Versailles avec M. de Bismarck, les préliminaires de l'armistice, rompus à la suite de L'émeute du 31 octobre, dirigée contre la paix pressentie.

— Le seul avantage des tentatives de paix que nous ayons recueilli, dit-il, ça été d'obtenir pour un certain nombre de personnes la possibilité de sortir de Paris. Vous pensez bien que je n'ai eu garde de vous oublier. espérant que vous étiez assez bien guéri pour supporter une grande fatigue... J'ai été assez heureux pour avoir quatre saufs-conduits à votre usage. Je garde seulement mon compatriote... Tu ne m'en veux pas ? ajouta-t-il, en s'adressant à celui-ci.

Le serviteur suisse était un de ces montagnards au dévouement passif, qui se trouvent bien partout où on les met.

Arnold Barth, si réservé, si froid d'habitude, eut pendant toute la traversée de Paris une verve intarissable, d'autant plus extraordinaire que le fourgon était plongé dans l'obscurité, circonstance défavorable entre toutes au narrateur privé de l'excitant des regards attentifs. Un seul fanal, placé à l'avant, servait au conducteur à se diriger dans la ville, privée de gaz depuis longtemps.

C'était lugubre ; ce n'était pas encore terrifiant.

Les voyageurs arrivèrent enfin à l'hôtel de la légation suisse. Une centaine de personnes s'y trouvaient déjà réunies, parmi lesquelles le docteur et Bonenfant. Avec quelle joie ils retrouvèrent leurs amis, ceux-là seuls qui ont subi le siège peuvent le comprendre. Les sentiments affectueux avaient acquis une intensité passionnelle si forte que les plus sceptiques s'abandonnaient à des manifestations qu'ils eussent trouvées ridicules trois mois auparavant. Le docteur riait et pleurait à la fois tout autant que Bonenfant. Ils accablaient Julien et Mélanie de questions, sans attendre leurs réponses ; ils les embrassaient, leur prenaient les mains, les embrassaient encore.

Du choc de ces sentiments, des protestations d'amitié, des remarques, se dégagèrent pour Julien une indication futile en apparence, mais fort importante :

— Tu as gardé ta barbe ! s'était écrié Sextius Bonenfant.

Et lui ayant pris la tête à deux mains, il l'avait examiné avec attendrissement comme il eût fait d'un enfant ; puis :

— Tu as eu une excellente idée, et parce que la barbe te sied très-bien, et parce qu'elle modifie complètement ta physionomie. Il est bon que madame Ripert ne puisse pas te reconnaître tout de suite.

En réalité, Julien, habitué à porter la moustache, coquet même pour cet ornement soyeux, avait été contrarié quand il s'était vu le visage encadré dans une barbe noire ; mais on avait oublié de lui apporter ses rasoirs, et il l'avait gardée provisoirement. Mélanie ne s'en était pas préoccupée. L'observation de Bonenfant attira son attention ; elle regarda Julien à ce point de vue et lui dit à mi-voix.

— C'est que vraiment la barbe vous va fort bien.

Les rasoirs étaient dès lors condamnés à l'inaction...

Lorsque le signal du départ fut donné, il fallut l'intervention d'Arnold Barth pour mettre fin aux embrassements, pour obliger Bonenfant et le docteur à s'éloigner.

Le jeune diplomate reprit sa place dans le fourgon ; il était l'un des parlementaires chargés de conduire la caravane jusqu'aux avant-postes prussiens.

Le convoi se dirigea vers l'Est et sortit de Paris par la porte de Charenton.

Avec le jour, les voyageurs commencèrent leur lamentable odyssée. La ville de Créteil leur offrit le tableau de la désolation : des rues vides, des maisons abandonnées, sans rideaux aux fenêtres, en plein hiver...

C'est à Bonneuil que se trouvaient les avant-postes ennemis. Les parlementaires se détachèrent, précédés du drapeau blanc. Le clairon sonna et bientôt apparut le drapeau blanc prussien. Alors tout le monde mit pied à terre ; les fourgons et les voitures furent laissés en arrière.

Les émigrants formaient un petit peloton ; les officiers prussiens passèrent une revue rapide, affectant un ton rogue et insolent ; ils remirent à chacun en échange du sien, un sauf-conduit sur un chiffon de papier, donnèrent l'ordre à ceux qui ne portaient pas et même aux parlementaires de se retirer, leur laissant à peine le temps de faire les adieux, et poussèrent la petite troupe vers le sud, sur la route de Bâle.

Ainsi s'opéra cette sortie dont les Allemands se vantent comme d'un acte de haute courtoisie...

Les voyageurs, cependant, étaient fort embarrassés ; ils allèrent jusqu'à Boissy-Saint-Léger, espérant s'y procurer des voitures. Boissy était entièrement occupé par les Prussiens. Toutes les maisons étaient transformées en casernes. Sur le passage de la petite troupe de Français, les soldats se mettaient aux fenêtres et se moquaient de leur attitude plus que modeste. La plupart étaient résignés ; ayant souffert à Paris de froid et de privations, ayant suivi les négociations de l'armistice, ils connaissaient les exigences de l'ennemi. Julien n'était nullement préparé à supporter ces bravades. Sa fierté se révoltait, il trépignait de colère. Mélanie s'attachait désespérément à lui et le suppliait de se contenir. Heureusement pour lui, il ne connaissait pas un mot d'allemand, sans quoi il se fût laissé aller à quelque déplorable riposte. Les soldats ne se gênaient pas pour lancer d'atroces plaisanteries et d'ignobles accusations contre ce jeune homme, accompagné d'une aussi jolie femme.

Boissy-Saint-Léger n'offrant aucune ressource, on poussa jusqu'à Brie-Comte-Robert, capitale du fromage de Brie. Partout, sur la route, la dévastation. Des quelques fermes encore habitées sortaient des paysans curieux de voir passer des êtres humains en costume bourgeois et n'ayant pas l'affreux casque à paratonnerre des Prussiens ; mais, comme s'ils avaient peur que cette curiosité leur fût imputée à crime, ils se renfermaient aussitôt.

Les voyageurs arrivèrent à Brie-Comte-Robert fort tard dans l'après-midi ; depuis douze heures, ni Julien ni Mélanie n'avaient rien mangé ; Miette et Joseph avaient eu la précaution d'emporter quelques provisions, mais leurs maîtres avaient refusé d'y toucher ; Julien était trop courroucé ; Mélanie trop inquiète de le voir ainsi. La fatigue la dompta quelque peu. Brie avait conservé un assez grand nombre de ses habitants, entre autres le maire, auquel les émigrants s'adressèrent, et qui leur indiqua une auberge où ils purent se faire servir un copieux repas ; la base en fut le fromage.

Les assiégés, qui, depuis trois semaines, n'avaient mangé ni beurre ni fromage, se délectaient. Julien et Mélanie trouvaient que c'était un maigre régal ; mais nécessité devient vertu.

Au moment de se séparer pour prendre un peu de repos, Julien dit à la jeune fille :

— Vous aviez raison, mon amie, il eût beaucoup mieux valu rester à Ville-d'Avray.

En exprimant ce regret, il ne savait pas jusqu'à quel point il disait vrai !

XIX

A Brie-Comte-Robert la petite troupe se divisa par groupes, chacun se dirigeant vers la ville où il espérait trouver des moyens de transport rapides. Sur les conseils du maire, Julien, Mélanie et leurs serviteurs partirent dans la direction de Nanteuil, tête de ligne des chemins de fer de l'Est, depuis que les Français avaient fait sauter le tunnel de Meaux ; les Prussiens étant maîtres de la ligne en faisaient régulièrement le service pour l'Allemagne et la Suisse. La ligne de Lyon les eût exposés à de bien plus sérieux inconvénients.

Il y avait cinq lieues de Brie à Nanteuil. Les voyageurs étaient condamnés à faire le trajet à pied, par un froid rigoureux, sur des routes détrempées, défoncées, à peine praticables, et, ce qui était plus terrible encore pour Julien, au milieu d'un pays ruiné, où l'invasion s'étalait hideuse.

Dès le premier jour, Julien ressentit les atteintes d'un mal qui allait mettre de nouveau sa vie en danger. Après une heure de marche, il fut obligé de s'arrêter, tant il avait au cœur une douleur aiguë ; en même temps une toux sèche se déclara. Afin de ne pas effrayer Mélanie, il réagit contre la souffrance et parvint à fournir son étape jusqu'à Tournan.

Là, pas même une auberge ouverte, encore moins de voiture que l'on pût acheter ; tout avait été réquisitionné, comme à Brie. Le maire mit à sa disposition une maison bourgeoise abandonnée, et lui conseilla d'y passer la nuit ; la pluie, une pluie glacée était survenue. Mélanie fit allumer un grand feu ; Joseph se procura au poids de l'or quelques provisions. Julien parvint à se réchauffer et passa relativement une bonne nuit, bien qu'il eût été obligé de dormir sur un tas de paille, ayant exigé que Mélanie prît le seul lit resté dressé et à peu près en état.

Mélanie avait résolu de ne pas continuer ce voyage dans ces conditions déplorables. Elle alla trouver le maire et le supplia de lui venir en aide. Ému par la courageuse jeune fille, le maire consentit à une démarche d'autant plus pénible pour lui qu'il n'espérait pas réussir. Les Prussiens avaient établi au château de Tournan un bureau de poste. Accompagné de Mélanie, le maire se rendit auprès du directeur et lui demanda la faveur de laisser

monter les voyageurs dans les voitures jusqu'à Nanteuil. Le directeur ne s'y refusa pas et deux heures plus tard Julien, Mélanie, Joseph et Miette prenaient place au milieu des colis.

Malheureusement les voitures de poste étaient des fourgons ouverts et il pleuvait à torrents. Les voyageurs arrivèrent à Nanteuil mouillés jusqu'aux os. Bien qu'ils eussent pu acheter du linge et des vêtements de rechange, la pluie les avait pénétrés. Mélanie, Miette et Joseph en furent quittes pour un rhume. Julien, plus faible, plus délicat, plus sensible, plus affecté moralement, fut rejeté dans la maladie. La toux augmenta plus sifflante, le cœur se prit davantage ; un crachement de sang vint enfin compliquer son état.

A tout prix, il fallait sortir de la zone de l'invasion.

Les Prussiens, méthodiques en toutes choses, avaient pris et réglé l'exploitation des chemins de fer de l'Est. Par la ligne de Strasbourg, ils correspondaient activement avec l'Allemagne, recevant leurs approvisionnements de guerre et leurs troupes fraîches, expédiant leurs correspondances, renvoyant les blessés. C'était la ligne la plus occupée. Ils avaient maintenu plusieurs trains sur les lignes de Suisse et même sur celles de France... Mélanie crut prudent de passer en Suisse. Là du moins ils n'auraient plus sous les yeux les douloureux spectacles qui tuaient Julien.

Pour les Français qui ne sont ni commerçants ni touristes, la Suisse, c'est Genève.

A Genève seulement Julien respira librement, et se crut à l'abri de la persécution morale. Mais il s'aperçut bientôt qu'il devait fuir encore. Genève ressemblait à un Coblenz bonapartiste. Un grand nombre de personnages officiels de l'Empire s'y étaient réfugiés et formaient déjà des projets de contre-révolution. Dès que l'arrivée de M. de Mulsey fut connue, des émissaires furent députés auprès de lui qui s'efforcèrent de l'embrigader. Julien fut indigné de cette propagande anti-patriotique ; trop faible pour réagir utilement, trop malade pour supporter des assauts, il résolut de fuir.

Où aller ? Entreprendre son expédition d'Aix était impossible ; il l'eût accomplie dans de pitoyables conditions, avec la certitude d'un échec. Les médecins lui conseillaient de passer l'hiver dans une ville aimée du soleil, à Nice ou à Cannes. Fort bien ; seulement ses amis d'autrefois lui disaient que l'extrême midi de la France était en proie à une désorganisation

complète : les uns rêvant d'un retour à l'Italie, les autres d'une république fédérative. L'exagération était grande et ce sombre tableau poussé au noir.

Tout compte fait, Julien s'arrêta au projet de chercher un refuge dans un des sites reculés de la région d'hiver ; mais alors il reconnut l'inconvénient des énormes lacunes que présente le réseau des chemins de fer dans les Alpes françaises. Pour aller de Genève —ou de Lyon — à Nice, il faut décrire une courbe immense, et, par conséquent, supporter un très-long voyage. La perte de temps et le surcroît de dépense n'étaient rien ; mais la fatigue effrayait Mélanie qui voyait son ami dans un état de fièvre et de faiblesse très-alarmant. Les battements de cœur, les crachements de sang s'aggravaient de jour en jour. Les médecins de Genève affirmaient qu'il n'y avait pas de lésion constitutionnelle et que ces accidents disparaîtraient sous l'influence d'une température favorable et surtout d'une absolue tranquillité d'esprit et de corps.

Malheureusement, à toutes les causes de trouble était venue s'ajouter une cruelle préoccupation. Le malade était poursuivi par des pressentiments sinistres : il avait peur de mourir, de mourir avant d'avoir pu accomplir son œuvre de conciliation. Par une réaction toute naturelle, il cherchait dans l'amour de Mélanie un point d'appui et un soutien. C'est l'éternelle loi des compensations et de l'équilibre.

Mélanie était trop intelligente pour ne pas profiter de la suprématie que Julien lui abandonnait. Elle fixa le jour du départ et régla l'itinéraire. Le voyage se ferait par petites journées, avec deux haltes, à Lyon et à Marseille. Joseph prit les devants, afin que le malade trouvât à son arrivée un logement prêt, une chambre bien chauffée, un repas ou des réconfortants à sa disposition. La reconnaissance de Julien était pour la jeune fille une précieuse récompense.

A Nice, Mélanie chercha la retraite isolée et tranquille qui convenait à son malade. De toutes les stations d'hiver, Nice et Monaco seuls étaient bruyants. Partout ailleurs on n'avait que l'embarras du choix entre les maisons et les villas, vides pour la plupart. Mélanie choisit le Canet, à cause du site grandiose et de la profonde vallée qui forme un abri sûr contre les vents. La villa Sardou, dans laquelle mourut Rachel, était libre. Mélanie n'osa pas la louer, craignant que Julien ne se frappât davantage et ne se confirmât dans ses pressentiments ; elle fixa son choix sur une autre villa non moins spacieuse, non moins bien située.

Lorsque l'installation fut terminée, Julien ne tarda pas à ressentir le bien-être d'une vie calme et assurée, dans une atmosphère merveilleusement pure, réchauffée par un beau soleil. Il se reprit à vivre. Les effluves d'un printemps éternel rendaient à son corps l'élasticité perdue, à son esprit la vivacité, à son cœur l'espérance. Il souriait à la vie renaissante ; il appelait Mélanie « mon docteur ; » il s'appuyait avec abandon sur le bras de la jeune fille quand ils faisaient de courtes promenades. La mort l'effrayait moins ; il y croyait toujours, mais il se familiarisait avec elle. Mélanie ne le contrariait pas sur ce point ; le médecin lui avait dit :

— Laissez-le divaguer tout à son aise. Les malades de cette catégorie présentent les phénomènes contraires des phthisiques. Ceux-ci s'ingénient à se persuader qu'ils sont guéris ; ceux-là ne croient à la santé que lorsque la vie déborde. Le cœur se raffermir ; la circulation du sang se régularise ; que le malade dise ce qu'il voudra, peu importe.

Mélanie avait un autre motif de ne pas changer le cours des idées de Julien. Toutes les facultés de son esprit étaient dirigées vers un but unique : le retour à la maison maternelle. Se croyant condamné, le malade se désintéressait de la guerre ; il n'aspirait qu'à reprendre assez de forces pour faire son expédition. Aussi, dès qu'il se sentit maître de ses pensées, écrivit-il à un de ses amis d'Aix pour avoir des renseignements. C'était un ami sûr, auquel il ne craignit pas de se confier. Il en reçut la lettre suivante :

« Aix-en-Provence, 12 décembre 1870.

« Mon cher Julien,

« Madame Ripert a conquis à Aix une situation exceptionnelle. Il y a en elle deux personnes complètement distinctes : le négociant et la femme.

« Négociant, elle déploie une activité qui touche à l'accaparement : elle fait preuve d'une grande intelligence ; tandis que les autres maisons de commerce ont à peu près cessé leurs opérations, elle multiplie les siennes, achetant toutes les parties d'huiles et d'amandes qui se présentent. Ses magasins regorgent de marchandises, ses ateliers sont au grand complet. Elle est la providence de la ville et de la contrée. Si elle achète à bas prix les huiles et les amandes que les propriétaires sont très-heureux de pouvoir

vendre, elle a maintenu au taux ordinaire le salaire des ouvriers, hommes et femmes. Le peuple l'adore. Le commerce est jaloux et l'accuse de folle témérité. Quant à moi, je crois qu'elle réalisera d'énormes bénéfices, parce qu'elle a assez de capitaux pour attendre la reprise des affaires.

« Femme, elle fait, comme on dit, la pluie et le beau temps. Son salon réunit tous les mondes de notre bonne ville d'Aix où les démarcations sociales avaient été jusqu'à ce jour si profondes. Notre aristocratie elle-même, si fière, est sortie de son isolement en son honneur. Les hommes en sont presque tous amoureux ; les femmes la redoutent, mais elles préfèrent aller quelquefois chez elle, quand elle donne de grandes fêtes, espérant atténuer par leur présence les effets de l'étonnante attraction qu'elle exerce.

« J'ai le regret de te dire que, en madame Ripert, la mère est morte. Seuls, ses hôtes d'autrefois à Saint-Cannat savent qu'elle a une fille. Quant à son fils, depuis sa sortie du lycée, il voyage.

« Je crois qu'il est dangereux de lutter contre cette femme, surtout dans les conditions où tu te trouves. Je la crois inaccessible aux sentiments, je ne dis pas honnêtes, mais humains. Tout ce qui porte ombragé à sa vanité dominatrice est repoussé ou brisé sans pitié.

« J'ai hésité à te répondre. Au moment où ta lettre m'est arrivée, j'étais irrité contre madame Ripert ; je n'ai pas, comme la plupart de ces messieurs, la philosophie hypocrite qui leur permet d'attendre patiemment un regain de passion ou un retour de caprice. J'ai pour devise : « Tout ou rien. » C'est brutal peut-être, mais je suis ainsi. J'étais donc exposé à laisser parler ma colère. J'aurais probablement décliné le mandat de confiance que tu m'offrais, si le hasard ne m'avait fait découvrir que madame Ripert sait toute ton histoire par M. Guermandy. Dès lors je devais imposer silence à mon ressentiment et te parler en toute sincérité.

« Réfléchis bien avant d'agir. Ta position est fausse, et, en tout état de cause, madame Ripert est assez habile et assez forte pour qu'aux yeux du monde tu n'aies pas le beau rôle.

« Dans tous les cas, tu peux compter sur moi absolument...

« Georges DE VILBERG. »

Cette lettre, Julien l'avait attendue avec impatience, elle était bien telle qu'il l'avait pressentie. Madame Ripert avait grandi en bien et en mal ; il se la représentait triomphante, impérieuse, tenant entre ses mains la fortune,

dispensatrice de ses faveurs, flattée, adulée, froidement cruelle ou audacieusement généreuse.

La raison lui disait : « L'expérience est suffisante ; ne vas pas plus loin ; n'expose pas la jeune fille que tu aimes au désillusionnement possible, amené par un échec à peu près certain... » La vanité, un sentiment mystérieux de bravade, le poussaient vers cette femme qu'il avait éperdument aimée, autrefois. Il voulait... que voulait-il ? Il voulait s'assurer qu'il était bien guéri de son amour ; il voulait rester maître du champ de bataille...

C'était folie. Chaque nouvelle lettre de son ami le lui disait plus clairement ; mais il est rare qu'un Provençal n'aille pas jusqu'au bout d'une expédition hasardeuse, dût-il s'y perdre.

Georges de Vilberg avait été le camarade intime de Julien à l'École de droit. C'était maintenant un avocat distingué du barreau d'Aix, qui a toujours eu de beaux et sérieux talents. Comme tout le monde, il avait subi l'influence de madame Ripert ; comme beaucoup d'autres, il avait été son amant ; il était d'autant plus excusable dans son irritation qu'il n'avait perdu sa maîtresse que pour avoir eu le courage de s'arracher de ses bras pour aller au Palais remplir ses devoirs professionnels. Madame Ripert est une de ces femmes qui n'ont aucune considération et qui ne pardonnent jamais.

Plus il lui était démontré que son expédition projetée était dangereuse ou tout au moins inutile, plus Julien s'obstinait dans sa résolution. Il en était arrivé à se cacher de Mélanie ; la jeune fille, le voyant plein de santé, de gaieté, d'entrain, ne se doutait pas du drame moral dont elle était le pivot. Elle s'abandonnait en toute confiance à son amour et au bonheur que rien, croyait-elle, ne pouvait désormais troubler.

Il n'y a pas d'hiver dans cette région fortunée des Alpes-Maritimes. Les jeunes gens passaient leurs journées au grand air, en plein soleil ; ils faisaient de longues promenades à travers les bois d'oliviers et d'orangers, ou bien s'en allaient en mer, dirigeant alternativement un petit bateau. Julien ne voulait décidément plus mourir ; Mélanie ne demandait qu'à vivre...

Lorsque la nouvelle de la paix leur parvint, elle leur parut le dénoûment fatal et prévu de la guerre. Julien avait tant souffert des malheurs de la patrie, il avait tant pleuré qu'il n'avait plus de larmes à donner pour la perte de l'Alsace-Lorraine.

Les événements se précipitaient d'ailleurs avec une telle rapidité qu'à peine Julien et Mélanie furent-ils prêts à partir au moment où se réunit à Bordeaux l'Assemblée nationale, élue à la hâte dans une sorte d'affolement du pays qui voulait la paix, si dures que fussent les conditions du vainqueur.

A mesure qu'approchait le moment décisif, Julien se prémunissait contre une nouvelle défaillance physique. Il fit, avant de partir, plusieurs expériences et s'aguerrit à la fois contre les fatigues corporelles et contre les émotions. Il fit à Nice et à Monaco deux voyages d'expérience, subit sans faiblir les épreuves des discussions politiques et du jeu.

Décidément, le cœur n'avait pas eu de lésion organique et la poitrine était solide. A la garde de Dieu !...

Julien et Mélanie arrivèrent à Aix au commencement du mois de mars.

XX

Comme toutes les vieilles villes dont l'industrie moderne a secoué la torpeur hiératique, Aix a fait tomber ses remparts et s'est développée en tous sens, remplaçant les tourelles par des manufactures, les mâchicoulis par des usines.

La capitale du roi René, de poétique mémoire, le siège du Parlement, Aix-en-Provence, est devenue un centre industriel très-important. Ses deux noblesses superposées ou plutôt juxtaposées, noblesse d'épée et noblesse de robe, ont fait alliance pour conserver ne fût-ce qu'un souvenir de la tradition de la grande vie d'autrefois. Mais les fortunes se sont divisées ; des beaux hôtels trop vastes, les uns restent fermés et tombent en ruines, les autres ont passé à l'ennemi et abritent le trafic de la laine, de l'huile ou des amandes. Dans aucune ville la scission n'est aussi complète, l'aristocratie et la bourgeoisie ne sont aussi distinctes. C'est par une exception tout à fait particulière que ces deux mondes se sont trouvés en contact journalier chez madame Ripert.

Ce qui avait facilité cette réunion, ce qui, du moins, l'avait rendue moins difficile, c'est que la sirène bourgeoise était nouvelle venue dans la ville, et aussi parce que sa maison, de construction récente, ne rappelait aucun souvenir des splendeurs disparues ou transformées.

Madame Ripert avait son établissement commercial et sa maison d'habitation à l'extrémité du Faubourg ou Bourgade, sur le cours ou boulevard des Minimes. La maison est très-grande ; les magasins sont immenses, et constamment de nouveaux hangars se dressent sur un grand terrain, naguère champ de blé. Un joli jardin précède la maison d'habitation.

Le premier soin de Julien, quand il se fut installé avec Mélanie à l'hôtel de la Mule-Noire, fut de reconnaître les lieux ; sa première déception fut de constater qu'il lui serait bien difficile de se mettre en observation. Le cours des Minimes est bâti d'un seul côté, la chaussée dominant un vallon assez profond.

Mais il avait hâte de conférer avec son ami Georges de Vilberg ; et, après les compliments d'usage :

— Selon toi, madame Ripert refuserait catégoriquement toute explication concernant sa fille ?

— C'est ma conviction, surtout si le négociateur c'est toi.

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Oh ! je ne veux rien. Je te donne mon opinion et je la base sur une manifestation de madame Ripert elle-même. Je t'ai écrit que le hasard m'a appris qu'elle connaît ton histoire. C'est au Cercle que j'en ai été instruit. M. Guermandy rendait compte de son entretien avec elle à un de ses amis qui t'avait reconnu à Genève. Tu étais, paraît-il, très-malade. Voici textuellement ses paroles : « Quelle terrible femme ! J'ai voulu la convaincre des intentions loyales de Julien ; elle m'a écouté en souriant de ce sourire ironique que vous connaissez. Quand je lui ai dit le délabrement physique du sauveteur de sa fille, elle m'a regardé bien en face, avec une superbe ironie :

« Le pauvre garçon ! cela ne m'étonne pas ; décidément,
« il n'est pas de force. »

— Eh quoi ! croit-elle donc que je suis l'amant de sa fille ?... Oh !...la misérable !... c'est infâme !...

— Tu as voulu la vérité, la voilà. Elle est triste, j'en conviens.

— Que faire ?

— Aimes-tu mademoiselle Mélanie ?

— Eh ! le sais-je !

— L'aimes-tu, oui ou non ?

— Eh bien, oui.

— Dans ce cas, qu'elle fasse à sa mère des actes respectueux ; mariez-vous et partez.

— Oui, ce serait la meilleure solution, si je n'avais pas été l'amant de sa mère.

— Mon cher ami, avec une femme comme madame Ripert, les règles ordinaires de conduite peuvent, doivent même être transgressées. Le conseil que je te donne, tu seras obligé de le suivre plus tard, avec cette circonstance aggravante qu'il y aura eu un scandale plus ou moins retentissant.

— Ce serait ma justification ; personne n'aurait rien à me reprocher.

— Oh ! que tu connais peu cette femme !...

Julien était très-perplexe. Il avait compté sur un choc fort rude, non sur une opposition préconçue, systématique, sur une hostilité sans cesse prête à

se servir d'armes empoisonnées. Il entrevoyait l'impossibilité d'aller directement et loyalement à madame Ripert.

— Crois-tu, demanda-t-il, qu'elle me reconnaîtrait tout de suite, si je me présentais chez elle sous un prétexte quelconque et sans me nommer ?

— La barbe ne change pas assez ta physionomie pour qu'une personne prévenue ne te reconnaisse pas.

— Elle sait donc que je suis à Aix ?

— Je le jurerais.

— Qui aurait pu le lui dire ? Je n'ai vu personne autre que toi ; j'évite soigneusement mes anciens amis personnels et les amis de ma famille.

— Madame Ripert a une police volontaire d'une merveilleuse sûreté.

— Je verrai, je réfléchirai, j'aviserai.

Que faire ?... Julien revenait toujours à cette incertitude. Les projets se heurtaient dans son esprit aussitôt abandonnés que formés. Mélanie ne lui avait pas raconté l'indigne conduite de M. Guermandy ; il eut l'idée de lui demander conseil ; mais l'ancien conseiller d'État était parti pour Bordeaux avec l'intention d'offrir ses services au gouvernement issu d'une Assemblée réactionnaire et l'espérance de faire agréer ses offres. Il résolut de retourner sur les lieux du combat chercher une inspiration.

La journée était magnifique, le soleil gai et chaud jouait à travers les amandiers en fleur. Peut-être Julien allait-il apercevoir madame Ripert ? Il la vit, en effet ; mais dans quelles circonstances !

Dans le recoin du jardin le plus abrité, ce qu'on appelle un cagnard, un large et long fauteuil, un de ces fauteuils de malade, flanqué de deux oreilles pour soutenir la tête.

Sur le fauteuil un homme, au corps maigre, rétréci, effilé, à la face blafarde ; des yeux fixes profondément enchâssés dans des creux caverneux, un squelette.

Julien reconnut un de ses anciens camarades d'École que l'on appelait autrefois le beau Préval. Pourquoi était-il là et réduit à cet état de décomposition ? Il frémit et il eut pitié ; il eut peur aussi, peur au souvenir de ce qui aurait pu lui arriver s'il n'avait pas eu le courage de fuir. Il revécut par la pensée sa courte liaison intime avec madame Ripert ; il se revit au lendemain d'une nuit passée sous sa domination, alors qu'il laissait sa maîtresse dormant d'un sommeil calme, la respiration douce et régulière, le teint frais, l'haleine pure, comme une jeune fille dont les sens ne sont pas encore éveillés. Il ressentit à nouveau la terreur qui l'obligea à fuir loin,

très-loin, afin de n'être pas tenté de reprendre la coupe du breuvage mortel d'un tel amour. Il entendit la terrible femme lui dire, quelques années plus tard, dans la seule rencontre qu'il eut avec elle : « Tu as eu peur ? — Oui, je l'avoue. — Tu as très-bien fait de fuir. » Quel devait être maintenant le chiffre de ses victimes ?... Le mot de Tacite sur Messaline lui revint à la mémoire : *Lassata non satiata*. Si Tacite vivait de nos jours et s'il connaissait madame Ripert, il accentuerait et complèterait ce portrait, disant de cette femme : *Nunquam lassata nec satiata*...

Mais la voici elle-même :

Madame Ripert sortait de sa maison et pénétrait dans le jardin. C'était toujours la même femme, grande, svelte, superbe d'attitude et de démarche séduisante. Les longs plis de sa robe semblaient tracer un sillon lumineux dans l'espace. La tête bien droite sur un cou d'une ondoyante flexibilité ; le buste ferme sur des hanches puissantes ; la poitrine développée et d'une cambrure pleine de promesses. Pour qui la voyait pour la première fois, c'était une belle, fort belle femme, dans tout l'épanouissement de ses charmes. Julien dut faire effort pour ne pas crier au miracle. Quinze ans avaient passé sur cette femme sans lui enlever une perfection. Ce sentiment de surprise et de stupeur amorti, Julien constata avec une grande joie qu'il n'était nullement ému ; madame Ripert n'était plus pour lui qu'une ennemie ; il mit à l'examiner une attention dégagée de toute préoccupation personnelle. Il s'aperçut alors, par la comparaison, que sa beauté avait pris un caractère de matérialité parfaitement marqué. Les lèvres s'étaient épaissies, martelées par les baisers ; le contour du visage n'avait plus l'idéale finesse d'autrefois et accusait une certaine lourdeur. Mais c'étaient d'imperceptibles nuances que pouvait seul saisir un analyste intéressé à trouver des défauts à cette femme vraiment belle et qui se jouait triomphante de la passion.

Rien ni personne ne lui avait résisté. En ce moment même elle se donnait la terrible volupté de la destruction. A pas comptés, elle s'approcha du fauteuil ; elle s'arrêta devant M. Préval, puis elle passa et repassa devant lui. Tout dans cette femme disait : « Voilà mon œuvre ! » Elle savourait cette lente agonie. Le mourant eut vers elle un élan passionné que son état de faiblesse rendait sinistre. De ses mains crispées il essaya de se soulever sur les bras du fauteuil ; ses yeux démesurément ouverts lancèrent un éclair de fièvre ; sa bouche grimaça un baiser ; mais, impuissant à contenir les

battements de son cœur, il retomba affaissé ; la raideur de son cou se détendit et sa tête roula inerte sur l'une des oreilles du fauteuil.

Madame Ripert s'éloigna comme elle était venue, sans prononcer une parole. Toute autre aurait baissé la tête devant ce spectre, qui eût été un vivant remords. Elle souriait, elle ; Julien la vit, sur le seuil de la maison, au moment de disparaître, rejeter voluptueusement la tête en arrière et humecter de sa langue ses lèvres sensuelles, comme une tigresse qui poulèche ses babines rouges de sang.

Julien eut la tentation de se précipiter dans le jardin et de châtier cette femme, ce bourreau. Il se contint. L'heure du justicier n'était pas arrivée.

Une diversion se produisit presque aussitôt. Les ouvrières sortaient des magasins et remplissaient l'air de leurs joyeux caquets. Elles envahirent le boulevard et défilèrent en colonne serrée et bruyante. Madame Ripert était revenue dans le jardin et s'était placée à la porte de la grille pour recevoir leur salut, que Julien constata très-sympathique. Mais il ne put faire de longues observations, ayant jugé prudent de fuir afin de n'être point dévisagé et plus tard reconnu.

Il emportait son idée, ce qu'il était venu chercher : les ouvrières lui serviraient d'introduction auprès de madame Ripert.

Julien partit pour Marseille, acheta chez un fripier un costume de colporteur, se munit d'une caisse à courroies et la remplit des foulards patriotiques que l'on venait d'éditer : portraits des hommes du jour, Thiers, Garibaldi, Gambetta ; combats héroïques, scènes de dévastation, épisodes touchants, il y avait cent modèles différents, tous enluminés de couleurs éclatantes.

Le jeune homme passa deux jours à apprendre son métier, à se former au jargon des colporteurs, à imiter leurs cris, leurs appels, leurs facéties, à porter sa boîte sur le dos, tout en ayant des paquets de foulards sur les bras et les épaules, à plier et à déplier avec grâce sa marchandise, à en faire valoir les beautés.

Marseille à ce moment était à peu près une ville libre. Les agents de l'autorité avaient bien autre chose à faire que de vérifier les permissions des colporteurs. Julien ne fut nullement inquiet et put tout à son aise se préparer à son expédition.

Il n'avait mis dans sa confiance que son ami de Vilberg, qui, à sa prière, alla le recevoir à la gare d'Aix, ou plutôt le voir arriver. Julien avait pris place dans un wagon de troisième classe, et tant la curiosité était surexcitée,

qu'il dut débiter un certain nombre de ses foulards, ce qui lui fut médiocrement agréable. Il était par trop colporteur. Il se porta au plus vite vers la sortie, de peur d'être arrêté par la foule et obligé de vider sa boîte. Georges de Vilberg faillit lui jouer le mauvais tour d'une vente immédiate.

— Hé ! colporteur, cria-t-il, as-tu des Bazaine, le traître de Metz ?...

Et se rapprochant vivement :

— Tu es superbe. Du diable si elle peut te reconnaître.

Mais, à l'interpellation de M. de Vilberg, les voyageurs se pressaient curieusement. Julien vit le danger.

— Je n'ai rien pour les moussiots (petits messieurs), dit-il, et il s'éloigna en grommelant.

M. de Vilberg subit sans sourciller les rires moqueurs et même les quolibets des voyageurs ; puis, quand ceux-ci eurent évacué la gare, il alla rejoindre son ami qui marchait le dos courbé, les jambes écartées, un chapeau mou sur la tête.

— Rien de nouveau ? demanda Julien.

— Non, rien, que je sache.

— L'heure de la sortie des ouvrières approche. Va m'attendre au café du Cours.

Et il alla se poster sur une borne kilométrique, en face des magasins de madame Ripert.

XXI

C'était une heure décisive. Julien le comprenait parfaitement. De sa résolution, de sa fermeté, de son habileté dépendait, sinon le succès de l'entreprise hasardeuse dans laquelle il s'était lancé malgré tous les avis contraires, du moins sa liberté d'action.

Il avait par avance combiné une entrée en matière pour tous les cas qui pouvaient se présenter et il croyait les avoir tous prévus, comme si la femme à qui il s'attaquait devait suivre les sentiers battus !

Bien résolu à ne pas faiblir, aguerri contre toute surprise, il attendit sans trop d'impatience la sortie des ouvrières, et dès qu'il les vit paraître, il se porta sur leur passage, offrant sa marchandise avec un entrain fort bien joué.

Trois ou quatre jeunes filles, plus coquettes ou moins pressées que leurs compagnes, se groupèrent autour de lui, riant et caquetant. C'est tout ce qu'il voulait. Tout en dépliant ses foulards et en vantant la solidité du tissu et les beautés des enluminures, du coin de l'œil il suivait les mouvements de madame Ripert ; celle-ci s'était rapprochée au point d'appliquer son visage contre la grille du jardin.

Quand le gros des ouvrières eut défilé :

— Maria, appela-t-elle, s'adressant à une des retardataires, dis au colporteur de venir.

La jeune fille interpellée transmet la commission, puis ses compagnes effarouchées et elle s'éloignèrent en courant, semblables à une volée de perdreaux.

Julien, ramassant ses foulards, disait :

— Voilà, bourgeoise, voilà !

Et, observant sa démarche lourde et nonchalante, il franchit le trottoir.

La porte de la grille s'était ouverte devant lui ; il pénétra dans le jardin. Il était au cœur de la place. Pour dissimuler son émotion, il se mit à faire l'étalage et l'énumération de sa marchandise.

— Voyez, madame, j'ai des foulards de tous les modèles... Voulez-vous des batailles ?... Vous faut-il des grands hommes ?... Si vous aimez mieux les allégories ?...

Avec une ardeur fébrile, il déplaçait, déplaçait, déplaçait. Madame Ripert l'arrêta net, disant de sa voix mordante :

— Monsieur de Mulsey, regardez vos mains. Comment voulez-vous que l'on vous prenne pour un colporteur avec ces mains blanches et lisses ?

— Mais, madame...

— Vous êtes un mauvais comédien, mon gentilhomme.

Elle fit volte-face et s'éloigna dans l'allée qui aboutissait directement à la porte de la maison.

Julien, d'un brusque mouvement d'épaule, se débarrassa de sa boîte, jeta sur le sol tous ses foulards et suivit madame Ripert. Changeant d'attitude et de ton :

— Eh bien ! oui, dit-il, j'ai pris un déguisement pour arriver jusqu'à vous. Si j'ai agi ainsi, c'est que vous étiez prévenue de ce que je suis venu tenter ; c'est que vous ne m'auriez pas reçu ; c'est que vous n'auriez pas voulu m'écouter...

Madame Ripert était sur le seuil de sa maison. Au lieu d'y pénétrer, elle se détourna en faisant tournoyer la longue traîne de sa robe.

— Et maintenant ? interrogea-t-elle.

— Maintenant, vous me permettrez de faire appel à votre cœur ; vous vous laisserez fléchir.

— Vous êtes bien téméraire, monsieur de Mulsey, et bien imprudent. Savez-vous que je puis vous faire jeter à la porte comme un simple colporteur que vous paraissez être ?

— Je le sais, mais je sais aussi que vous ne ferez pas cela. Vous êtes femme et vous êtes mère. Femme, j'ai mérité votre courroux, votre mépris, peut-être ; mère, j'ai droit non à votre reconnaissance, mais à votre attention. Vous n'ignorez pas que, pour sauver mademoiselle Mélanie, j'ai été pendant deux mois entre la vie et la mort. Tenez...

Julien, relevant ses cheveux, montrait la trace de sa blessure. Madame Ripert s'était inclinée assez vivement. Le jeune homme s'applaudit en lui-même de son succès et se recueillit un instant.

Si madame Ripert avait fait un mouvement en avant, c'est qu'elle avait entrevu un spectacle bien autrement intéressant pour elle que la cicatrice de M. de Mulsey. Un drame se nouait à l'extrémité du jardin. M. Préval, par un effort désespéré, était parvenu à se relever. Après être resté quelques secondes appuyé des deux mains sur les bras du fauteuil pour se maintenir

en équilibre, il fit un pas de côté et s'abattit lourdement contre le mur où il s'arc-boutait des mains et de la tête, se raidissant pour ne pas tomber.

M. Préval, lui aussi, avait reconnu Julien de Mulsey. ; ce fantôme d'homme était jaloux !

Quand même Julien eût été mieux placé pour observer cette partie du jardin, il n'eût certainement rien vu : il était trop occupé de son interlocutrice ; il cherchait trop à lire dans ses yeux et sur ses traits l'effet produit par ses paroles.

Croyant avoir fait vibrer une corde sensible dans cette âme qu'il supposait plus endurcie :

— C'est miracle que mademoiselle Mélanie ne m'ait pas lué, reprit-il.

— C'eût été vraiment malheureux !... Mais vous êtes assez grand garçon, ce me semble, pour vous défendre tout seul.

Julien ne releva pas l'ironie du début et prit texte des derniers mots :

— Je ne viens pas me plaindre à vous, croyez-le bien, ni chercher du secours. Je sais que vous n'avez légalement pas d'action sur mademoiselle Mélanie ; niais c'est votre fille, madame, et quand elle vient à vous suppliante, repentante, soumise, vous ne la repousserez pas. C'est une grande et belle intelligence. Un instant égarée, affolée plutôt, elle allait aux abîmes ; je l'ai sauvée et je vous la ramène.

— Quelle chaleur, monsieur !... Me serais-je trompée ?

— Que voulez-vous dire ?

— Rien...

Madame Ripert cacha à moitié sa figure avec les mains, dans une attitude méditative.

Julien, une fois encore, se réjouit de la tournure que prenait la conversation. Le malheureux ! Une fois encore madame Ripert prenait son temps pour suivre les péripéties de la lutte que M. Préval soutenait. L'agonisant aurait-il assez de forces pour arriver jusqu'à son but, ou bien s'affaîsserait-il à mi-chemin pour ne plus se relever ? En ce moment, c'était sa seule préoccupation ou plutôt sa seule curiosité. Si cette femme eût été accessible aux sentiments de la commisération, le moribond l'eût attendrie ; elle lui aurait certainement épargné la douleur poignante de la jalousie ; nullement, c'était pour elle une sensation nouvelle ; elle voulait l'éprouver tout entière.

Il était évident que M. Préval se roidissait contre la mort et qu'il aspirait à troubler la conférence de sa maîtresse et de son ancien amant. S'aidant de

toutes les aspérités du mur, de toutes les branches des arbustes grimpants qui encadraient la façade de la maison de leurs lianes capricieuses, il avançait à pas lents et par saccades tellement douloureuses que, pour avoir parcouru une très-faible distance, il suait à grosses gouttes. Sur sa face blafarde des taches rouges, plaquées aux pommettes saillantes, se détachaient, sinistre prodrome d'une crise imminente. Tant il mettait d'ardeur à se rapprocher des interlocuteurs qu'il allongeait vers eux sa tête émaciée, du milieu de laquelle deux yeux dévorés par la fièvre lançaient des éclairs de rage, surtout lorsque, après chaque pénible avancée, il était obligé de suspendre ses mouvements.

Madame Ripert, ayant calculé que son hôte pourrait satisfaire sa fureur et sa haine, et aussi qu'elle avait le temps d'en finir avec Julien, prit brusquement une attitude offensive :

— Parlons franc, dit-elle, que voulez-vous ?

Julien donna en plein dans le piège :

— Je veux, répondit-il, je veux que mademoiselle Mélanie reprenne sa place auprès de vous et qu'un honnête homme vienne la chercher pour lui donner son nom.

— Et cet honnête homme, le connaissiez-vous, par hasard, monsieur de Mulsey ?...

Cette fois il n'y avait pas à s'y méprendre. Madame Ripert avait accentué cette question d'un ricanement méprisant et cynique. Julien fut secoué par un frémissement de honte ; un flux de sang lui monta à la tête ; ses jambes se dérobaient ; il sentait peser sur lui le regard implacable de la mère dénaturée qui avait osé calomnier sa fille. Il allait se défendre de l'odieuse accusation portée contre lui ; madame Ripert le prévint.

— Vraiment ! reprit-elle, vous daignez offrir Mélanie en mariage !... Je reconnais bien à ce trait la noble race des Mulsey !... Quelle grandeur d'âme ! quelle abnégation !... Eh bien ! les manants comme nous, monsieur, ont un mot pour caractériser la conduite des gentilshommes tels que vous. Vous avez été lâche, vous êtes infâme... Vous parlez d'honnête homme. Si j'étais assez folle pour croire à votre hypocrite repentir, et si un honnête homme abusé se présentait, son premier soin serait, devrait être de vous châtier, non avec une épée, mais avec une cravache...

Julien avait repris un peu de sang-froid pendant cette virulente apostrophe.

— Madame, dit-il avec beaucoup de calme, Dieu m'est témoin que je me suis dévoué à réparer mes fautes, et — il appuya sur le mot — et les vôtres. En mon âme et conscience, je ne croyais pas pouvoir prétendre à la main de mademoiselle votre fille. Votre refus me dégage. Vos outrageantes réticences me tracent mon devoir.

— Est-ce une menace ?

— Non, mais un avis.

— Vous oubliez, je crois, qu'il y a un instant vous imploriez la mère...

— La mère s'est dérobée.

Madame Ripert détourna la tête vers le côté du jardin qui n'avait pas cessé de l'intéresser. M. Préval avait continué de s'approcher ; il atteignait presque la porte ; encore un pas, il pourrait être en tiers dans la conversation. Madame Ripert entendait distinctement l'essoufflement de sa respiration ; elle pressentait une terrible explosion de fureur.

Julien, profitant de cette diversion nouvelle, voulut tenter un dernier effort pour ramener le cœur de cette femme.

— Si vous vouliez, cependant, reprit-il d'une voix douce et caressante, si vous vouliez !... J'oublie vos injures, je comprends votre colère ; vous avez pu croire... Je vous jure que Mélanie est digne du plus honnête homme. Ma démarche seule vous le prouve. Réfléchissez ; rappelez-vous. Je suis franc : c'est ma seule qualité...

Julien avait des larmes dans la voix. Il plaidait lui-même la cause des droits de la famille et contre lui ; il la plaidait sincèrement, dût-il, en triomphant, perdre à jamais Mélanie qu'il aimait.

Madame Ripert, par un mouvement à peine sensible, avait repris sa position en face de Julien ; celui-ci crut apercevoir sur ses traits une contraction et deviner un combat dans son âme ; il conçut un vague espoir de succès.

— Pour vous, pour Mélanie, ajouta-t-il, laissez-vous fléchir. Vous ne répondez pas ? Permettez-moi d'espérer ; vous avez consenti à m'écouter, vous consentirez à...

La parole lui fut coupée par un double incident : une main s'abattit sur son épaule ; il vit surgir entre son interlocutrice et lui la tête cadavéreuse de M. Préval, et madame Ripert rentra dans sa maison en éclatant de rire...

XXII

Le premier mouvement de Julien fut de s'élancer à la poursuite de madame Ripert. Il était poussé autant par le désir instinctif de la vengeance que par l'effroi superstitieux que lui avait fait ressentir l'apparition de ce spectre, M. Préval.

Mais ce fantôme n'était pas venu à lui par un effort surhumain pour le laisser s'échapper.

De sa main crispée, il s'attachait désespérément à son épaule. Si faible que fût la pression, si léger que fût le poids de ce corps diaphane, Julien en fut incommodé. Il s'arrêta au milieu du vestibule, très-embarrassé de son personnage et quelque peu honteux. Être venu affronter une redoutable ennemie et se trouver avec un moribond sur les bras !...

Que dire à cet homme ? Il était manifestement incapable de répondre. Sa respiration haletante, le ballotement de sa tête, tout dénotait sa faiblesse et son impuissance. Et point de canapé dans le vestibule, ni de siège où il aurait pu le faire asseoir !

Madame Ripert avait disparu. Où était-elle ? Julien ne connaissait pas cette maison ; il ne savait de quel côté se diriger ; il n'osait pas appeler.

Une des portes donnant sur le vestibule était entr'ouverte. A tout hasard, Julien la poussa. C'était un salon. Par les fenêtres largement ouvertes le soleil pénétrait et ses rayons, ayant passé en capricieux scintillements à travers les pendeloques de cristal d'un lustre, se confondaient en un éblouissant foyer sur la surface polie d'une glace.

Cette débauche de lumière amena une diversion dans l'esprit de Julien. La curiosité passionnée qui l'avait poussé chez madame Ripert, sans qu'il en eût pleinement conscience, se réveilla. D'un regard avide il parcourut le salon, cherchant à découvrir quelque indication de caractère. Lorsqu'il l'avait connue intimement, madame Ripert n'avait pas la coquetterie de son intérieur ; elle paraissait même dédaigner ces mille riens qui sont les colifichets du mobilier. Avait-elle modifié ses habitudes en changeant de résidence et de monde ? Voyant resplendir un lustre au milieu du salon, Julien le crut ; mais il fut bien vite détrompé : c'était le seul luxe de cette

pièce dans laquelle des meubles d'une banalité terne étaient uniformément alignés le long des murs.

Pour un Parisien ce fut une véritable déception ; il répéta mentalement cette éternelle exclamation : Oh ! la province ! comme s'il eût ignoré qu'en province le luxe du mobilier s'impose plus encore qu'à Paris. Madame Ripert faisait exception, non par économie ni par défaut de goût ; c'était parti pris de sa part ; elle voulait triompher toute seule, sans rien devoir aux prestigieuses séductions de l'art et du bibelot.

Julien n'avait pas eu besoin d'un minutieux examen pour constater l'insignifiance de cet intérieur. M. Préval n'eut même pas le temps de s'en apercevoir ; le malheureux garçon avait fermé les yeux, ébloui par l'incandescence des reflets du soleil. De sa main libre, Julien ramena un fauteuil.

— Mon cher ami, dit-il, reposez-vous...

M. Préval tressaillit. Par un effort suprême, il se redressa et se tint debout, en équilibre, bien qu'il eût abandonné son point d'appui ; il prit même une attitude de défi pour crier dans un râle :

— Je ne suis pas votre ami !...

Julien depuis une heure avait éprouvé bien des émotions ; il ne lui manquait que d'avoir pitié et de se sentir humilié.

Le défi de M. Préval lui donna l'humiliation et la pitié.

— Pardon, monsieur, dit-il, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser... Que me voulez-vous ?...

— Ce que je veux !... Je veux que vous quittiez cette maison... Je veux que vous renonciez à voir madame Ripert... sinon...

L'explosion de cet amour forcené était sinistre ; Julien en fut épouvanté.

— Vous vous méprenez sur mes intentions, dit-il de sa voix la plus douce ; je vous jure...

— Ne jurez pas, reprit l'autre s'animant de plus en plus. Vous avez été son amant, je le sais ; vous voulez le redevenir... Ah ! je comprends... je comprends ce retour de passion... mais, moi vivant, cela ne sera pas !...

C'en était trop. La passion qui s'exhalait ainsi de ce squelette en ricanements et en menaces aurait eu tous les caractères de la folie, si elle n'eût précipité les hoquets de la mort.

M. Préval, dans un accès de rage folle, allait se jeter sur Julien ; il n'en eut pas la force ; un cri rauque s'échappa de son gosier ; de ses deux mains

il comprima sa poitrine ; une écume sanguinolente lui monta aux lèvres ; il s'affaissa lourdement sur le tapis du salon.

Julien eut peur. Avait-il un cadavre sous les yeux, ou bien s'agissait-il d'une simple syncope ? Il n'eut pas assez de sang-froid pour s'en assurer ; il se précipita sur le cordon de sonnette, qui pendait près de la cheminée, et l'agita avec frénésie.

Presque aussitôt madame Ripert parut.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Voyez vous-même, madame. M. Préval s'est animé en causant avec moi... Tout à coup, il est tombé.

— C'est bien, laissez-moi.

Julien salua et partit. Il était tellement troublé qu'il ne pensa pas à emporter sa boîte de foulards et qu'il oublia de noter la venue immédiate de madame Ripert dans le salon. Ce ne fut que plus tard qu'il se rappela cette circonstance. Evidemment cette femme était aux aguets ; certainement elle avait tout vu ou du moins tout entendu.

Quoi qu'il en soit, restée seule auprès de M. Préval, elle procéda avec un calme diabolique aux constatations. Un chirurgien, endurci par une longue pratique contre toutes les émotions, n'aurait pas eu plus de sang-froid ni de méthode. Elle tâta le pouls, écouta le cœur, approcha des lèvres un miroir et s'assura que le brillant n'en était pas terni.

— Il est bien mort, dit-elle en se relevant.

Après avoir contemplé quelques secondes le cadavre :

— Oui, tu es mort, mon pauvre garçon ; que veux-tu que j'y fasse ?... Tu n'es plus bon à rien.

Elle s'éloignait de son pas harmonieusement cadencé pour aller avertir ses serviteurs.

Arrivée à la porte, elle s'arrêta et, se frappant le front :

— Il est encore bon à quelque chose, murmura-t-elle.

Revenant auprès de M. Préval, elle s'agenouilla et, d'une main vigoureuse, elle asséna à son cadavre un coup de poing en plein cœur.

XXIII

Julien avait complètement oublié que, sur son invitation, son ami M. de Vilberg devait l'attendre au café du Cours. Il se rendit en toute hâte auprès de Mélanie. La pauvre jeune fille était bien impatiente. Depuis trois jours elle n'avait pas vu son ami ; depuis trois jours elle n'était pas sortie de sa chambre, une chambre d'hôtel, toujours triste, d'une tristesse morne quand on y attend un être aimé.

Pendant son séjour à Marseille, Julien lui avait écrit matin et soir ; avec beaucoup d'esprit et d'enjouement, il lui avait raconté son déguisement, son apprentissage de colporteur ; ces lettres, Mélanie les lisait et les relisait sans cesse ; malgré ses préoccupations et ses craintes, elle souriait à la pensée de revoir le jeune élégant dans son costume vulgaire ; elle se le représentait toujours distingué quoi qu'il fit. Mais c'étaient de fugitives pensées. La réalité s'imposait bien vite avec les complications possibles d'une situation tendue outre mesure.

Le matin, Mélanie avait reçu une dépêche télégraphique expédiée par Julien au moment de son départ de Marseille. Elle savait ce qu'il allait tenter. Minute par minute elle l'avait suivi : de Marseille à Aix, un indicateur à la main ; de la gare d'Aix à la maison de sa mère, avec le pressentiment et la double vue que donne la passion, et maintenant elle était frémissante d'impatience. Tous les bruits de l'hôtel la faisaient tressaillir.

Dès que Julien eut fait deux pas dans le couloir conduisant à sa chambre, elle se précipita à sa rencontre et se jeta à son cou. Ce voyage de Marseille avait été leur première séparation de quelque durée, depuis dix mois ; Mélanie avait été si inquiète, si tourmentée, elle avait si bien compris que sa vie était indissolublement attachée à la vie de Julien !... On aurait pu la voir ?... Eh ! que lui importait vraiment qu'on la vît ! elle aimait, elle retrouvait son ami, son sauveur, et elle était heureuse !

Julien avait eu le temps de recueillir ses idées et d'apaiser ses émotions ; il ramena Mélanie dans sa chambre et se prêta à cet adorable cliquetis de questions, d'observations, d'interjections, de rires, de regards, de serremments de mains, qui marque les retours heureux. Mélanie l'admirait dans son costume ; elle se fit redire ce que Julien lui avait écrit... Sans

qu'elle en eût positivement conscience, elle retardait le plus possible le récit de l'entrevue redoutable. Il fallut y arriver cependant ; alors sa joie s'évanouit et de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Si bien que Julien atténua la conduite et les paroles de madame Ripert, Mélanie se rendait compte de l'insuccès de la démarche tentée par son ami et elle en ressentait un grand chagrin.

Julien la consolait et s'efforçait de lui faire comprendre qu'ils avaient conquis l'un et l'autre leur liberté d'action.

Mais il n'était pas, il ne pouvait pas être persuasif, n'étant pas convaincu lui-même que madame Ripert ne tenterait rien contre lui. En cela il avait mille fois raison.

A peine Julien s'était-il éloigné, que madame Ripert décommanda son déjeuner et, sans prendre le temps de combiner une toilette de ville, sortit de chez elle après avoir fermé son salon, dans lequel elle porta la caisse de colporteur et les foulards.

M. de Vilberg la vit passer devant le café du Cours. Il eut le pressentiment de quelque malheur ou de quelque infamie. Toutes les armes sont bonnes avec une femme qu'on sait capable de tout ; il n'hésita pas à la suivre. Madame Ripert alla directement au palais de justice, d'où elle sortit presque aussitôt pour se diriger vers le domicile particulier du procureur de la République, à quelques pas seulement du palais, place des Prêcheurs.

S'étant mis en observation, M. de Vilberg vit le magistrat et madame Ripert retourner ensemble vers le palais de justice. Julien était menacé, cela n'était pas douteux. Sans plus attendre, ce qui ne l'eût point servi, M. de Vilberg se rendit à l'hôtel et fit prévenir son ami. Par discrétion, il n'avait pas demandé à être présenté à Mélanie, dont il était censé ignorer la présence.

Julien n'avait pas quitté la jeune fille ; ce fut Miette qui lui apporta la carte de M. de Vilberg.

— Ah ! le pauvre garçon, s'écria-t-il, je l'avais oublié. Priez-le de m'attendre un instant.

Alors seulement il s'aperçut que son travestissement était ridicule ; il s'empressa d'aller dans son appartement changer de costume.

Quand il descendit, il fut très-étonné de l'inquiétude manifeste de son camarade.

— Je te demande pardon, dit-il.

— Bien, bien... cela n'est rien., Viens, les murs d'hôtel ont des oreilles.

— Tu es lugubre. Qu'y a-t-il donc ?

Ils sortirent. M. de Vilberg scrutait les moindres recoins de la rue, bien déserte cependant.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, tout ce qui s'est passé, dit-il enfin quand ils furent sur le cours du Roi-René, loin de tous curieux.

— Mon cher ami, tu me fais cruellement expier mon oubli.

— Mais, parle donc, malheureux ! Le temps presse. Je suis trop ton ami pour te garder rancune. Ne vois-tu pas que je suis sur des charbons ardents ? Un danger te menace. Lequel ? je n'en sais rien. Je te le dirai après avoir entendu ta confession.

Julien fit le récit rapide, mais exact et complet de son entrevue avec madame Ripert, et de son colloque avec M. Préval.

— Ah ! nous y voilà, gronda M. de Vilberg. Il en est peut-être temps encore. Va-t'en ; quitte Aix, quitte la France. Madame Ripert, j'en suis sûr, t'accuse d'avoir assassiné Préval.

— Tu es fou !

— Jamais je n'ai été plus raisonnable... En t'attendant au café, je l'ai vue passer, je l'ai suivie, elle est allée au palais de justice, de là chez le procureur de la République ; ils sont maintenant au palais. Tu ne sais pas combien cette femme est habile...

— Cette accusation n'a pas le sens commun. On ne tue pas un homme qui finit de mourir, même quand on le hait ; à plus forte raison quand il vous est complètement indifférent.

— C'est ce que doit lui dire le procureur, magistrat d'un grand sens, et qui, d'ailleurs, n'est pas assez de ses amis pour la croire sur parole.

— Tu vois bien...

— Mais elle sera affirmative, pressante ; elle réclamera l'autopsie du cadavre, et Dieu sait ce qu'un scapel intelligent peut faire découvrir !

— C'est absurde, te dis-je. Et quand cela serait ; quand même je serais appelé devant un juge d'instruction, est-ce que cette accusation pourrait tenir debout cinq minutes !... Fuir !... ce serait s'avouer coupable ; quoi qu'il doive arriver, je reste.

— Malheureux ! mais tout t'accuse. Ce déguisement... On t'a vu entrer à l'hôtel. Tes foulards, où sont-ils ?

— Je les ai laissés dans le jardin.

— Pièces de conviction.

— C'est absurde.

— Rien n'est absurde en matière criminelle. C'est un criminaliste qui a dit : « Si on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je m'empresserais de fuir. » Il ne faut pas voir dans ce mot une satire contre la magistrature. Non. Les magistrats, en France surtout, sont circonspects et ménagers de l'honneur et de la liberté des justiciables. Mais ils sont hommes, et le jeu des passions violentes leur réserve toujours des monstruosité imprévues. De même que la politique ne se fait pas avec des principes immuables, mais avec des hommes qui les appliquent, de même la justice ne se rend pas avec des lois abstraites, mais avec des hommes qui les interprètent en appréciant les actions d'autres hommes. Le procureur de la République, en présence des présomptions que madame Ripert grossira traîtreusement, ne peut s'empêcher d'ordonner l'autopsie. Et si l'autopsie montre quelque lésion !... Qui te garantit au surplus que cette femme, très-influente, tu le sais, au mieux avec les représentants les plus autorisés de toutes les classes de la société, qui te garantit qu'elle ne passionnera pas l'opinion publique ? Tu serais acquitté, je le veux bien, mais tu n'en aurais pas moins subi plusieurs mois de prison préventive, si la caution que tu offrirais et que je suis prêt à fournir n'était pas acceptée... Dans tous les cas, un procès criminel...

— Non, non, je ne partirai pas. Je suis engagé dans une lutte sans merci, soit ! J'aurai du moins acquis des droits que personne ne pourra contester à devenir le protecteur officiel et le mari de mademoiselle Ripert. On saura ce qu'est la mère, et ce que vaut la fille.

M. de Vilberg tendit la main à son ami et étreignit vigoureusement la sienne.

— A la grâce de Dieu ! dit-il. Ta résolution est d'un homme de cœur. Quoi qu'il arrive, compte sur moi.

— Merci.

Julien rentra à l'hôtel et, à tout événement, mit au courant de la situation Mélanie, qui était assez courageuse et vaillante pour tout savoir, pour soutenir l'énergie d'un homme, et ne point s'abandonner au désespoir, ce que font la plupart des femmes.

Rien ne s'était produit ostensiblement à l'hôtel, rien qui pût inquiéter Julien, mais déjà il était en surveillance par ordre du parquet.

Madame Ripert était parvenue à son but dans les circonstances que M. de Vilberg avait pressenties.

A l'énoncé d'un crime, le procureur de la République avait prié madame Ripert de l'accompagner au palais de justice où il serait mieux placé pour agir. Il se récria tout d'abord. Comme c'était son devoir, il écouta le récit de la plaignante ; mais comme c'était son droit et son devoir aussi, il lui fit les objections que soulevait sa dénonciation, car c'en était une. Il discuta toutes les hypothèses ; sa conclusion était toujours négative.

— Je veux bien croire, dit-il en terminant, qu'il y a eu une scène violente entre ces deux hommes, à la grande rigueur qu'il y a eu rixe et que M. Préval, dont l'état était désespéré, tout le monde le sait, a succombé. Mais de là à un crime, il y a loin. Vous-même ne m'apportez que des présomptions et non des preuves ; or, l'entrevue de ces messieurs n'a pas eu de témoins, et je ne puis croire que M. de Mulsey se soit porté à des voies de fait sur un moribond.

— C'est ce que peut seule démontrer l'autopsie du cadavre, dit madame Ripert avec un calme qui ressemblait fort à du cynisme.

Le procureur de la République en fut abasourdi.

— Je vois, madame, que vous êtes une véritable criminaliste. Dès lors, j'ai à peine besoin de vous avertir que, si vous voulez donner à cette affaire une suite judiciaire, il faut que vous signiez vos déclarations.

— Je le sais, monsieur ; je sais aussi que la loi vous oblige à la constatation des faits et à la vérification des lieux.

— Permettez, madame, je connais mes devoirs. Et souffrez que j'insiste de nouveau sur le caractère étrange de cette affaire. M. de Mulsey n'est pas un malfaiteur. Quel intérêt avait-il à précipiter la mort imminente de M. Préval ? Si peu que je m'occupe de ce qui n'est pas dans mes attributions, j'en sais assez sur son compte pour être certain qu'en allant à vous, même sous un déguisement, il avait affaire à vous seule et avec des intentions fort honorables... Un différend de famille qu'il s'est donné mission d'arranger, l'a amené à Aix, mission que l'on entoure d'aventures romanesques, d'autres disent chevaleresques... Ne craignez-vous pas pour mademoiselle votre fille ?...

— Un crime a été commis, monsieur ; toute autre considération disparaît, doit disparaître devant l'intérêt supérieur de la justice.

Madame Ripert se servit de sa voix la plus hautaine pour lancer cette phrase qui, dans sa pensée, était une leçon donnée au magistrat. Le procureur de la République n'était pas homme à se laisser manquer de respect.

— Fort bien, dit-il sèchement. La justice reprend ses droits. Je vais convoquer le juge d'instruction.

— Mais ne pourriez-vous agir directement ?

Le procureur s'inclina et très-gravement :

— L'article 46 du Code d'instruction criminelle m'autorise, en effet, à agir directement dans le cas spécial dont il s'agit, bien qu'il n'y ait pas flagrant délit ; mais un procureur de la République est toujours libre de s'adjoindre un juge d'instruction... Veuillez écrire votre dénonciation.

Madame Ripert n'était pas habituée à ce qu'on lui tint tête.

— Ce procureur se moquerait-il de moi ? pensait-elle. Malheur à lui !...

Si courroucée qu'elle fût, elle n'obéit pas moins ; d'une main fiévreuse elle écrivit, data et signa le récit qu'elle avait naturellement combiné à sa convenance, ne relatant que ce qui pouvait donner un corps à l'accusation.

Pendant ce temps, le procureur de la République avait expédié des ordres pour que le juge d'instruction et le médecin ordinairement chargé des expertises légales fussent convoqués d'urgence. Comme, après tout, rien n'est impossible, il avait aussi ordonné la mise en surveillance occulte de M. de Mulsey, ce qui était extrêmement facile, celui-ci habitant un hôtel meublé.

Le juge d'instruction et le médecin ne se firent pas attendre. Le procureur de la République, sans autre préambule ni explication, lut la dénonciation rédigée par madame Ripert. Tous les deux se regardaient étonnés ; madame Ripert se sentit quelque peu décontenancée par leur attitude pleine de réserve, celle du médecin surtout, lequel était de ses amis. Autant il avait été empressé de la saluer à son arrivée, autant il manifestait par son silence la pénible impression qu'il ressentait. Elle s'était attendue à des compliments de condoléance, si ce n'est à des protestations de dévouement.

— Je suis à vos ordres, messieurs, dit enfin le médecin expert ; mais ne vous paraît-il pas prudent que nous allions à la maison du Cours des Minimes séparément ? Si madame Ripert veut bien me le permettre, je lui offrirai mon bras, et nous irons vous attendre.

Ce mode de procéder fut adopté.

En route, le médecin demanda des explications complémentaires. Madame Ripert ne voulut rien ajouter à son récit officiel. Toutes les observations qu'on lui soumettait l'irritaient et blessaient son orgueil. Pour la première fois, cette femme rencontrait des obstacles et une opposition. Son incommensurable vanité était à une rude épreuve. A chaque nouvelle

contradiction, elle s'affermissait dans ses projets de vengeance contre Julien.

Cette femme n'avait jamais compris, ne comprenait pas, ne comprendrait jamais qu'il est une force plus respectable, plus respectée, plus imposante que l'habileté, et que cette force s'appelle l'honnêteté.

Pour elle, le succès justifiait et amnistiait tout : la calomnie, le mensonge, la dénonciation, le guet-apens ; la vengeance plus que tout.

Pourvu que l'autopsie fit découvrir une lésion au cœur du cadavre de M. Préval, elle était certaine de vaincre la répulsion des magistrats, et cette lésion apparaîtrait. Madame Ripert avait en physiologie et en médecine des notions aussi précises qu'en législation.

Elle était si convaincue de l'existence de cette lésion qu'elle jugea inutile d'exercer ses facultés fascinatrices sur le médecin. Elle poussa même le scrupule apparent jusqu'à attendre le procureur de la République et le juge d'instruction avant de pénétrer dans le salon où gisait le cadavre de M. Préval. Les magistrats les suivaient d'ailleurs de très-près ; ils s'étaient fait assister par un greffier.

Procès-verbal minutieux fut dressé. La boîte du colporteur et les foulards furent saisis, et le cadavre fut mis à la disposition du médecin, qui le fit transporter à la salle de dissection de l'Hôtel-Dieu. M. Préval n'avait pas de parents connus ; depuis six mois, il était soigné par madame Ripert, à qui cet acte était compté comme une méritoire charité. Tel ne fut pas le sentiment des magistrats et du médecin expert, qui constatèrent son absolue insensibilité. Madame Ripert n'avait pas l'hypocrisie continue, persévérante, attentive de tous les jours, de tous les instants. C'était son côté faible. La perfection n'est pas de ce monde, même dans la perversité. Mais était-elle vraiment perverse, cette femme ? N'était-elle pas plutôt emportée par ses passions violentes et jamais assouvies ? Malgré sa grande et belle intelligence, n'était-elle pas inconsciente ? Les physiologistes lui accordaient certainement des trésors d'indulgence, car ils auraient le pressentiment que, fatale aux autres, son ardeur de tempérament lui serait fatale à elle-même, le jour où elle subirait une défaite grave ; elle était prédisposée à la folie hystérique dans le sens médico-légal de ces mots.

Pour le moment, madame Ripert ne doutait pas du succès ; un imprudent s'était placé sur sa route triomphale, et voulait lui faire échec ; elle le brisait ; cela lui paraissait tout naturel ; elle n'imaginait pas que d'autres pouvaient avoir des scrupules. Elle attendit le soir sans impatience, certaine

d'avoir nombreuse compagnie. Bien que l'événement dramatique dans lequel MM. Préval et de Mulsey étaient mêlés ne fût pas connu dans ses détails, des bruits avaient couru en ville, rumeurs vagues produites par la descente de justice. La prospérité de la maison de commerce était trop solidement établie dans l'opinion publique pour qu'on pût croire à un sinistre. Qu'était-ce donc ? La curiosité était surexcitée. Les amis à tous les degrés de madame Ripert supputaient ce qui pourrait résulter d'avantageux, chacun pour soi, dans cette affaire ; ils se rendirent en nombre à la maison du Cours des Minimes, dont les salons s'ouvraient tous les soirs.

Madame Ripert ne se fit pas prier pour raconter la dramatique aventure. Elle n'éprouva nul embarras à mettre en présence son amant d'autrefois et son « malade. » Elle eut des paroles émues pour le malheureux Préval dont elle eût voulu fermer les yeux, ayant adouci ses derniers jours... Ce qu'elle ne dit pas, ce qu'elle se garda bien de dire, c'est qu'il y avait un élément inaperçu du drame : sa fille. Elle ne parlait jamais de Mélanie, qui l'eût par trop vieillie ; tous les habitués de sa maison imitaient sa discrétion et respectaient son silence ; la plupart n'avaient aucun mérite à cela : ils ignoraient que Madame Ripert eût une fille ; à peine savaient-ils qu'elle avait un fils !

On disserta longuement sur les insondables mystères de la passion. De jeunes avocats étaient surtout attentifs à recueillir les moindres indices et empressés à demander des renseignements. Madame Ripert leur répondait sans affectation de prévenance, mais de manière à ce qu'ils présentassent cette affaire sous un jour favorable. Ces jeunes gens étaient les correspondants à titre gracieux des journaux importants de la contrée. Dans toutes les villes, l'amour du clocher excite les bonnes volontés, surtout quand la presse locale a peu de rayonnement, comme à Aix. En province plus encore qu'à Paris, la presse est un moyen d'action et l'on en use. Sans s'en douter, les journaux servent souvent, ou les intérêts, ou les passions de leurs correspondants volontaires.

Dans cette circonstance, ils allaient peser d'un grand poids sur la marche de la justice ; madame Ripert le croyait, du moins.

L'impression produite par la dénonciation, le récit, la vérification des lieux sur l'esprit du procureur de la République et du juge d'instruction n'avait pas été bonne pour madame Ripert. Leurs sympathies étaient acquises à M. de Mulsey. Leur bon sens se refusait à admettre qu'il y eût crime et repoussait l'accusation formulée. Leur opinion ne fut pas modifiée

par le rapport médico-légal. L'autopsie du cadavre de M. Préval avait révélé un état de délabrement excessif. La phthisie avait entièrement dévoré les poumons. A ce degré, la mort était un dénouement naturel, inutile à provoquer et que la maladie seule suffisait à expliquer.

Cependant le médecin expert, consciencieux avant tout, avait noté une rupture de l'aorte.

Après avoir minutieusement décrit la lésion, il disait :

« La rupture de l'aorte est très-rare et ne se produit que lorsque les tissus ont été détériorés par une affection purulente, et qu'une commotion, ou morale ou matérielle, a précipité la mort. Quelle a été la cause déterminante de la mort de M. Préval ? Il est impossible, de la préciser. Ce que nous devons constater, c'est que le cadavre ne porte aucune marque extérieure de coup, ni au cœur, ni sur toute autre partie du corps. »

Le médecin expert ne concluait donc pas d'une manière catégorique ; mais de l'ensemble de son rapport, il résultait que, pour lui, la mort de M. Préval était naturelle.

C'était la conviction des magistrats. Qu'allaient-ils faire ? Arrêter Julien ? Ils n'y pensaient pas. Une arrestation est un acte trop grave par ses conséquences, pour qu'il y soit procédé à la légère. Le procureur de la République et le juge d'instruction cherchaient le moyen de concilier les prescriptions de la loi avec la presque certitude où ils étaient de l'innocence de M. de Mulsey.

Les juges d'instruction ont les pouvoirs les plus étendus, si étendus que, on peut le dire, ces pouvoirs sont exorbitants. Les magistrats sont irresponsables ; leurs décisions et leurs actes sont inattaquables par les parties en cause, au cours de l'instruction comme après. Sur la dénonciation de madame Ripert, Julien pouvait être arrêté, mis au secret, confronté avec le cadavre, soumis à des interrogatoires multipliés ; des visites domiciliaires pouvaient être dirigées dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel, ses papiers saisis ; Mélanie pouvait être compromise, arrêtée peut-être comme complice ; Julien pouvait rester trois mois en prison, plus longtemps encore, avant de comparaître devant la cour d'assises, et rien ne le garantissait contre une condamnation, ni lui ni Mélanie. Acquitté, il eût été mis en liberté, « s'il n'était retenu pour une autre cause », suivant la formule consacrée. Il y a dans les annales judiciaires des exemples semblables. Ce qu'est un homme qui a subi ces cruelles épreuves, tout le monde le sait.

Heureusement, de ces pouvoirs exorbitants, les magistrats usent plus souvent qu'on ne croit pour sauvegarder l'honneur et la réputation des personnes calomnieusement et méchamment dénoncées. Ils savent que l'intervention directe de la justice impressionne toujours défavorablement l'opinion publique, et ils n'y ont recours que lorsque l'affaire est obscure, lorsque les présomptions sont sérieuses. Dans le cas contraire, le plus souvent ils font une instruction occulte, sans même que les intéressés s'en aperçoivent, quand il n'y a pas lieu à poursuite.

Le cas de Julien était expressément prévu par la loi pénale. L'article 46 du Code d'instruction criminelle, cité ironiquement par le procureur de la République, est formel. La dénonciation d'un crime commis à l'intérieur d'une maison, quand cette dénonciation émane du propriétaire, nécessite une vérification des lieux, et une constatation des faits.

Les magistrats avaient rempli leur devoir strict ; devaient-ils, pouvaient-ils s'en tenir là ? Non, le rapport du médecin expert ne les y autorisait même pas ; il n'était pas assez concluant dans le sens de la mort naturelle. Mais ils étaient libres de leur action judiciaire, laquelle comprend bien des degrés, depuis le mandat de comparution jusqu'au mandat de dépôt, en passant par les mandats d'amener et d'arrêt. Il fut résolu qu'un mandat de comparution pur et simple serait signifié à M. de Mulsey.

Cette décision venait à peine d'être prise par les magistrats, lorsqu'un agent leur apporta le numéro du jour du Petit Marseillais, contenant une dépêche télégraphique ainsi libellée :

LE DRAME DU COURS DES MINIMES

Aix, 8 mars 1871.

(Service particulier du Petit Marseillais.)

C'est un événement dramatique et mystérieux.

Tout le monde connaît et estime à Aix madame veuve R..., femme du monde et notable commerçant, femme d'esprit et femme de cœur.

Son activité industrielle est un bonheur pour la ville dont la population ouvrière n'a pas manqué de travail pendant la cruelle saison d'hiver qui vient de se passer.

Son inépuisable charité est un bienfait dont ne se ressentent pas seulement les pauvres et les nécessiteux.

Madame veuve R... avait recueilli un malheureux jeune homme qui se mourait de la poitrine, et elle lui faisait aussi douce que possible sa lente agonie.,

Ce malin, ce jeune homme, M. P..., est mort dans des circonstances qui nécessitent l'intervention de la justice. Un M. de M..., s'étant introduit chez madame veuve R..., sous un déguisement de colporteur, a eu avec M. P... une discussion à la suite de laquelle ce dernier a été trouvé mort.

Ce qui rend la situation plus grave encore, c'est que le faux colporteur, dans son trouble, a abandonné sa boîte et ses foulards.

La justice est saisie de cette mystérieuse affaire.

A demain des détails.

Le Petit Marseillais est le Petit Journal de la Provence ; il fait à son frère aîné de Paris une concurrence sérieuse. En 1871, les vendeurs avaient l'autorisation de crier dans les rues ; les journaux, ces rudiments de la nourriture intellectuelle, étaient assimilés aux légumes, ces éléments essentiels de la nourriture matérielle. Ceux que leur grandeur n'attachait pas à la librairie profitaient de l'autorisation et se vendaient à un grand nombre d'exemplaires, en conséquence de cette loi économique d'après laquelle toute facilité offerte aux consommateurs augmente la consommation. Pour attirer les acheteurs, les vendeurs, des gamins presque tous, annonçaient les articles à sensation. Ce jour-là l'administration du Petit Marseillais avait expédié à Aix un énorme ballot d'exemplaires, et les gamins allaient par les rues, agitant les journaux et criant :

— Demandez le Petit Marseillais ; voyez les détails de l'affaire du Cours des Minimes : l'assassinat de M. Préval.

Dans leur ardeur à débiter des exemplaires, les crieurs, qu'on leur eût fait ou non la leçon, accentuaient brutalement des insinuations du correspondant.

— Tandis qu'ils lisaient et méditaient l'article du journal, le procureur de la République et le juge d'instruction entendirent les cris des porteurs.

— Quelle audace ! murmura le procureur, méridional de naissance et de tempérament.

Le juge, plus calme, se contenta de dire :

— Si j'avais conservé le moindre doute, cette manœuvre le ferait disparaître... Attendons-nous à voir la campagne vivement menée. Les grands journaux de Marseille nous arriveront demain et jours suivants, avec des lettres très-détaillées... Connaissez-vous le correspondant du Petit Marseillais ?

— C'est le petit Germond.

— Il n'est pas maladroit ; sa dépêche est inattaquable dans sa perfidie. De plus, il a trouvé un moyen ingénieux de faire sa cour. Le télégraphe est décidément une belle invention.

— Ses confrères doivent enrager de s'être laissé distancer.

— C'est leur affaire ! Quant à nous, nous n'avons pas à nous départir de la ligne de conduite que nous nous sommes tracée. Je lancerai demain le mandat, et je fixerai la comparution au jour suivant.

Si les magistrats n'avaient pas été émus par l'article du journal, il n'en était pas de même de Julien et de M. de Vilberg, de celui-ci surtout ; très-étonné déjà que son ami n'eût pas été inquiété, il était accouru à l'hôtel de la Mule-Noire après avoir pris connaissance de la dépêche.

Dans sa précipitation, il avait demandé le numéro de la chambre de Julien au lieu de le faire appeler lui-même ; le valet de chambre le conduisit à l'appartement de Mélanie ; il se trouva ainsi en présence de la jeune fille, ce qui ne laissa pas que de le troubler.

Mélanie s'en aperçut, ainsi que de son émotion.

— Vous pouvez parler librement, monsieur, dit-elle avec un triste sourire. M. Julien ne m'a rien caché, et je m'attends à tout.

Elle releva la tête fièrement pour ajouter :

— Mais aussi je suis prête à tout. Malheur à ceux, quels qu'ils soient, qui le persécutent. J'ai assez courbé le front...

A ce moment, à une voix qui venait de la rue Pont-Moreau se joignit la voix d'un crieur, débouchant dans la rue de l'hôtel : « Demandez le Petit Marseillais ; voyez les détails de l'affaire du Cours des Minimes ; l'assassinat de M. Préval. »

Julien pâlit ; Mélanie s'élança vers lui et l'embrassa fiévreusement comme pour empêcher qu'on l'emmenât, puis :

— Vous avez ce journal, monsieur ?

Très-ému par cette franchise de sentiment, par l'aveu et la manifestation de cet amour prêt à la lutte comme au dévouement, M. de Vilberg tendit le journal à la jeune fille. Elle lut la dépêche attentivement, en même temps que Julien la lisait aussi.

Mélanie qui tenait la feuille de papier l'agitait par un tremblement nerveux.

— Quelle infamie ! s'écria-t-elle.

— Pourquoi donc ne m'arrête-t-on pas ? dit Julien, frémissant de colère. Je pourrais, du moins, après avoir démontré l'absurdité de cette accusation, châtier le misérable qui se permet ces odieuses insinuations.

— Calme-toi, mon cher ami, intervint M. de Vilberg. On veut te perdre ; il est tout naturel que l'on emploie les armes que l'on a contre toi. Examinons froidement la situation. Il y a une dénonciation en règle ; la preuve, c'est que les magistrats ont fait une descente sur les lieux et ordonné l'autopsie du cadavre. Tu es cependant en liberté. Pourquoi ? Deux hypothèses sont admissibles. Ou bien la justice, qui te fait surveiller, sois-en convaincu, veut attendre que tu te compromettes par une fausse démarche, par une tentative de fuite ; ou bien elle ne te croit pas coupable. Tu ne t'es compromis en rien, tu n'es pas même allé voir le médecin expert. Si la première hypothèse est vraie, il est possible que l'article du journal précipite l'action de la justice, et peut-être seras-tu arrêté avant ce soir. Si, au contraire, on ne te croit pas coupable, tu peux n'être appelé devant le juge d'instruction que demain ou après-demain.

— Les juges d'instruction ont donc le droit de ne pas se conformer à une dénonciation ?

— Parfaitement, de même qu'ils ont le droit de ne pas croire au récit d'un inculpé.

— Je me suis laissé dire que le premier mouvement est toujours d'arrêter un homme quand il y a contre lui des présomptions, même très-vagues, de culpabilité.

— Cela se fait presque toujours, et j'avais cette appréhension quand je te conseillais de fuir ; mais il y a des exceptions ; peut-être en bénéficies-tu. Je t'avoue cependant que j'en serais surpris, car, l'instruction n'étant pas commencée contradictoirement, il faudrait que le procureur de la République et le juge eussent l'un et l'autre la conviction de ton innocence et, par conséquent, de... Mais pardon, mademoiselle, je dois oublier en votre présence quel est l'adversaire de Julien.

Mélanie avait l'esprit perdu dans une méditation douloureuse.

— Ma mère !... dit-elle d'une voix sombre.

Cependant M. de Vilberg n'avait pas droit à son secret tout entier :

— Merci de votre discrétion, reprit-elle. Je n'oublierai que je suis sa fille que si j'y suis absolument obligée. Mais alors !...

A ce moment le gamin qui colportait le journal sortait de l'hôtel où il avait débité bon nombre d'exemplaires ; de sa voix aiguë il criait de nouveau : « Demandez le Petit Marseillais ; voyez les détails de l'affaire du Cours des Minimes ; l'assassinat de M. Préval. »

— Encore, gronda Mélanie.

Encore et toujours. Tant qu'il resta des exemplaires à vendre, la ville fut remplie de ces cris. On ne s'occupait pas d'autre chose et les curieux allaient sur le Cours des Minimes pour voir la « maison du crime, » ce qui ne manque jamais d'arriver en pareil cas, bien qu'on ne doive rien voir.

Le lendemain matin, les obsèques de M. Préval furent l'occasion d'une manifestation imposante. Madame Ripert avait ordonné à tout son personnel d'y assister ; or l'affluence est contagieuse ; trois ou quatre cents personnes réunies attirent les curieux en nombre au moins égal.

En même temps, les autres journaux de la contrée : le Sémaphore et la Gazette du Midi, de Marseille, le Messenger du Midi, de Montpellier, étaient distribués aux abonnés et lus avidement dans les cafés. Chacun de ces journaux — trop grands seigneurs pour se faire vendre à la criée, même quand cela est permis — publiait un article plus ou moins détaillé sur l'affaire du cours des Minimes.

Tous les récits étaient écrits dans le même esprit ; le lecteur le moins prévenu pouvait s'apercevoir que tous les nouvellistes avaient puisé à la même source et s'étaient inspirés du même sentiment. Il y avait des expressions identiques, surtout quand il s'agissait d'exalter le dévouement charitable de madame Ripert pour son hôte malade. Rien de nettement articulé nulle part, mais de perfides insinuations.

Les magistrats prirent connaissance de ces articles concordants et n'en furent nullement impressionnés ; ils savent avoir la passion de la résistance, comme ils ont la passion de la poursuite ; ils ne s'émurent même pas d'une nouvelle dépêche publiée par le Petit Marseillais, arrivé après midi, de laquelle il résultait que le faux colporteur avait disparu. La phrase était tortueuse. Le correspondant donnait à entendre, sans le dire, que la justice avait fermé les yeux pour favoriser cette fuite...

A l'heure habituelle, de la signification des actes judiciaires, Julien avait reçu un mandat de comparution pour le lendemain matin. Le mandat n'était pas motivé.

M. de Vilberg, qui ne quittait presque plus Julien, l'embrassa avec effusion :

— Tu es sauvé, s'écria-t-il. On te croit innocent.

Julien et Mélanie passèrent une des meilleures journées à rappeler leurs souvenirs, à sourire à leurs espérances.

Cependant le lendemain matin, en pénétrant dans le Palais de Justice, en remettant son mandat de comparution au planton de service, en entrant dans le cabinet du juge, Julien était très-ému. M. de Vilberg l'avait accompagné.

— Du courage, lui dit-il à l'appel de son nom, sois calme ; pense à Mélanie qui compte les minutes...

Julien venait de franchir le seuil que les innocents même ne repassent pas toujours en liberté.

XXIV

Malheur aux délicats en ce monde ! ils ont constamment l'âme froissée et le cœur sur les lèvres. On coudoie beaucoup plus de gens grossiers de sentiments et de manières que de caractères droits, que de personnages discrets, attentifs à ne pas blesser les susceptibilités de leurs voisins.

Le juge d'instruction était plus qu'un délicat, un dégoûté. Pour n'en donner qu'un exemple, il avait renoncé à un brillant mariage, parce que la jeune fille qu'on lui destinait faisait du bruit en mangeant et aspirait gloutonnement son potage, ce qui était pour lui l'indice certain d'une âme basse et d'une moralité douteuse.

Ce que cet homme a dû et doit souffrir, on le comprend sans peine ; il suffit de regarder autour de soi au théâtre, au café, dans les restaurants, en chemin de fer, partout où les hommes se trouvent réunis, et de se rappeler ce que l'on observe chaque jour. Il n'était aguerri que dans l'exercice de son ministère : c'était une grâce d'état. Fils de médecin, il n'avait pu poursuivre ses études médicales à cause de l'invincible répulsion que lui inspirait la seule vue du sang ; magistrat instructeur, il assistait avec un calme qui pour lui était de l'héroïsme aux constatations le plus souvent lamentables des plaies morales que rendent plus hideuses encore les plaies matérielles, la malpropreté sordide, les odeurs nauséabondes.

Au moral, l'incarnation de la loi et de la justice ; inaccessible aux considérations de personnes et aux suggestions intéressées ; intègre jusqu'à la passion ; implacable contre les coupables, mais heureux de proclamer l'innocence.

Tel était l'homme de qui dépendait le sort de Julien. Celui-ci le connaissait ; ils avaient eu des relations de jeunesse assez suivies ; en tout autre rencontre, ils se seraient tendu la main ; de juge à justiciable il n'y eut qu'un mot :

— Je regrette, monsieur de Mulsey, qu'une circonstance aussi cruelle nous remette en présence.

— Je vous remercie, monsieur, de ne rien préjuger et de ne pas dire : un crime... J'espère qu'il me sera facile de démontrer mon innocence.

— Je le souhaite, monsieur.

Et, se carrant dans son fauteuil, le juge fit comprendre à Julien que l'instruction commençait.

Si prévenu qu'il fût en sa faveur, il ne pouvait le dire ni le laisser deviner.

Ayant demandé au juge l'autorisation de commencer son récit à l'époque où il avait revu inopinément mademoiselle Ripert, Julien raconta cette dramatique et poignante histoire, de laquelle il ne supprima que ses relations intimes avec la mère ; il est des arguments dont un Français ne peut se servir. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir de l'attention bienveillante que lui portait le magistrat. Cette remarque lui donna bon courage ; arrivé à l'incident qui motivait sa comparution, il n'omit aucune particularité.

Quand il parla de son déguisement en colporteur :

— Voici, du moins, une contravention, dit le juge, mais sur un ton nullement solennel et presque en souriant.

— Je ne m'en défends pas.

— Pourquoi, reprit-il, pourquoi ce déguisement ?

— L'objection m'a été faite plusieurs fois, et par madame Ripert elle-même. Je vous réponds ce que j'ai toujours répondu, c'est que je n'avais pas d'autre moyen d'arriver à plaider la cause de sa fille. Ma situation était très-délicate. Madame Ripert a renié mademoiselle Mélanie.

— Puisque vous vouliez l'épouser, ne pouviez-vous pas la demander en mariage, et, si madame Ripert refusait son consentement, faire faire des actes respectueux ?

Julien hésita un instant ; puis, regardant bien en face, de son regard loyal et franc, le magistrat qui devenait de plus en plus un simple interlocuteur :

— Tout autre pouvait agir ainsi ; moi, non.

— Je respecte votre secret, monsieur de Mulsey, dit le juge ; continuez.

Julien raconta la fin de son histoire sans être de nouveau interrompu. Quand il eut fini, le juge lui demanda :

— Fut-ce un domestique qui accourut d'abord au coup de sonnette ?

— Non, monsieur ; ce fut madame Ripert.

— Tarda-t-elle longtemps ?

Julien redressa la tête ; pour la première fois son attention était appelée sur ce point.

— Mais non, dit-il ; madame Ripert est entrée au salon que la sonnette tintait encore.

— Par la porte du vestibule ?

— Nullement ; par la porte intérieure.

— Ah !... Un mot encore. Pensez-vous que madame Ripert ait contre vous des motifs de haine et de vengeance ?

— Permettez-moi de ne pas répondre à cette question. Madame Ripert n'admet pas la contradiction. Je le savais avant de faire la tentative à laquelle je me suis cru obligé. Mais je n'aurais jamais pu supposer qu'elle profiterait d'un accident, qu'elle en arriverait à une dénonciation aussi odieuse... Je ne sais quelle suite sera donnée à cette affaire ; quelle qu'elle soit, monsieur, je tiens à vous assurer de ma reconnaissance, je ne veux pas dire pour la bienveillance, mais pour la réserve avec laquelle vous me traitez.

Le juge eut une imperceptible inclinaison de tête :

— Avez-vous quelque renseignement complémentaire à me donner ?

— Non, monsieur.

— Dans ce cas, le greffier va vous lire ce qu'il a écrit ; vous signerez au procès-verbal que vous avez le droit de discuter..

Julien, tout à fait maître de lui, nota soigneusement ce fait que le juge n'avait pas prononcé le mot d'interrogatoire.

— Puis-je me retirer ? demanda-t-il après avoir entendu lecture du procès-verbal et apposé sa signature.

— Oui, lui fut-il répondu ; mais il est bien entendu que vous restez à la disposition de la justice.

— Je m'y engage sur l'honneur.

— Adieu, monsieur !

Julien sortit du palais de justice au bras de M. de Vilberg, à qui il fit part de l'heureuse issue de la conférence. Dans leur joie, ni l'un ni l'autre n'avait vu que leur sortie du palais, de même que l'arrivée à l'hôtel de Julien, qui laissa son ami à la porte, avait donné lieu au départ précipité de femmes se dirigeant vers le Cours des Minimes.

Pendant que Julien racontait à Mélanie ce qui venait de lui arriver, madame Ripert se mettait en campagne. La liberté laissée à Julien lui paraissait une monstruosité, bien plus, une insulte. — Eh quoi ! elle affirmait qu'un crime avait été commis dans sa maison ; elle désignait le coupable ; et la justice non-seulement ne l'avait pas arrêté dès le premier jour, mais encore le laissait libre !... Fort heureusement, si le procureur de la République et le juge d'instruction — par jalousie, sans doute — étaient ses ennemis, elle avait à la cour et au tribunal des amis puissants.

Elle vit dans la matinée un président de chambre, deux conseillers, un avocat général, un juge.

A son grand étonnement, à sa profonde stupéfaction, elle les trouva tous très-réservés, pour ne pas dire très-froids. Ils se retranchaient derrière l'absolue liberté du juge d'instruction. L'avocat général se refusa catégoriquement à parler au procureur général dans le sens d'une poursuite à ordonner, disant que certainement le chef du parquet avait été saisi par voie hiérarchique.

En réalité, c'étaient pures défaites. Au Palais, on appréciait cette affaire tout autrement que dans le public ; on partageait l'opinion du procureur de la République et du juge d'instruction ; si bien que les jeunes avocats, correspondants volontaires des journaux, si ardents le premier jour, cessèrent prudemment lettres et dépêches ; ce qui contribua à faire tomber l'effervescence produite au début. A vrai dire, on ne s'était pas passionné ; avec son bon sens instinctif, la foule sait discerner et pressentir les grands drames ; elle ne s'attarde pas longtemps aux affaires qui ne lui paraissent pas du premier coup émouvantes dans leurs péripéties ou réellement mystérieuses. Une réflexion amortissait l'intérêt. Comme les magistrats, le public se disait : « On ne tue pas un moribond. »

M. de Vilberg, en sa qualité d'avocat, avait eu toute facilité pour suivre ces intrigues. Profitant de la reculade de ses confrères, il les avertit que leur rôle de correspondants n'était pas terminé et que vraisemblablement leur concours serait demandé pour le cas où le public devrait être instruit du dénouement inattendu donné à cette affaire si dramatiquement et si pompeusement annoncée. Ils étaient trop engagés avec madame Ripert pour rien promettre positivement, mais le vent ne fait pas tourner que les girouettes...

Les journaux régionaux n'ont pas d'action seulement dans les villes où ils sont le plus répandus ; ils vont au loin parler du pays natal à ceux qui l'ont quitté ; il est rare que les provinciaux devenus parisiens ne reçoivent pas quelques journaux de leur province, ou n'aillent pas les lire dans les cafés et les cabinets de lecture, quand ce ne serait que pour suivre les relevés de l'état civil, mariages et décès.

Sextius Bonenfant, en véritable Provençal qu'il était resté, recevait deux journaux de Marseille par abonnements, et se faisait prêter les autres. Les correspondances relatant l'affaire du Cours des Minimes l'avaient exaspéré

; avec son impétuosité ordinaire, il était allé chez le docteur Voytou et chez Arnold Barth.

— Ah ! vous croyiez que c'était fini, disait-il ; vous croyiez, d'après les lettres de Julien, les tourtereaux occupés uniquement à se becqueter !... Ils ont fait de belle besogne ! Je l'avais bien dit à Julien, cependant, qu'il fallait prendre une trique !... Non ; monsieur a voulu faire du sentiment, agir en gentilhomme. Triple niais, avec une femme pareille... du sentiment !...

Il était positivement furieux ; il ne laissait pas ses amis placer une parole.

— Tenez, lisez, poursuivait-il ; les initiales sont transparentes. Madame veuve R..., M. de M... C'est elle, c'est lui. Quant à l'autre, ce M. P..., je ne sais pas ce que cela veut dire. Certainement il y a quelque infamie nouvelle à mettre au compte de madame Ripert... Ah ! tu veux faire arrêter mon Julien ! Nous verrons !... Je pars demain ; venez-vous avec moi ?

Ni le docteur, ni Arnold Barth ne pouvait et ne voulait partir en ce moment où les passions populaires, surexcitées par la honte de la capitulation, menaçaient Paris du plus effroyable des malheurs : la guerre civile. Ils le dirent très-nettement à Sextius Bonenfant, l'engageant à rester avec eux pour prêter main-forte à la cause de l'ordre et du patriotisme. Connaissant l'impressionnabilité de leur ami, ils n'osaient pas lui dire que son voyage serait inutile, si, comme ils en étaient convaincus, Julien avait été arrêté.

Ce fut en vain. Bonenfant croyait Julien en grand danger ; il voulait aller lui porter secours et contrecarrer les desseins de madame Ripert.

— Je ne serais pas utile à grand'chose ici, disait-il, tandis que là-bas !... Ah ! tu veux nous envoyer en cour d'assises !... Excusez du peu !...

Comme il l'avait annoncé, le lendemain il prenait le train express, bien décidé à lutter avec acharnement contre la terrible femme.

Par bonheur, son intervention devait être inutile. Madame Ripert, de quelque façon qu'elle envisageât la situation, sentait son prestige diminué et sa toute-puissance jusque-là incontestée fort compromise. Elle ne se l'avouait pas, certes ; elle n'en était pas encore à douter du triomphe ; une colère sourde grondait en elle ; elle avait des transports de violence d'autant plus cruels qu'elle devait les contenir.

— Avoir de tels ménagements pour ce polisson ! s'écria-t-elle dans un moment d'oubli, irritée par les résistances d'un magistrat de qui elle croyait pouvoir tout attendre, lui ayant tout donné.

— Mais, madame, c'est que ce polisson est innocent, lui dit le juge avec beaucoup de calme.

Madame Ripert lui lança un de ces regards dont elle avait le secret et qui pénétraient jusqu'aux profondeurs inaperçues de l'être humain : « Et si je veux qu'il soit coupable, moi ! » disait-elle sans prononcer une parole, mais offrant un pacte qu'elle était prête à sceller sur l'heure.

Ayant attendu une demi-minute une réponse qui ne venait pas, madame Ripert sortit, et, la porte fermée, elle mordit à belles dents un mouchoir de dentelle qu'elle mit en pièces, ne voulant pas subir l'humiliation d'un bruyant accès de colère ou de larmes.

Son étoile pâlisait décidément.

Par une réaction toute naturelle chez cette femme qui poussait tout à l'extrême, madame Ripert se prit d'admiration pour Julien. Tel un général vaincu dans un combat acharné reconnaît la supériorité de son adversaire. Ce n'était encore qu'une sensation inconsciente écartée avec horreur ; ce serait bientôt un irrésistible entraînement.

XXV

De l'interrogatoire de M. de Mulsey se dégageaient pour le juge d'instruction trois faits très-importants : l'innocence de l'inculpé ; la certitude que Julien n'exercerait pas de représailles contre madame Ripert, par voie judiciaire tout au moins ; une contravention nettement caractérisée, laquelle pourrait être une solution.

Ce dernier point restait à l'état latent dans son esprit ; une poursuite pour contravention de police dirigée contre un homme sur qui pèse une accusation capitale équivaut à une déclaration d'innocence ; mais elle peut avoir, eu égard au dénonciateur, plus de signification qu'une ordonnance de non-lieu pure et simple.

Tout dépendait de l'attitude que prendrait madame Ripert.

Le palais de justice a ses indiscrétions et même ses cancans ; tout ce qui n'est pas de sa nature secret professionnel se dit et se sait. Les démarches faites par madame Ripert ne pouvaient rester cachées ; elle n'avait d'ailleurs nullement voulu agir dans l'ombre ; elle comptait, au contraire, influencer le magistrat instructeur par ce qu'elle considérait comme une déclaration de guerre.

Ce système aurait pu réussir dans un autre milieu que la magistrature. L'esprit de corps, le sentiment de la responsabilité individuelle et collective sont poussés très-loin dans les compagnies judiciaires, quelle que soit leur importance numérique. Les membres peuvent n'être pas unis isolément par des liens affectueux ; ensemble ils forment un tout qui s'impose au respect avec d'autant plus de force que le public n'est jamais initié aux secrètes animosités. Hommes, ils ont comme tous les hommes des passions, des ambitions, des haines ; magistrats, ils pratiquent plus que les fonctionnaires des autres ordres la maxime salubre de la solidarité.

A la déclaration de guerre de madame Ripert, on répondit par l'abstention ; sans s'être concertés, les magistrats de la cour et du tribunal cessèrent de ce jour de fréquenter la maison du cours des Minimes. Ce fut pour cette femme une cruelle humiliation. Les conseillers, les juges, les représentants du ministère public étaient les ornements et les porte-respect de ses salons.

Elle s'efforça le premier soir de dissimuler son dépit et ne parut pas avoir remarqué les vides nombreux, bien qu'elle eût l'habitude de passer ses visiteurs en revue et de s'informer des motifs ou du retard ou de l'absence.

Le lendemain elle ne put garder le silence ; l'abstention gagnait même les avocats qui ont tant d'attaches au Palais. On lui dit avec beaucoup de ménagements qu'elle devait, pour le moment du moins, renoncer à la visite des magistrats ; que c'était de règle absolue toutes les fois qu'un procès était engagé... Sa colère, trop longtemps concentrée, éclata. Elle fut étincelante de persiflage ; elle pourtraictura en quelques traits vifs et pittoresques chacun de ses anciens amis, auxquels elle appliquait des qualificatifs tantôt violents, tantôt grotesques. Lorsque sa verve commençait à faiblir, elle réchauffait son inspiration en froissant d'un geste rapide une feuille de papier dont on pouvait voir les plis dans l'entre-bâillement d'une élégante châtelaine pendue à sa ceinture.

Cette feuille de papier n'était autre chose qu'une citation à comparaître devant le magistrat instructeur, signifiée le matin même.

La progression dans la fortune contraire était trop bien marquée pour que madame Ripert ne s'en rendît pas compte et n'en fût pas exaspérée. Les femmes de ce caractère sont des malades ; leur état mental ne se maintient à peu près en équilibre que lorsque leurs passions et surtout leur vanité sont pleinement satisfaites, leurs volontés aveuglément obéies ; sinon elles ne connaissent plus rien ni personne et ne respectent aucune bienséance. Le « Moi » toujours haïssable les pousse à des révoltes folles ; le succès avait oblitéré le sens moral, l'opposition l'anéantit. Dussent-elles se compromettre gravement et se perdre, elles crient à la persécution et ne reculent devant aucun expédient.

Oui, madame Ripert devait aller compléter par sa déposition le récit qu'elle avait signé. Elle avait dédaigné jusqu'alors de consulter un avocat ; maintenant elle n'osait pas ; les jeunes gens qui l'entouraient ne lui inspiraient aucune confiance au point de vue juridique ; elle ne se servait d'eux que pour expérimenter sa faconde et se donner du courage. Quand elle retomba dans sa solitude, la situation lui apparut défavorable, non-seulement pour sa vanité, mais pour son influence. Le vide qui se faisait autour d'elle ne pourrait que se resserrer : c'est l'inévitable logique de la vie. Son prestige était dissipé par elle-même ; absorbée dans sa passion haineuse, elle repoussait tout sentiment de tendresse et d'amour avec des frémissements d'effroi et presque de dégoût...

Madame Ripert devait être entendue le matin par le juge d'instruction. Elle prit le chemin des écoliers et passa du côté de la gare pour remonter le cours du Roi-René. Mauvaise inspiration. Au-lieu de calmer son irritation, cette promenade allait augmenter le trouble de ses idées, sinon de sa conscience.

Près de la gare, elle ralentit sa marche ; le sifflet de la locomotive annonçait l'arrivée d'un train. Dans les petites villes, le chemin de fer est la principale distraction ; les oisifs vont à la gare voir qui vient et qui s'en va ; les indifférents, quand l'occasion leur est offerte, ne manquent pas de satisfaire le besoin inné de la curiosité. Ce que fit madame Ripert. Peut-être regardait-elle sans voir ; un des voyageurs avait trop intérêt à bien regarder : il la vit.

C'était Sextius Bonenfant qui arrivait directement de Paris et qui, une valise à la main, son seul bagage, allait à la recherche d'un hôtel.

Il la vit Lorsqu'il était étonné, ce réfractaire de la civilité puérile et honnête s'arrêtait brusquement, écarquillait les yeux, entr'ouvrait la bouche, et, par sa pantomime, manifestait ses sentiments. La rencontre était si inattendue, la surprise si forte, que Bonenfant leva les bras au ciel, ce qui n'était pas sans quelque ridicule : avec les mains montaient en l'air une grosse canne et une volumineuse valise.

L'attitude de Bonenfant était d'ordinaire une interpellation indirecte, un appel en quelque sorte télégraphique ; madame Ripert ne l'ayant pas vu, ou, si elle l'avait vu, ne l'ayant pas reconnu, il se résigna à l'aborder.

Bien qu'il fit de méritoires efforts pour être aimable, pour donner à sa voix des inflexions doucereuses, ni le salut, ni l'inclinaison, ni les paroles ne parvinrent à être sympathiques.

— Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages, articula-t-il sur un ton qui, à une personne prévenue, aurait donné cette impression : « J'ai bien envie de vous étrangler. »

Madame Ripert était loin de penser à Bonenfant, qu'elle avait oublié depuis fort longtemps et dont elle ignorait les relations intimes avec Julien ; elle regardait curieusement ce gros homme et cherchait dans ses souvenirs quel nom appliquer à cette physionomie qu'elle croyait vaguement avoir entrevue autrefois.

— Il est de fait, ajouta-t-il, que voilà beau temps que j'ai quitté Saint-Cannat ; je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer à mon arrivée à Aix.

— Moi-même, monsieur, je n'habite plus Saint-Cannat.

— Ah ! vraiment !... Mais ai-je donc tant changé que vous ne me reconnaissiez pas ? Vous, madame, toujours jeune et belle...

Ce compliment, qui avait dû écorcher le larynx du Provençal, raviva les souvenirs de la coquette.

— Monsieur Bonenfant ! s'écria-t-elle gaiement, et elle lui tendit une main que Sextius ne put refuser. Par quel hasard ? reprit-elle.

— Oh ! hasard !...

Pour se donner une contenance et combiner une réponse incisive sans être compromettante, Sextius se baissa, opération difficile, et déposa sa valise à ses pieds. Quand il se fut redressé :

— J'ai appris indirectement qu'il est arrivé malheur à un de nos compatriotes dont le père fut mon meilleur ami, et j'ai pris ce prétexte pour quitter Paris, pour venir me remettre des souffrances du siège. Peut-être lui serai-je de quelque utilité. Vous le connaissez aussi, je crois... M. Julien de Mulsey...

— Ah ! ce monsieur vous intéresse !... Comment donc, si vous pouvez lui être utile !... Seulement, hâtez-vous. Son affaire est très-grave... Je crois que vous arriverez difficilement jusqu'à lui.

— Est-il donc arrêté ?...

Madame Ripert ne répondit pas ; elle toisa son interlocuteur des pieds à la tête, comme si elle eût voulu prendre la mesure de cet adversaire inattendu ; elle le regarda bien en face, d'un regard de défi et de menace que Sextius soutint avec sa bonhomie souriante et narquoise, quoiqu'il eût été saisi par le doute, puis :

— Adieu, monsieur Bonenfant, ou... au revoir.

Elle s'éloigna sans lui tendre la main cette fois. Sextius la vit se diriger vers le cours du Roi-René. Il prit son temps pour relever sa valise ; au moment où il se remit en marche, madame Ripert avait disparu.

Cet incident l'avait émue plus vivement que toutes les oppositions qu'elle avait rencontrées jusqu'alors. Le voyage de Sextius Bonenfant témoignait d'une réelle et sérieuse affection. Elle avait inspiré, elle, des passions violentes ; elle aurait pu lancer ses amants dans des aventures périlleuses où leur vie eût été sacrifiée : jamais elle n'avait éprouvé de tels dévouements spontanés et désintéressés. Quelle était donc la vertu attractive de cet homme ?

— Aurais-je fait fausse route ? pensait-elle. Peut-être eût-il été préférable de le rappeler à moi ; peut-être était-ce à moi qu'il aspirait ?... Non ! non ! Point de regrets ni de pitié ! C'est un misérable !...

C'est dans ces dispositions d'esprit, c'est en soutenant ce combat intérieur que madame Ripert arriva devant le juge d'instruction. Celui-ci releva à peine la tête à son entrée, la fit distraitemment asseoir, affecta de terminer une note, remua des dossiers et la laissa se morfondre pendant plusieurs minutes. Enfin :

— J'ai à vous demander quelques éclaircissements, madame.

— Je suis prête à répondre à vos questions.

Il y eut un instant de silence. Le juge feuilleta de nouveau des paperasses.

— M. de Mulsey, interrogea-t-il, avait-il des sentiments de haine à l'égard de M. Préval ?

— Je l'ignore.

— M. Préval connaissait-il les motifs de la visite de M. de Mulsey ?

— Je ne comprends pas la portée de cette question.

— C'est que si M. Préval, qui peut-être s'était bercé de l'espoir d'associer son existence à la vôtre...

— Monsieur !...

— Permettez-moi, de préciser. Je dis que M. Préval, si telle était son espérance, aurait pu être irrité par la venue mystérieuse de M. de Mulsey, et dans sa colère s'exalter au point de précipiter le dénoûment fatal de sa maladie.

— Ce qui signifie ?...

— Ce qui signifie, madame, que dans les faits de la cause, — les seuls qui nous intéressent, les seuls qui nous impressionnent, les seuls qui agissent sur nous, — rien n'accuse M. de Mulsey. Vous insinuez, il nie formellement. Vous avez réclamé impérieusement l'autopsie du cadavre, cette autopsie n'a point fait découvrir de lésion grave. Le médecin expert a constaté que le corps ne portait aucune trace de coups, aucune ecchymose, pour me servir du terme scientifique.

Le juge avait sur son bureau, à portée de la main, plusieurs gros volumes entre les pages desquels passaient des fiches ; il les ouvrit aux endroits marqués, compara divers passages, fit sans se presser un travail d'analyse.

Madame Ripert se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater ; elle endurait un véritable supplice.

Lorsque le magistrat instructeur jugea l'épreuve suffisante :

— Cet ouvrage, dit-il, est le traité de médecine légale du docteur Tardieu. Le savant spécialiste affirme, il est vrai, qu'un coup porté dans la région de la poitrine sur une personne vivante, avant la mort, peut ne pas laisser de traces extérieures ; mais il cite de nombreux exemples de blessures et même de blessures profondes faites au cœur et qui n'ont pas amené la mort immédiate. Ces deux observations se neutralisent ; il est impossible d'en tirer un argument probant dans le cas spécial de M. Préval.

Le juge n'avait pas tendu un piège à madame Ripert en parlant des coups portés avant la mort ; mais comme il observait attentivement ses jeux de physionomie, il la vit tressaillir et sursauter à l'énoncé de cet aphorisme médico-légal.

Il ne pouvait se servir juridiquement de la découverte qu'il venait de faire ou plutôt du soupçon qui pénétrait dans son esprit ; cependant, négligeant les points intermédiaires de l'interrogatoire qu'il s'était tracé, il arriva brusquement à sa conclusion.

— Donc, dit-il, des preuves nous sont nécessaires. Avez-vous entendu la discussion de ces messieurs, avez-vous vu porter les coups ?

Madame Ripert était à bout de patience.

— Eh ! monsieur ! s'écria-t-elle, je ne suis pas chargée de l'instruction !... C'est le monde renversé !... Les criminels ont-ils le beau rôle aujourd'hui ? Proposez-le pour le prix Montyon, ce monsieur ? Je dis, moi, qu'un crime a été commis ; c'est à vous de le constater... Ne voyez-vous pas que M. de Mulsey s'est introduit furtivement chez moi avec l'intention de m'extorquer une dot ! Ce misérable a été autrefois mon amant et il a le cynisme de vouloir épouser ma fille, après avoir couru le monde pendant trois mois avec elle. Il a sans doute dissipé sa fortune et celle de cette enfant, et il a conçu le beau projet de me ruiner aussi. Oh ! il est assez hypocrite pour simuler de généreux sentiments, pour faire croire à son désintéressement, à sa vertu, peut-être. On ne m'en impose pas, à moi ! Cet homme est capable de tout, vous dis-je. Un ami, un véritable ami, celui-là, s'est dressé devant lui, bien décidé à défendre mon honneur ; mais cruel autant qu'il est lâche, M. de Mulsey a abusé de sa faiblesse momentanée. Voilà la vérité. Des preuves matérielles, je n'en ai pas, cherchez-les.

La justice a été bien souvent égarée par de fausses dénonciations. Quand elle se jette sur la piste qui lui est indiquée, quand elle tombe dans un piège, il lui est difficile, pour ne pas dire impossible, de ne pas persévérer dans son erreur première. L'accusé est enlacé dans un réseau de mailles si habilement

tramées que c'est miracle s'il échappe à la cour d'assises. Le jury l'acquitte quelquefois, grâce au talent et à l'éloquence d'un avocat qui s'est passionné pour faire triompher la vérité. Madame Ripert, si elle avait eu le temps, aurait certainement combiné quelque diabolique machination contre Julien. Sa dénonciation n'ayant pas eu l'effet qu'elle en attendait, l'irritation lui faisait perdre la tête.

Ses violences de langage, ses virulentes apostrophes n'eurent d'autre résultat que de retarder de quelques jours la clôture de l'instruction.

Le juge résolut d'interroger Mélanie, afin d'établir sa situation véritable vis-à-vis de M. de Mulsey ; et il lança immédiatement une citation.

XXVI

Lorsqu'il avait vu madame Ripert s'éloigner brusquement, Sextius Bonenfant était resté très-perplexe. Cette femme avait de telles façons de s'exprimer qu'elle faisait pénétrer l'hésitation et le doute dans les esprits les plus fermes. A plus forte raison l'excellent mais quelque peu naïf Provençal se laissa-t-il impressionner par l'ironie et par le silence calculé.

Sextius n'avait pas cru un seul instant que Julien eût pu être arrêté. De ce qu'il se serait porté garant de la complète innocence de son ami, il aurait conclu, si la pensée de l'arrestation lui était venue, que les magistrats devaient être dans les mêmes dispositions à son égard. Maintenant il avait des appréhensions, presque des craintes.

Cependant l'aspect nouveau du quartier de la Gare changea le cours de ses idées ; il ne put résister au plaisir d'examiner la fontaine monumentale élevée au rond-point de la gare et qui domine le bas-fond où le chemin de fer vient aboutir. L'entrée de la ville d'Aix est une des plus belles qui existent : magnifique vestibule d'un monument médiocre.

En arrivant sur le cours du Roi-René, le voyageur se reconnut ; il le remonta, aussi rapidement que cela lui était possible, jusque vers le milieu où se trouve l'hôtel Nègre-Coste ; c'est là qu'autrefois il avait l'habitude de descendre. Il y entra avec le sans-façon d'un hôte qui se croit attendu.

— Nègre est-il là ? demanda-t-il au bureau.

— Non, monsieur.

— Et Blandin ?

— C'est moi, monsieur.

— Eh bien ! mon pauvre vieux, je ne vous fais pas mon compliment. Il paraît qu'on vieillit aussi à Aix !

M. Blandin, qui est dans la force de l'âge mûr, peu flatté de l'apostrophe, regardait le voyageur d'un air ahuri, ne sachant s'il fallait rire ou se fâcher.

— Pardon, monsieur, dit-il, mais je n'ai pas l'honneur...

— Sextius Bonenfant, de Saint-Cannat jadis, de Paris aujourd'hui.

— Ah ! cher monsieur Bonenfant ! que ne le disiez-vous plus tôt !... C'est qu'il y a quelque vingt ans que je ne vous avais pas vu. Quel bon vent vous amène ?... Donnez votre valise.

— Minute !... Avez-vous vu M. de Mulsey ?...

— Non. Il est à la Mule-Noire.

— Est-il encore à Aix ?

Le bon Sextius attendait la réponse avec anxiété.

— Certainement, répondit le maître d'hôtel. Avec son affaire, vous comprenez, il ne peut s'éloigner.

Sextius respira et même bruyamment. Dans sa joie il aurait volontiers embrassé M. Blandin. Il se contenta d'adopter son hôtel et de se faire donner la meilleure chambre. Après avoir changé de linge, il se rendit à la Mule-Noire.

Son voyage, sa démarche, son intervention lui paraissaient si naturels qu'il se proposait tout simplement d'aller frapper à la porte de Julien et de dire : Me voilà ! sans penser que si Mélanie se trouvait avec son ami, elle pourrait éprouver par la surprise une émotion douloureuse.

Fort heureusement il rencontra dans le vestibule de l'hôtel le valet de chambre de Julien. C'était un garçon calme, réfléchi, attentif, qui s'étudiait à ménager l'irritabilité nerveuse de son maître. Julien faisait sa toilette dans sa chambre. Le domestique fut plus à l'aise, les hommes étant mieux aguerris contre la douleur et contre la joie. A son attitude presque joviale, Julien comprit qu'il avait quelque bonne nouvelle à lui annoncer ; il ne le laissa pas dévider tout l'écheveau de ses périphrases. Quand il sut que Sextius Bonenfant était là, il fut si heureux et si reconnaissant qu'il s'élança pour aller à sa rencontre. Mais il était à moitié vêtu ; il l'envoya chercher.

Les deux hommes s'embrassèrent longuement. Joseph les laissa à leurs effusions et prévint Miette qu'elle eût à préparer mademoiselle Ripert à cette entrevue.

— Mon cher ami, dit enfin Julien, que vous êtes bon et généreux !

— Veux-tu te taire ! Je devrais être ici depuis huit jours. Pourquoi ne m'as-tu pas expédié une dépêche ?

— Les événements se sont tellement précipités que je ne savais où donner de la tête.

— Et tu n'as pas pensé à moi. Ingrat !... Mais je ne t'en veux plus. Tu es libre, c'est l'essentiel. A nous deux, nous viendrons facilement à bout de la terrible femme. Chacun son tour en ce monde. Il est bien temps qu'elle fasse pénitence.

Julien dut raconter de nouveau son histoire dans les plus minutieux détails, après l'avoir préalablement résumée en quelques mots. Les

sérieuses préoccupations personnelles rendent naturelles les redites. Julien préférait, d'ailleurs, tout dire, afin de n'avoir pas à traiter ce triste sujet en présence de Mélanie.

Bonenfant avait demandé à voir la jeune fille. Julien temporisait, voulant que la matinée fût assez avancée pour qu'il pût entrer dans son appartement et la préparer à la visite de Sextius. Mélanie l'attendait, heureuse, elle aussi, de la venue de l'excellent homme ; Miette l'avait avertie.

Il n'y avait plus trace de l'hostilité première. Mélanie était de la famille adoptive du vieux garçon au même titre que Julien. Lorsqu'ils furent réunis, les souvenirs de Ville-d'Avray firent les frais de la conversation, jusqu'au moment où fut apportée la citation convoquant Mélanie devant le juge d'instruction.

Ce fut une désagréable et pénible surprise. Pour être inévitables dans certaines situations, les contrariétés n'en sont pas moins sensibles. Cependant, il n'y avait pas à reculer ; il n'y avait pas non plus à s'effrayer, le juge s'étant montré toujours très-bienveillant.

Julien et Bonenfant s'appliquèrent seulement à démontrer à Mélanie la nécessité du calme et de la prudence ; elle promit, en affirmant toutefois qu'elle manifesterait énergiquement son dévouement absolu à l'égard de Julien.

Le lendemain matin, Bonenfant, en grande toilette, donnait le bras à Mélanie pour la conduire au palais de justice. Julien marchait à côté de lui.

Les deux hommes durent rester dans la salle d'attente précédant le cabinet du juge ; ils le savaient, mais ils avaient voulu marquer par des témoignages extérieurs de leur déférence et de leur respect pour la jeune fille.

Le juge reçut Mélanie, non en magistrat instructeur, mais en homme du monde. Il se leva à son entrée et lui offrit un fauteuil, au lieu de la chaise banale des témoins ordinaires. Il lui dit :

— J'aurais voulu pouvoir ne pas vous faire intervenir, mademoiselle, mais la justice a des obligations rigoureuses. Je serai peut-être dans la nécessité de vous poser des questions qui vous paraîtront indiscretes ; croyez bien qu'elles me sont dictées par mon devoir de magistrat et qu'elles n'ont aucun caractère ni de malveillance ni de curiosité.

Mélanie fut effrayée par ce début. Tout le monde entre avec émotion dans un cabinet de juge d'instruction ; une jeune fille est naturellement plus émue que personne, surtout quand elle se trouve dans une situation aussi

délicate que mademoiselle Ripert... Celle-ci s'inclina sans rien dire et attendit.

— Je n'ai pas à vous interroger sur l'événement du cours des Minimes, reprit le juge ; je ne veux pas vous exposer à hésiter...

— Je n'hésiterais pas, monsieur. Vous pouvez m'interroger. L'homme le plus honorable, le plus loyal, le meilleur, est sous le coup d'une accusation capitale. Mon devoir est de le défendre, parce qu'il est innocent, et parce que je lui dois plus que la vie, je lui dois l'honneur. Ceux qui en avaient la garde l'avaient compromis. M. de Mulsey est mon sauveur. Je n'hésiterai jamais à proclamer son grand cœur, pendant l'instruction, et publiquement s'il le faut.

— Calmez-vous, mademoiselle. Si ce malheur arrivait, vous agiriez suivant les inspirations de votre conscience. Aujourd'hui vous n'avez que des renseignements de détail à me donner... Depuis combien de temps avez-vous quitté madame votre mère ?

— Depuis un an environ... J'y ai été absolument obligée.

— Je le sais... Vous avez reçu la part vous revenant dans la succession de monsieur votre père ; à quelle somme s'élevait elle ?

— A quatre cent et quelques mille francs.

— Avez-vous toujours cette fortune ?

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous, si cela était nécessaire, en justifier ?

— Parfaitement. J'ai les mêmes titres que j'ai reçus.

— M. de Mulsey est riche aussi ?

— M. de Mulsey est plus riche que moi. J'ignore le chiffre exact de sa fortune ; certainement il a de cinq à six cent mille francs. Vous pouvez le lui demander à lui-même ; il est là qui m'attend avec un de nos amis communs qui connaît et notre histoire et nos affaires, et qui a fait tout exprès le voyage de Paris pour nous apporter son appui.

— C'est inutile ; ce serait irrégulier... Permettez-moi une observation. Vous m'avez dit que vous pouviez représenter vos titres de rente ; vous les avez donc apportés ? Vous gardez à l'hôtel, M. de Mulsey et vous, des valeurs représentant au moins un million ?

— Nos titres sont déposés à la Banque de France.

— Très-bien ; c'est de la prudence... Je vous remercie, mademoiselle. Je n'ai pas d'autres questions à vous adresser.

Mélanie était à la fois étonnée et rassurée. Elle prit congé du juge d'instruction, qui l'accompagna jusqu'à la porte de son cabinet et qui même attendit, avant de rentrer, d'avoir reçu et rendu le salut de Julien. Il n'était pas fâché non plus de voir quel était l'homme qui donnait aux deux jeunes gens une preuve aussi sérieuse d'affection.

Sextius Bonenfant lui était inconnu ; mais il est des physionomies qui ne trompent pas, et les honnêtes gens ont à se pressentir et à se deviner un instinct aussi sûr que les malfaiteurs entre eux ; s'ils vont moins souvent l'un à l'autre, c'est que l'intérêt de sympathie est moins puissant que l'intérêt de coalition.

Rien qu'à voir s'épanouir la large face du voyageur quand Mélanie parut sur le seuil du cabinet, radieuse, le juge comprit que c'était un homme de cœur et de dévouement.

Ce fut allègrement et avec grand plaisir qu'il mit en ordre le dossier de l'affaire du cours des Minimes pour clore l'instruction, pendant que Sextius, Julien et Mélanie retournaient à l'hôtel.

Sextius donnait encore le bras à la jeune fille, placée cette fois entre les deux hommes, afin qu'ils entendissent facilement, l'un et l'autre, le récit de sa conversation avec le juge.

— Ça, c'est de l'audace, ne put se retenir de dire le Provençal. Elle a dû affirmer au juge que Julien vous avait ruinée.

— Oh ! monsieur Bonenfant !

— Pourquoi donc, alors, vous a-t-il posé toutes ces questions ?

Mélanie baissa la tête.

— Ma pauvre mère devient folle, murmura-t-elle.

XXVII

« Ma mère devient folle ! »

Le jour où l'éducation rigoureusement scientifique prévaudra en France, les exclamations du genre de celle-là ne seront plus possibles. On abuse étrangement de la folie dans les conversations courantes : — Vous êtes fou ! — C'est de la folie ! — Quelle folie ! — Et même, tout à fait en manière de plaisanterie : J'en ris comme une petite folle. — Tout autant de phrases que l'on débite sans que personne y attache aucune importance. On serait tenté de croire que la folie est l'état normal des Français. La folie, c'est-à-dire la perte de la raison, c'est-à-dire la plus cruelle des maladies, c'est-à-dire le plus effroyable des malheurs, est si souvent invoquée pour des cas futiles qu'elle ne suscite pas de sombres pensées, de lamentables tableaux. Il ne faudrait en parler qu'avec la plus grande circonspection, on en fait le synonyme de bizarrerie, et s'il s'agit vraiment de folie, on gémira plus tard et on ne voudra pas se rappeler que l'on a été prophète.

« Ma mère devient folle », avait dit Mélanie Ripert ; elle ne croyait certes pas être aussi près de la vérité.

En huit jours, madame Ripert avait considérablement changé. Au moral, ce n'était plus du tout la même femme. Au lieu de la verve spirituelle qui effleurait tous les sujets de conversation, au lieu de l'argumentation serrée qu'elle mettait naguère au service des discussions sérieuses, elle n'avait à offrir à ses visiteurs que de continuelles redites sur l'injustice de la justice, sur l'odieuse conduite de ses ennemis.

Les commentaires devenaient de jour en jour plus compromettants ; de jour en jour le cercle de ses fidèles diminuait ; les très-jeunes gens même s'effrayaient de cette persistance de colère et de haine qui ne laissait plus la moindre échappée au sentiment ni à la galanterie ; d'autant plus qu'elle leur reprochait en termes généralement fort durs de ne pas être assez habiles pour savoir heure par heure ce que faisait M. de Mulsey.

En réalité, elle ne pensait qu'à cet homme, qu'elle sentait plus fort qu'elle. Sa fureur dissimulait à peine un renouveau de passion. Son dépit était extrême de ne trouver personne qui le connût intimement et à qui elle pût parler de lui. Elle savait bien ses relations avec M. de Vilberg, mais elle

considérait ce M. de Vilberg comme un implacable adversaire. Elle était instruite des très-rares sorties de Julien ; cela ne pouvait satisfaire sa dévorante curiosité.

Quand elle apprit que Sextius Bonenfant avait accompagné officiellement Mélanie et Julien au palais de justice, elle résolut de se rapprocher à tout prix de son ancien amoureux ; elle ordonna à une de ses femmes, la plus fûtée de toutes, de se poster près de la Mule-Noire et de lui amener le gros homme, dont elle lui fit au physique et au moral le portrait exact.

Sextius ne pouvait longtemps rester en place ; flâner était pour lui un impérieux besoin ; faire de l'exercice, une nécessité hygiénique. Aussitôt qu'il eut déjeuné avec ses amis, laissant les jeunes gens à leurs causeries, il sortit pour « se remettre Aix dans les jambes », selon sa pittoresque expression.

La femme à qui madame Ripert l'avait parfaitement décrit le reconnut et le suivit. C'était une habile messagère ; elle ne l'aborda pas mystérieusement pour lui transmettre l'invitation insolite de sa maîtresse. Ayant fait une contre-marche intelligente, elle se trouva face à face avec le voyageur, et, comme si elle eût retrouvé une ancienne connaissance :

— Eh ! je ne me trompe pas, s'écria-t-elle gaiement ; c'est monsieur Bonenfant !

— Et toi, qui es-tu ?

Sextius tutoyait tout le monde.

— Comment ! vous ne vous rappelez pas Suzon ?

— Attends donc... Suzon ? Non... Enfin, cela ne fait rien ; je suis enchanté de te rencontrer.

— Pas du tout, monsieur Bonenfant ; c'est très-mal d'oublier ainsi. J'aurais bien fait de ne pas écouter vos sornettes quand vous couriez après moi à Saint-Cannat. Nous étions jeunes alors...

Le galantin était pris par son côté faible. Sa mémoire s'éclaircit comme par enchantement, et de très-bonne foi il reconnut pour une ancienne victime cette Suzon qu'il n'avait jamais vue.

— Suzon !... Ah ! très-bien ! dit-il. Mais oui, parbleu ! Pardonne-moi. Tu comprends, Aix n'est pas Saint-Cannat. Et comment te trouves-tu ici ?

— Je suis venue avec madame Ripert qui a voulu absolument m'emmener ; je dirige un de ses ateliers.

— Te plais-tu à Aix ?

— Je me plais partout, monsieur Bonenfant ; et puis madame Ripert est si bonne !

— Je l'ai rencontrée ce matin en descendant du chemin de fer. A te parler vrai, elle ne m'a pas paru aussi bonne que tu veux bien le dire.

— Vous l'avez mal jugée, je vous assure. Peut-être était-elle préoccupée de son affaire. Mais vous ne savez pas...

— J'ai entendu parler de quelque chose ; je ne sais rien au juste.

— Ah bien ! ce serait trop long de vous raconter cela ; moi je n'ai pas le temps, vous comprenez ; mais si vous êtes toujours curieux, — car vous étiez curieux, monsieur Bonenfant, — allez chez madame, je suis sûre qu'elle sera contente de vous revoir.

Tout en causant, Sextius et la soi-disant Suzon de Saint-Cannat s'étaient dirigés vers le cours des Minimes.

— Il faut que je vous quitte, dit la femme ; nous voici tout près de la maison de madame ; tenez, cette grille là-bas ; je ne voudrais pas qu'elle me vît bavarder. Au revoir, monsieur Bonenfant !

— Donne-moi la main, au moins.

— Volontiers.

Sextius était perplexe ; non qu'il eût quelque soupçon, mais il se demandait s'il y avait utilité pour ses amis à ce qu'il vît madame Ripert. Sa visite ne serait-elle pas préjudiciable ? Ne pourrait-elle pas être interprétée comme une fausse démarche ?

Cependant il ne put résister au désir de se rendre compte par lui-même de la scène dramatique qui avait eu le jardin pour théâtre.

Précisément, madame Ripert s'y trouvait. Elle était assise dans le grand fauteuil à oreilles dont Julien lui avait parlé et que l'on n'avait pas changé de place. Madame Ripert, les deux coudes appuyés sur les bras du fauteuil, le corps sensiblement penché en avant, regardait sans voir, sombre, les sourcils contractés, les lèvres serrées. Par instants, un mouvement nerveux agitait sa tête ou ses épaules.

Sextius, qui l'observait à travers les arbres, la vit par deux fois se mordre les lèvres. Il hésita longtemps ; il avait une terreur instinctive de n'être pas maître de soi. L'attraction, à la fin, fut plus forte que la raison.

— Après tout, pensa-t-il, je ne dirai que ce que je voudrai dire ; si elle agit comme ce matin, j'en serai quitte pour ne parler de ma visite ni à Julien ni à Mélanie.

Et, d'un pas délibéré, il alla sonner à la porte de la grille.

Madame Ripert sursauta ; le tintement de la sonnette la rappelait à la réalité, chassant le rêve ou dissipant le cauchemar. Dès qu'elle eut reconnu Sextius, sa physionomie s'épanouit.

— Entrez, cher monsieur Bonenfant ! s'écria-t-elle.

Et elle se porta à sa rencontre.

— Eh bien ! avez-vous vu votre ami ?...

— Il est libre, madame...

— Eh ! je le sais bien ! les misérables juges sont contre moi. Mais qu'ils prennent garde ! Ce n'est pas ma faute, à moi, si ce pauvre garçon est un assassin. Est-ce que je suis son ennemie, moi ? Est-ce que je me venge ?... Voyons, soyez franc ; dites, vous qui êtes son ami et le mien, que feriez-vous à ma place ?

Sextius tirait par mouvements saccadés le bas de son oreille droite ; ce mélange de fureur et de tendresse, cette incohérence de sentiments l'étonnaient et l'effrayaient. Madame Ripert le secouait par son bras inoccupé :

— Répondez-moi donc ! Dites-moi ce que fait Julien, ce qu'il pense de moi, ce qu'il veut. Car enfin vous êtes venu ici pour quelque chose.

— Oui.

— Dites-le-moi ; on peut tout me dire, à moi. Je ne suis pas méchante, vous le savez. On voudrait faire croire que je suis un monstre ; vous le croyez peut-être, vous aussi. Ce n'est pas vrai... Il était là sur ce fauteuil, le malheureux Préval. Il me l'a tué... La mort est horrible, voyez-vous... Il nie, n'est-ce pas ?... C'est tout naturel... Alors il me hait...

— Julien ne vous hait pas, madame.

— Ah !

— Je vous assure qu'il y a entre vous un malentendu déplorable. Sans cette malheureuse guerre, je serais venu à Aix, il y a trois mois. J'aurais été l'intermédiaire entre ces enfants et vous. Je vous aurais dit : « Madame, votre fille a lavé avec du sang un passé douloureux ; elle aime Julien qu'elle a voulu tuer, et Julien l'aime. Rendez une famille à Mélanie, et quand Julien viendra vous la demander, ce sera un homme nouveau, mort pour vous, digne d'elle. »

— Ah ! ah ! ah ! ah ! vous croyez à ces sottises-là, vous ! Et vous vous imaginez naïvement que j'aurais consenti ! Ils s'aiment, dites-vous ?

— Comment ne s'aimeraient-ils pas !

— Julien est un misérable, et Mélanie une sotte.

— Elle ne serait pas votre fille dans ce cas.

— Ta, ta, ta ; je m'entends.

— Je vous jure que c'est une femme intelligente et d'une grande force de volonté. Je l'ai détestée, là, de tout mon cœur. Une femme qui joue du revolver n'est pas de mon goût. Mais je suis revenu sur mes premiers sentiments, et j'ai juré de contribuer à son bonheur. Je suis convaincu que si vous la revoyiez, vous n'auriez pas d'autre désir que de la savoir heureuse.

— Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, ce n'était pas la peine de vous déranger. Si Mélanie me demandait pardon à genoux, peut-être lui pardonnerais-je, à elle ; mais la donner à Julien, jamais !

Madame Ripert, en quelques enjambées rapides fit le tour de son jardin, humant l'air frais et cherchant à calmer, par le mouvement, le bouillonnement de son sang et de ses pensées. Puis, revenant vers Bonenfant :

— Soit ; amenez-la moi. Entre femmes on se comprend sans se dire les choses. Les hommes sont de grands enfants ; ils ne savent ni aimer ni haïr... Je veux savoir ! je veux savoir !... Adieu !

Elle s'éloigna en courant et ferma sur elle la porte de sa maison. Sextius entendit très-distinctement un verrou grincer dans sa gâche de fer.

XXVIII

Sextius Bonenfant était bien plus embarrassé après qu'avant sa visite. L'extraordinaire mobilité de sentiments et d'idées de madame Ripert le déroutait complètement. Il ne comprenait rien à ce choc de passions. C'est que, croyant avoir affaire à une femme, il n'avait pas deviné ni par conséquent observé la malade.

La fermeture de la porte d'entrée de la maison à l'aide d'un verrou lui avait paru un caprice ; c'était une précaution.

Sentant venir la crise violente du mal terrible : l'hystérie, madame Ripert, qui avait encore assez d'empire sur elle-même pour se cacher, était allée s'enfermer dans sa chambre, et malheur à celui ou à celle qui lui aurait porté secours !

Sextius n'avait vu que le trouble moral ; c'en était assez pour qu'il se gardât de parler de son expédition. Ni Julien, ni Mélanie, au surplus, ne le questionnèrent sur l'emploi de son temps ; ils étaient trop heureux de lui annoncer une bonne nouvelle. Par assignation, il avait été ordonné à Julien d'avoir à comparaître à bref délai devant le tribunal de simple police pour répondre à la contravention d'exercice sans autorisation d'un commerce soumis à des formalités particulières et à la surveillance.

C'est la solution que le juge d'instruction avait définitivement adoptée. Julien en éprouva une grande joie, un soulagement inexprimable, plus encore pour Mélanie que pour lui-même. Un homme peut supporter l'épreuve d'un procès criminel ; son innocence proclamée, l'honneur est intact. Une jeune fille, dans les débats d'une cour d'assises, qu'elle soit accusée ou principal témoin, même quand elle a le beau rôle, perd toujours sa fugitive efflorescence de pudeur, ne fût-ce que par les regards curieux et indiscrets de la foule.

Julien avait charge d'âmes, maintenant. La persécution qu'il subissait depuis quinze jours à cause de Mélanie et par le fait de sa mère lui constituait des droits, bien plus, des devoirs. L'odieuse dénonciation de madame Ripert légitimait son amour pour mademoiselle Ripert.

M. de Vilberg, qui passait toutes les après-midi une heure avec Julien et Mélanie, sans préjudice de ses visites à peu près quotidiennes du soir, M. de

Vilberg était auprès d'eux quand Sextius revint à l'hôtel.

Les deux jeunes hommes le mirent au courant de la situation et le consultèrent sur la rédaction d'une note destinée aux journaux qui avaient annoncé avec fracas l'affaire du cours des Minimes.

— Je dois vous dire, conclut Julien, que Mélanie, trop généreuse en cette circonstance, serait d'avis de ne rien publier ; nous croyons, nous, que la réparation doit être publique, comme l'a été l'insulte.

Sextius consulta la jeune fille du regard. Malheureusement, soit qu'elle craignît de contrarier Julien si elle influençait son ami, soit qu'elle ne fût pas très-convaincue de son opinion, Mélanie baissait les yeux et paraissait absorbée par un travail de broderie.

Sextius sentait que Mélanie avait raison, et cela d'autant plus vivement qu'il venait de voir sa mère et d'apprécier son effrayante irritabilité nerveuse ; mais il n'osa pas se prononcer, s'étant interdit de parler de son entrevue.

— Vous seuls pouvez savoir si cette publication est utile, dit-il. Je n'étais pas à Aix quand les premiers articles ont paru ; j'ignore l'effet qu'ils ont produit.

— Vous devez bien vous douter qu'ils ont fait beau coup de bruit, car les ayant lus à trois cents lieues de distance, vous êtes parti aussitôt.

— Moi, c'était naturel. J'ai vu Julien en danger.

— Supposez que vous soyez resté à Paris, que nous n'ayons pas d'autre moyen de correspondre, ne seriez-vous pas bien aise d'apprendre par les journaux que je suis mis hors de cause ?

— Évidemment.

— La question est jugée, dit gaiement Julien. Mon cher Vilberg, tu peux aller porter ces notes à tes confrères, qui les feront parvenir à leurs journaux.

Le lendemain, les colporteurs du Petit Marseillais criaient dans les rues d'Aix : « Voyez la fin de l'affaire du cours des Minimes. » Les facétieux ajoutaient : « Ça se termine en queue de poisson.

C'était fort bien pour le public qui s'amuse de tout et qui n'attache pas aux nouvelles d'autre importance qu'une plus ou moins grande curiosité.

Ni Julien, ni M. de Vilberg n'avaient réfléchi à l'influence que pouvait exercer sur madame Ripert ce désaveu de sa conduite, ce soufflet moral.

Mélanie en avait eu le pressentiment ; il eût été désirable qu'elle ne se départît pas de sa fermeté et de sa décision habituelles.

Mais le coup était porté. Madame Ripert le reçut en pleine poitrine et elle en ressentit une secousse si violente qu'elle faillit n'y point survivre.

Quand elle parvint à surmonter les crises, qui ne lui laissèrent que de courts répit pendant trois jours, elle avait vieilli de dix ans ; sa beauté et son intelligence avaient sombré : c'était une femme à la mer.

Les Aixois avaient, depuis deux jours déjà, oublié cette affaire, incident des plus infimes, comparé aux événements qui remettaient tout en question à Paris et qui menaçaient la province des horreurs de la guerre civile. C'est le 18 mars que les gamins avaient proposé en riant les exemplaires du Petit Marseillais. Le lendemain, on entendait ces cris lugubres : « La Commune à Paris ! Assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas. » Et les nouvelles se précipitaient sinistres, terrifiantes. Insurrection à Lyon. Insurrection à Marseille. Partout le drapeau rouge. Partout le spectre hideux de la guerre civile.

Les Aixois avaient autre chose à faire que de s'occuper d'un drame de famille, dont ils pressentaient à peine la gravité, n'en connaissant qu'un épisode, tragédie au début, vaudeville à la fin.

Madame Ripert, elle, ne pensait qu'à sa vengeance avortée. Dès qu'elle put se lever et s'habiller, elle se fit conduire en voiture chez les magistrats, reprenant son rôle de quémandeuse de poursuites, disant : « Il n'est pas possible que l'ordonnance du juge d'instruction soit maintenue. Ce serait un monstrueux déni de justice... Le Code autorise le procureur de la République à se pourvoir contre les ordonnances du juge... » Partout elle fut éconduite ; on lui fit même comprendre poliment, mais nettement, que son intervention ne pouvait être plus longtemps tolérée.

La malheureuse femme, tout entière à sa haine, aux révoltes de sa vanité, ne s'aperçut pas de la pitié qu'elle inspirait aux uns, de l'étonnement et de l'effroi qu'elle produisait sur les autres. Elle n'avait pas conscience de la transformation qui s'était opérée en elle ; le seul fait nouveau qu'elle constata, c'était l'abandon dans lequel on la laissait ; les plus tenaces de ses fidèles s'éclipsèrent quand elle leur apparut vieillie, défigurée, ne conservant même plus les grands airs qui avaient été sa dernière séduction.

Madame Ripert, persuadée qu'elle était victime d'une conjuration habilement ourdie, puisa dans ce délaissement de nouveaux motifs de haine contre sa fille, qu'elle rendait responsable de tous ses malheurs. Elle attendait sa venue ; Sextius la lui avait annoncée ; elle y comptait maintenant ; elle voulait voir sa fille pour se venger enfin et sûrement sur

quelqu'un. Quant à reprendre l'affaire judiciairement, il n'y fallait plus penser. Au cours de ses visites, elle avait appris la condamnation de Julien à un franc d'amende par le tribunal de simple police. Un franc d'amende ! quelle amère dérision !...

Vingt fois pendant la journée, madame Ripert appela Suzon et lui ordonna d'aller chercher Bonenfant. Suzon obéissait ou faisait semblant d'obéir. Madame Ripert lui reprochait durement de revenir seule, et deux ou trois fois elle leva la main pour la battre. Puis, pleurant, elle lui demandait pardon et la suppliait de retourner à l'hôtel. Elle entremêlait ses ordres, ses prières et ses injures, de menaces contre Mélanie et des ressouvenirs amoureux de Julien. C'était lamentable.

Suzon avait profité d'une de ses sorties pour avertir le médecin ordinaire de madame Ripert. Celui-ci lui rendit visite comme par hasard. Elle lui fit part de ses malheurs et de son désir de revoir sa fille, tout en accablant Mélanie d'épithètes abominables et d'accusations odieuses. Le docteur lui promit tout ce qu'elle voulut, et, moitié par persuasion, moitié par ruse, il lui administra une énergique potion calmante qui lui procura un sommeil dont elle avait le plus pressant besoin.

Le soir même, sur les indications de Suzon, le docteur eut une conférence avec Sextius Bonenfant, à qui il ne dissimula pas la gravité de la situation.

— Surtout, lui dit-il, empêchez à tout prix que madame Ripert voie sa fille ou M. de Mulsey. Si j'étais leur ami ou leur médecin, je leur ordonnerais de partir. Dans l'état d'exaspération où se trouve madame Ripert, je ne répons de rien. Cette malheureuse se porterait à quelque extrémité...

Bonenfant remercia le docteur et lui raconta à son tour son entrevue récente.

— Ah ! si vous saviez ce qu'en trois jours les révolutions morales ont fait de ravages sur cet organisme ! s'écria le docteur. Madame Ripert n'a plus que l'apparence humaine ; encore une secousse violente, elle tombera à l'état de brute.

— C'est impossible.

— Libre à vous de vous en assurer. Je vous conseille seulement de prendre vos précautions.

Le conseil n'était pas superflu. Quand, après une nuit d'absolue insensibilité, madame Ripert sortit de son engourdissement, elle

recommença à réclamer sa fille avec les mêmes gestes impérieux et menaçants. Sextius ne tarda pas à se faire annoncer.

— Est-il seul ? demanda-t-elle.

Sur la réponse affirmative, elle dit qu'on priât le visiteur d'attendre au salon ; elle fit une quasi-toilette et se promit d'être bien douce, bien aimable, bien persuasive.

Sextius, de son côté, préparait un petit discours ; il s'efforçait de le tourner assez habilement pour que madame Ripert comprit qu'elle devait renoncer à voir sa fille.

Madame Ripert entra au salon. Sextius s'attendait certainement à constater un changement de physionomie ; mais la femme qui se présentait devant lui rappelait si peu celle qu'il avait vue quatre jours auparavant dans tout l'épanouissement de sa beauté, qu'il ne put maîtriser une exclamation de surprise. Le front s'était ridé ; les yeux, cerclés de noir, clignotaient dans des plis sans nombre ; les joues pendaient ; la bouche s'était empâtée. Seuls, les cheveux n'avaient rien perdu de leur éclat ; c'était à croire que depuis longtemps la catastrophe était prévue et conjurée.

Madame Ripert ne comprenait pas, ne voulait pas comprendre que son rôle de jolie femme était fini. Son miroir lui avait dit sans doute toute l'étendue de son malheur ; elle s'était refusée à entendre ce témoin importun ; elle ne permettrait pas surtout qu'on méconnût ce qu'elle croyait être un droit imprescriptible. Mais le petit cri d'effroi de Sextius ne lui avait pas échappé. Cela lui fut d'autant plus cruel que, par un mouvement machinal, Sextius regarda, à titre de comparaison, le portrait en pied appendu à la place d'honneur du salon, celui-là même dont Julien avait une copie.

Tous les beaux projets de câlinerie qu'avait formés madame Ripert s'évanouirent.

Elle s'avança, menaçante, vers le visiteur :

— Que venez-vous faire ici tout seul ? dit-elle durement.

— Vous m'avez fait appeler hier ; malheureusement je l'ai su trop tard pour me rendre auprès de vous.

— Ce n'est pas vrai !

— Permettez, madame...

— Ce n'est pas vrai, vous dis-je. Vous venez m'espionner. Vous êtes comme les autres, plus infâme, peut-être. Les autres, je le comprends, ils sont mes ennemis. Vous, que vous ai-je fait ? Je ne vous aime pas, je ne

vous hais pas ; vous m'êtes indifférent. Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires ?... Ah ! ah ! ah ! ah ! Sextius Bonenfant ambassadeur ! Vous êtes ridicule, mon bonhomme... Veux-tu t'en aller !....

Sextius était trop mal à l'aise en présence de cette femme, qui n'avait plus que de faibles lueurs de raison, pour ne pas accepter son congé. Il balbutia quelques mots et se dirigea vers la porte.

Madame Ripert se précipita pour lui barrer le passage.

— Vous ne sortirez pas ! cria-t-elle, vous ne sortirez pas sans m'avoir dit pourquoi vous n'avez pas amené Mélanie, comme vous me l'aviez promis.

Sextius comprit qu'il était indispensable de donner une raison plausible et de faire prendre patience à la terrible femme.

— Je venais prendre vos ordres pour cette entrevue, dit-il avec une telle apparence de sincérité que madame Ripert s'y laissa tromper.

— Est-ce bien vrai, ce mensonge-là ? répondit-elle gaiement, comme si elle eût été sur le point de voir son rêve réalisé.

— Je vous jure...

— A la bonne heure. Eh bien ! mon cher monsieur Bonenfant, je suis à votre disposition pour quand vous voudrez. Le plus tôt sera le mieux.

— Voulez-vous demain ?

— Demain matin alors ; nous pourrons déjeuner ensemble.

Un sourd ricanement de joie féroce démentit l'apparente sérénité de cette fin de conversation.

Sextius ne manqua pas de faire son profit de cette remarque, et pour lui, à qui le grand air parut délicieux en sortant d'une atmosphère imprégnée de folie, et pour ses amis, qui attendaient impatiemment son retour.

XXIX

La seconde visite de Sextius Bonenfant à madame Ripert avait été concertée avec Julien et Mélanie. Averti par un homme de science des progrès rapides d'un mal qui, arrive à l'état aigu, mène à l'abrutissement ou à la folie, Sextius avait tenu à dégager sa responsabilité et à prévenir ses amis.

Quelque douloureuse que dût être la consultation, Julien exigea que Mélanie y prît part, en l'absence de M. de Vilberg toutefois, dont il se réservait de réclamer le concours au moment opportun. M. de Vilberg, autorisé par sa mère et par ses sœurs, avait offert un asile à Mélanie dans sa famille, et cela dès l'arrivée des jeunes gens à Aix. Julien avait accepté, mais seulement pour le cas où les tentatives de conciliation échoueraient ; il avait obtenu l'agrément de madame de Vilberg, femme de cœur et d'esprit, dont la réputation d'honorabilité était parfaitement établie, et qui se prêtait d'autant plus volontiers à cet acte de réparation qu'elle avait sérieusement redouté l'influence de madame Ripert sur son fils.

Certain de l'assentissement de son ami quand il ferait appel à son dévouement, Julien ne crut pas utile de le convoquer ; il aurait craint que Mélanie n'eût à rougir devant ce jeune homme qu'elle connaissait seulement depuis quelques jours.

Quand ils furent tous les trois, Sextius, Mélanie et lui :

— Nous voici arrivés à l'heure solennelle des résolutions définitives, dit-il. Je crois inutile, Mélanie, de vous dire que je vous aime de toutes les forces de mon âme, que mon vœu le plus ardent est de pouvoir vous consacrer ma vie et d'avoir le droit de vous faire respecter, non-seulement parce que je vous aime, mais encore parce que vous porterez mon nom. Le voulez-vous toujours ?

La jeune fille eut un adorable sourire ; elle tendit les deux mains à son ami et approcha son front de ses lèvres pour recevoir le baiser des fiançailles.

Ils se regardèrent longuement, les yeux dans les yeux, émus, heureux, oubliant dans leur extase le monde et Sextius lui-même.

Celui-ci, fort embarrassé de son personnage, et secoué par le contre-coup de cette passion, prit le parti de tousser pour ramener les amoureux sur la terre.

Julien lui serra la main et fit rasseoir Mélanie.

— Merci, reprit-il, s'adressant à la jeune fille. C'est à vous qu'il appartient de décider si nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour que madame votre mère ne nous forçât point à user des droits que la loi vous donne.

C'était au tour de Sextius de prendre la parole. Il raconta sa visite ; il rapporta sa conversation avec le médecin.

— S'il en est ainsi, conclut-il, il est certain qu'un rapprochement est impossible.

Mélanie réfléchissait. Les deux hommes respectèrent sa méditation et attendirent.

— Mes amis, dit-elle enfin, j'aurais été très-heureuse que ma mère redevînt ma mère. Si peu que j'aie eu de témoignages de son affection, c'est ma mère, et il m'est cruel de penser que les liens qui nous ont unies doivent être brisés à tout jamais... Lorsque, il y a un an, j'ai fui sa maison, je suis partie sans regarder derrière moi. Je ne savais pas où j'allais. Je secouais une chaîne ; je me lançais dans l'inconnu sans hésitation, parce que je ne connaissais rien de la vie et que tout me paraissait préférable à mon esclavage... Aujourd'hui j'aime et je suis aimée... Je vais devenir à mon tour maîtresse de maison. La séparation première ne suffit pas ; il faut que la loi la renouvelle et la complète... Je désire que la nécessité m'en soit affirmée par un ami sûr, ayant vu lui-même et me disant en son âme et conscience : oui ou non... Je désire que cet ami ce soit vous, monsieur Bonenfant... Retournez une dernière fois auprès de ma mère, et ce que vous aurez résolu, je le ferai, sans observation, sans discussion ; j'ajouterais sans regret si je ne sentais aux battements de mon cœur combien il est triste de n'avoir plus de famille.

Sextius essuya furtivement deux larmes qui perlaient sur ses paupières et ne put trouver que ces mots :

— A mon tour, permettez que je vous embrasse.

Et il embrassa alternativement et à plusieurs reprises Julien et Mélanie.

— Braves enfants, répétait-il, vous méritez d'être heureux ; vous aurez bien gagné votre bonheur.

La seconde visite était résolue. On sait quelles en furent les péripéties et comment elle se termina par une supercherie de Bonenfant.

Celui-ci était attendu avec d'autant plus d'impatience que M. de Vilberg, ayant recueilli les bruits du Palais, avait fait part à Julien de l'irréremédiable décadence morale et physique de madame Ripert.

— Ou je me trompe fort, disait-il, ou M. Bonenfant te donnera le conseil d'agir rapidement. Quant à nous, nous sommes prêts ; en deux heures ta fiancée peut être installée chez ma mère. Elle l'y attend, et, pour qu'il n'y ait pas de doute sur le caractère de son intervention, elle viendra chercher Mélanie en voiture, à l'hôtel ; elle recevra la jeune fille des mains de Bonenfant qui lui tiendra lieu de père ou de tuteur. Tu ne seras plus admis qu'à titre de fiancé, dans les conditions ordinaires d'un prétendu qui fait sa cour... Tu vas bien t'ennuyer, mon pauvre ami ; mais que veux-tu !...

— Si du moins Paris était libre !...

— Il faut espérer que la Commune sera bientôt vaincue ; cependant il n'y faut pas trop compter ; la lutte sera peut-être longue...

L'arrivée de Sextius interrompit la conversation qui entraînait dans la politique.

— Eh bien ? demandèrent-ils.

— Mélanie n'est pas là ? interrogea Bonenfant qui s'assurait de son absence en scrutant du regard tous les coins de l'appartement.

— Non. Elle a voulu se recueillir en vous attendant. Je ne serais nullement étonné si elle était en prières.

— Mademoiselle Ripert n'a plus de mère... C'est une uine comme femme et un cerveau détraqué... Il n'y a pas une minute à perdre... Que Mélanie aille aujourd'hui même chez madame de Vilberg, et qu'avant ce pir un notaire procède aux actes respectueux.

Reprenant un à un les incidents de sa visite, Sextius etraça ce tableau navrant.

Il n'y avait plus à hésiter ; Mélanie s'était engagée à e conformer aveuglément à son avis ; il n'aurait donc as à donner de nouvelles explications.

Comme elle l'avait promis, mademoiselle Ripert ne t aucune observation ; mais elle devint très-pâle et es mains tremblaient dans les mains de Sextius qui, ai montrant Julien grave et résolu, lui dit :

— La femme doit obéissance à son mari. Ce devoir-à vous sera si doux que vous y trouverez bien des ompensations.

— Que vous êtes bon !... Et vous, Julien, je vous emets en toute confiance mon honneur, mon avenir, ma vie.

Il avait été très-souvent question entre eux de leur séparation momentanée ; ils savaient que leur intimité e tous les jours, de toutes les heures ne pouvait se continuer chez madame de Vilberg ; ils s'étaient habitués à cette idée de ne se voir qu'une heure en visite le cérémonie, en présence de la nouvelle famille de Mélanie ; mais ils avaient espéré que cette période de transition serait très-courte. Ils comptaient, les premières formalités remplies, retourner à Paris, leur domicile réel, où se ferait le mariage à l'expiration des délais, légaux.

La Commune renversait tous leurs projets, ce qui ajoutait une douleur de plus à leurs angoisses patriotiques.

Quelque effort que fit Julien pour donner du courage à son amie, leurs adieux furent tristes. Mélanie n'était pas sans, appréhender l'inévitable curiosité de madame de Vilberg et de ses filles. Elle la savait la meilleure des femmes et sa conduite à son égard le prouvait ; mais le souvenir de sa folle escapade et de sa vie d'aventures se représentait à son esprit ; elle en était honteuse, et puis l'amour l'avait rendue plus que timide, timorée.

Madame de Vilberg était une de ces femmes malheureusement trop rares, qui, sévères pour elles-mêmes, sont indulgentes aux autres ; avenante, souriante, d'une exquise bonté, elle savait alléger par la manière de le rendre le poids d'un service rendu.

Elle entra à l'hôtel de la Mule-Noire au bras de son fils, qui la conduisit dans un petit salon disposé pour elle. Miette alla aussitôt prévenir sa maîtresse qui descendit accompagnée de Bonenfant.

La présentation eut lieu cérémonieusement.

Mélanie, d'une voix émue, dans une attitude modeste, remercia madame de Vilberg de sa bonté et de sa reconnaissance.

Madame de Vilberg, satisfaite de sa première impression, tendit la main à la jeune fille.

— Ma chère enfant, dit-elle, mon fils m'a fait vous aimer avant de vous connaître. C'est lui que je remercie maintenant de m'avoir donné une fille de plus.

— Oh ! madame !... balbutia Mélanie, toute confuse, et maîtrisant avec peine ses sanglots.

— Gaston, reprit gaiement madame de Vilberg, tu n'as donc pas dit à ta sœur que mes enfants n'ont pas peur de moi.

Mélanie, embellie par l'émotion, adorablement jolie, hésita une minute.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je ne savais pas ce qu'est me mère.

Et, attirée par madame de Vilberg, elle l'embrassa avec transport.

— Vous voyez bien, dit la bonne dame, ce n'est pas difficile d'aimer.

La glace était rompue. Quelques minutes plus tard, madame de Vilberg, Mélanie, Bonenfant et M. de Vilberg prenaient place dans une grande berline de famille qui s'ébranla lourdement, traînée par deux honnêtes chevaux qui n'avaient jamais ambitionné les acclamations de la foule au champ de course.

Mélanie seule avait aperçu Julien qui la regardait s'éloigner, blotti à l'angle d'une fenêtre ; si bien caché qu'il fût, elle vit ses yeux rougis par les larmes, et, tant l'amour est égoïste, elle fut délicieusement émue de ce témoignage muet.

Julien avait longtemps combattu son amour pour Mélanie ; il avait été vaincu plutôt qu'entraîné ; délivré de ses scrupules par l'odieuse conduite de madame Ripert, il lui avait donné tout son cœur et parce qu'il avait éprouvé sa grande et belle intelligence, son âme droite et fière, et parce qu'il se sentait sous tous les rapports digne d'être son mari.

Cette séparation nécessaire lui était cruelle, non qu'il doutât du cœur et de la fidélité de Mélanie ; par avance, en quelques minutes, avec une intensité et une acuité d'émotion dont les natures sensibles ont le triste privilège, il avait souffert les énervantes douleurs de l'isolement. Il prit un amer plaisir à faire charger les malles de son amie, de sa fiancée, sur l'omnibus de l'hôtel ; on transporta ces bagages chez madame de Vilberg, sous la conduite de Miette, toujours attachée à Mélanie.

Julien ne fut calmé qu'au retour de Bonenfant, quand il apprit la cordiale réception faite à mademoiselle Ripert par son obligeante tutrice, d'abord, ensuite par ses filles, Marthe et Georgette.

Marthe était une jeune veuve de trente-deux ans, ayant un fils de dix ans, grand et fort, qui paraissait son frère.

Georgette n'était pas mariée ; bien qu'elle fût près d'atteindre sa trentième année, rien en elle ne trahissait ni même ne faisait entrevoir la vieille fille.

Le mari de Marthe et le fiancé de Georgette avaient péri par le même accident de voiture ; un cheval emporté les avait jetés à la mer et ils s'étaient noyés. A cette époque, Marthe était mariée depuis trois ans et allait être mère pour la seconde fois ; ce malheur si imprévu fit devancer le terme

de la nature ; la jeune femme mit au monde prématurément un enfant mort-né et fut pendant plusieurs semaines entre la vie et la mort. Georgette, moins cruellement frappée, s'était épuisée au chevet du lit de sa sœur ; leur convalescence fut longue et pénible ; elles renoncèrent l'une et l'autre au mariage, qui d'ailleurs n'était pour elles qu'une affaire de convenance sociale.

Quand elles sont de tempérament négatif, — et le nombre en est grand, malgré les apparences, malgré des yeux aux chaudes effluves, malgré l'appétissant duvet qui estompe bien des lèvres supérieures, malgré des sourcils fièrement arqués et qui s'étreignent voluptueusement dans la déclivité du front, — les Provençales donneraient des leçons d'insensibilité physique aux ladies les plus éthérées.

« Le mariage ne nous réussit pas », disaient en riant Marthe et Georgette, si quelque prétendant se présentait, ce qui n'était pas rare, car, sans être jolies à faire sensation, elles étaient agréables dans leur mignonne personne, et charmantes d'esprit, avec ce je ne sais quoi attractif et rassérénant que donnent la franchise des sentiments et l'honnêteté de la vie.

Les Vilberg étaient d'ancienne noblesse de robe ; leur fortune, très-honorable, s'était amoindrie depuis quelques années ; le phylloxera, ce ravageur microscopique et infatigable des vignobles, avait dévasté leurs propriétés ; mais n'ayant jamais voulu lutter de luxe avec l'aristocratie aixoise, qui périt par la vanité, et avec le haut commerce, madame de Vilberg et ses enfants n'avaient nullement changé leur genre de vie et continuaient, sans rien devoir à personne, à tenir un bon rang dans la société.

Marthe et Georgette avaient reçu de leur mère une éducation excellente, moins encore pour l'esprit que pour le cœur. Le système de madame de Vilberg avait toujours été de dire à ses filles la vérité, non pas la vérité entière dans toutes les circonstances, mais la vérité. De bonne heure elle les avait habituées à regarder la vie en face ; c'est le meilleur moyen de n'avoir pas de désillusion trop forte ni de déception trop vive.

Mélanie ne fut donc pas pour Marthe et Georgette une énigme à déchiffrer ; sa situation leur était connue ; elles la plaignaient et l'admiraient ; le malheur et le courage sont sympathiques aux âmes loyales ; elles l'accueillirent franchement, en amie, en sœur.

— Soyez la bienvenue, dit Marthe. Nous avons épuisé, Georgette et moi, toutes les mauvaises chances, nous vous porterons bonheur.

Mélanie embrassa avec effusion la jeune femme et Georgette ; puis, les tenant par la main, elle alla vers madame de Vilberg, et, les yeux brillants de reconnaissance et de bonheur :

— Enfin, dit-elle, je trouve des femmes à aimer !

Bonenfant s'était retiré discrètement à l'écart et semblait se livrer tout entier à la contemplation d'un portrait de famille ; il était profondément remué pour la seconde fois de la matinée, et, sans fausse honte, le boulevard Montmartre étant à deux cents lieues, il s'abandonnait à son émotion ; il n'est même pas certain qu'il n'ait pas essuyé des larmes à la dérobée ; sans cela pourquoi aurait-il eu son mouchoir à la main au moment où Mélanie se rapprocha pour lui dire :

— Julien sera bien content de me savoir heureuse...

C'était un congé ; Bonenfant le comprit ; il ne se fit pas répéter l'invitation et se retira en compagnie de M. de Vilberg, qui se rendit chez le notaire pour les actes respectueux.

XXX

Pour la première fois depuis trois semaines, madame Ripert était calme et de bonne humeur. La perspective de voir sa fille, l'espérance de savoir enfin la vérité sur le caractère de ses relations avec Julien et de se venger sur elle de tout ce qu'elle avait souffert, de frapper ainsi cet homme qu'elle n'avait pu atteindre autrement et de l'amener à merci ; tous ces sentiments, dont elle ne soupçonnait pas l'odieuse cruauté, elle les combinait de manière à ce que l'image de Julien se représentât toujours en plein relief. Elle se disait et se répétait qu'elle l'exécrait ; elle sentait qu'elle l'adorait. C'était pour lui qu'elle agissait ; c'était lui qu'elle voulait reconquérir ; elle s'illusionnait au point de croire qu'elle allait atteindre son but et réaliser son rêve.

Cette surexcitation nerveuse lui rendit pour un instant le goût ou plutôt la pensée des affaires. Elle reparut dans les ateliers qu'elle avait complètement délaissés et où le désordre avait pénétré ; on le lui avait dit, elle le savait, mais, confiante en son autorité, elle se faisait forte de réparer le mal en peu de jours.

Son apparition fut un événement. Les ouvrières avaient appris par des indiscretions que madame Ripert n'était plus que l'ombre d'elle-même ; elles ne s'attendaient pas à un changement aussi radical.

La malheureuse femme était inconsciente de l'effet qu'elle produisait ; elle remarqua seulement que toutes les ouvrières s'absorbaient dans leur besogne. Elle crut que c'était pour éviter des reproches individuels ; par bonté d'âme, — c'est le prétexte qu'elle se donna, — elle ne fit aucune observation. En réalité, le travail ne l'intéressait nullement ; elle était indifférente à ce qui se passait ; son énergie s'était émoussée ; l'étonnante facilité qu'elle avait naguère à mener de front les plaisirs et les affaires, les intrigues galantes et les opérations commerciales, avait disparu. A peine jeta-t-elle un regard distrait sur les états présentés par les chefs d'ateliers.

Son esprit était ailleurs, si bien que, rentrée dans sa maison et y trouvant un négociant qui, depuis longtemps, cherchait à conclure une association, elle engagea sa parole.

— Puis-je faire venir le notaire ? demanda le négociant, au comble de ses vœux et qui n'avait pas espéré réussir, bien que, averti par le contre-maître

de madame Ripert, il fût parfaitement informé.

Sa visite n'était pas fortuite ; il était venu à l'appel du contre-maître, que l'indifférence actuelle de la maîtresse femme d'autrefois avait frappé.

— Comme vous voudrez, répondit-elle. Après tout, il faut en finir ; je n'ai plus le temps de m'occuper assidûment de ma maison.

Le négociant n'était pas homme à laisser échapper la fortune qui s'offrait à lui ; il alla chercher son notaire et l'acte d'association fut dressé séance tenante. Les clauses en avaient été débattues plusieurs fois ; l'officier ministériel n'eut donc qu'à instrumenter ; l'affaire lui était connue ; il la considérait comme inévitable un jour ou l'autre, et rien ne l'avait mis en garde contre la faiblesse d'esprit d'une femme qu'il savait très-intelligente.

Il n'eut même pas de scrupule ; il n'était pas le notaire de la famille de Vilberg.

Ce dernier se serait présenté chez madame Ripert après midi, à l'heure où les dames reçoivent ; il s'agissait, en effet, d'une affaire non commerciale ; mais M. de Vilberg insista pour que cette formalité fût accomplie sans retard.

Le second notaire se présenta donc quelques instants après son collègue.

— Cher monsieur, lui dit madame Ripert, vous arrivez trop tard. C'est votre collègue qui a reçu l'acte.

— C'est impossible, madame.

— Comment !... impossible ?...

— On ne confie pas à deux notaires la mission dont je suis chargé.

— Je vous affirme que M^e... a dressé notre acte d'association.

— Je voyais bien qu'il y avait erreur. Il ne s'agit pas de vos affaires d'intérêt matériel.

— De quoi s'agit-il donc ?

— De vos intérêts de famille. Je viens au nom de mademoiselle votre fille.

— De ma fille ?... Voyons, voyons, c'est une plaisanterie. Je l'attends, ma fille ; elle doit venir demain matin.

— Mademoiselle votre fille a quitté Aix.

— Jouée !... je suis jouée !... Et par cet imbécile de Bonenfant !... Et que me veut-elle, mademoiselle, ma fille ?...

— Elle vous demande, par mon intermédiaire, votre consentement à son mariage avec M. de Mulsey.

Madame Ripert bondit de son fauteuil, si menaçante et si furieuse que le notaire eut peur. Mais elle tourna sa fureur contre les vases, les porcelaines, les potiches qui ornaient son salon, les renversant, les jetant à terre, les brisant, les piétinant. Le notaire l'entendait gronder entre deux cris inarticulés : « Quand je le tuerais, cet homme, ce n'est pas sa faute, il fait son métier ! »

Lorsqu'elle eut épuisé ses forces et détendu ses nerfs dans cet accès de destruction, elle croisa ses bras, toisa le notaire et dit sur un ton de suprême dédain :

— Un mariage !... Mon consentement !... Vous me demandez cela à moi !...

Et avec une fébrile volubilité, une véhémence désordonnée, elle accabla sa fille et son futur gendre de reproches et d'accusations, d'imprécations mêlées de blasphèmes.

Le notaire profita d'une seconde de répit pour terminer sa mission :

— Je mentionnerai sur l'acte dont je dois vous faire notification, dit-il, je mentionnerai que vous refusez votre consentement.

— Je veux que vous notiez les motifs de mon refus.

— Je ne le puis, madame ; ce serait incriminer des tiers ; vous-même le regretteriez et me le reprocheriez plus tard.

— Mais, d'abord, pourquoi êtes-vous venu seul ? L'article je ne sais plus quel numéro du Code civil parle de deux notaires. Vous êtes l'agent de mes ennemis ; je veux un notaire à moi qui prenne mes intérêts.

— La loi interprétative du 21 juin 1843, madame, n'exige pas la présence réelle des deux notaires ou des témoins pour les actes respectueux.

— Vous faites les lois pour vous, messieurs, et vous les refaites quand elles sont gênantes... misérables !

Le notaire s'était esquivé, ayant rempli sa mission et redoutant quelque violence.

Madame Ripert le poursuivait dans le jardin, vociférant, échevelée.

Les domestiques, qui depuis quelques jours étaient constamment sur le qui-vive, accoururent et parvinrent non sans peine à la ramener dans la maison.

Presque aussitôt la malheureuse femme se roulait, écumant, en proie à une crise effroyable.

XXXI

M. de Vilberg seul connut par le notaire les détails de cette triste visite ; il se garda d'en parler à Julien et à Mélanie ; il n'en dit même rien à sa mère et à sa sœur, de peur de quelque indiscretion.

La situation s'était vite régularisée chez madame de Vilberg. Mélanie s'entendait à merveille avec Marthe et Georgette, qui s'ingéniaient à occuper ses journées pour ne pas la laisser trop s'apercevoir de l'absence de Julien. Là était le point délicat. Les premiers jours surtout, Mélanie sentit le poids des heures s'appesantir lourdement sur son cœur. Depuis neuf mois, elle n'avait pas quitté Julien ; leurs vies s'étaient mêlées au point de n'en faire qu'une en deux personnes ; il est peu de natures assez mutuellement sympathiques pour subir une telle épreuve. Il s'était même produit en eux ce phénomène, lorsque l'amour se fut dégagé des aspirations de Mélanie et des résistances de Julien, que, certains de s'appartenir un jour, ils n'éprouvaient aucune impatience. C'était une sorte de mariage mystique précédant le mariage réel. Tant qu'ils furent côte à côte, ils n'eurent pas à refréner les ardeurs de la passion. Séparés, ils souffraient doublement et se cherchaient comme les tronçons d'une annélide.

Sous ce rapport, ce n'est pas Mélanie qui fut le plus douloureusement affectée. Dès l'enfance elle avait été domptée, et le mode d'entraînement qu'elle avait suivi sans discontinuer avait accumulé une forte réserve de réaction. Julien subit davantage les effets de l'isolement. En vain il s'efforçait de fixer son esprit à quelque travail sérieux ; s'il lisait, le livre ne lui donnait que des phrases creuses ; s'il écrivait, sa plume traçait d'elle-même le nom de Mélanie. La seule diversion à laquelle il trouvait quelque charme était la promenade. Il partait de grand matin et s'en allait courir les montagnes pittoresques qui entourent la ville, quelquefois très-loin et jusqu'aux extrémités du barrage qui retient les masses d'eau déversées les jours de pluie dans les gorges dominant le château du Tholonet ; ou bien il suivait les sinuosités charmantes de la Torse, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans les grandes herbes printanières émaillées des fleurs si variées de la Provence.

C'était le procédé qu'il savait avoir été employé par Mélanie et il lui était d'autant plus agréable.

Il ne se plaignait pas ; à sa visite de tous les jours il était gai, spirituel, aimable ; il faisait sa cour, sans négliger les compagnes de sa fiancée. Mélanie ne se laissa pas tromper par cette attitude de commande. Rien qu'au serrement de main de Julien, à sa première visite, le lendemain de leur séparation, elle avait compris qu'il était malheureux. A travers son gant, une chaleur de fièvre avait brûlé sa main. Les femmes aimantes ont des attentions ingénieuses et des idées charmantes. Mélanie, voulant que son ami fût occupé comme elle l'était elle-même, utilisa les promenades de Julien. Elle lui demanda de rapporter les spécimens les plus curieux de la flore des environs d'Aix. Tous les matins, à son retour, Miette l'attendait à l'hôtel et lui remettait une longue lettre en échange de ses fleurs que Mélanie copiait sur un album avant de les presser dans un herbier.

Ainsi les amoureux trompaient leur isolement et comblaient les vides de leur existence ; mais ce n'était plus la bonne et constante intimité d'autrefois.

Heureusement il fut bientôt possible de se relâcher de la sévérité des premiers jours.

La quasi-adoption de mademoiselle Ripert par madame de Vilberg avait été un événement dans le cercle des relations de la bonne dame. Tout le monde ne l'approuvait pas ; parmi ses amies les plus intimes, plusieurs la blâmaient, mais toutes avaient le plus vif désir de voir et de connaître cette héroïne de roman répudiée par sa mère, et qui avait conquis son mari de haute lutte. Madame Ripert n'était sympathique à aucune femme ; l'abandon des hommes ne lui avait pas valu une seule amitié ; il était trop tard !

La maison de madame de Vilberg, fort calme d'habitude, ne désemplit pas. Les amies accoururent, seules d'abord, puis, quand Mélanie eut fait leur conquête, avec leurs filles. Le bruit s'étant répandu que mademoiselle Ripert était charmante, douce, réservée, les simples connaissances avec lesquelles on échange des saluts et de banales paroles vinrent ensuite sous un prétexte quelconque. D'anciennes amitiés rompues se renouèrent, et, parmi ces dernières, la comtesse de Ricardi et sa fille.

Le soir de cette mémorable visite, Georgette, qui était espiègle comme à quinze ans, dit à son frère, au moment de se mettre à table :

— Es-tu en appétit ?

— Mais oui, j'ai plaidé une partie de l'après-midi et j'ai gagné mon procès.

— Très-bien ; alors je te donnerai la grande nouvelle après dîner, sans quoi tu en perdrais le boire et le manger.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Plus tard ; au dessert.

La rieuse jeune fille avait de la malice plein les yeux ; naturellement son frère la pressa de questions.

— Tu le veux, tant pis pour toi. Eh bien, Marie de Ricardi est venue nous voir, voir Mélanie, veux-je dire.

M. de Vilberg rougit d'étonnement et de plaisir.

— Elle reviendra, ajouta sa sœur, toujours riant ; elle me l'a promis.

Mélanie avait observé cette petite scène. M. de Vilberg était amoureux. Quelle excellente occasion pour elle de prouver sa reconnaissance !

Très-avant dans les confidences de Georgette, mademoiselle Ripert apprit bientôt l'histoire de Marie et de son frère.

Le père de Gaston de Vilberg était intimement lié avec le comte de Ricardi. Lorsque Gaston eut pris son grade de licencié en droit et eut été inscrit au tableau, M. de Ricardi, qui soutenait un procès important, pria son avocat de prendre pour second le fils de son ami. Gaston préparait le dossier et travaillait presque tous les jours avec son client bénévole. Presque tous les jours aussi les recherches dans les vieilles paperasses se prolongeaient très-longtemps ; le jeune stagiaire était retenu à déjeuner ou à dîner. Il avait été séduit par les grâces précoces d'une fillette qui promettait de devenir une belle jeune fille. Marie avait douze ans ; Gaston la traitait en enfant, en enfant gâté. Mais M. de Ricardi, qui avait pour le fils de son ami une vive affection, qui, d'ailleurs, tenait à l'antique tradition des mariages préparés de longue date, afin que les futurs époux aient le temps de se connaître, de s'apprécier, dit un jour :

— Mon cher Gaston, tu as pour Marie des attentions qui pourraient se changer en devoirs... Eh ! eh ! vous feriez un beau couple !

La comtesse, qui avait d'autres visées, qui considérait les Vilberg comme de petite noblesse, fut très-irritée de ce propos ; elle fit si bien que Gaston dut renoncer à son travail, cause de son assiduité dans la maison, et s'éloigner. La mort de M. de Ricardi, survenue peu de temps après, lui enleva toute espérance.

Il n'aurait probablement pas retenu un propos jeté en l'air ; mais l'exclusion qui s'en était suivie avait laissé dans son cœur un germe d'amour. Devenu tout à fait homme et avocat, il aimait mademoiselle de Ricardi, qui, jeune fille, tenait généreusement toutes les promesses de son enfance. Il recherchait toutes les occasions de l'apercevoir et ne désespérait pas de se rapprocher d'elle quelque jour... Marie était venue et il ne s'était pas trouvé là !...

Mélanie résolut de savoir si mademoiselle de Ricardi n'avait pas pris un prétexte pour renouer des relations interrompues, et dans le cas d'être le trait d'union ces deux cœurs.

Mademoiselle Ripert pouvait vraiment se donner une mission de cette importance ; elle était sinon toute-puissante, du moins très à la mode. Après l'avoir vue, on voulait l'avoir. Plusieurs dames parlèrent de donner des fêtes. Mélanie avait profité de son prestige pour rendre moins sévère la consigne de Julien ; elle le voyait maintenant pendant la journée, en visite, et le soir dans le petit comité de la famille Vilberg, quelquefois en tête à tête ; elle eût été désolée de perdre encore une fois le bénéfice de sa situation. Elle se refusa à entrer dans le monde.

— Je suis une recluse, dit-elle en recevant les premières invitations. Reconnaissante des marques de sympathie que je reçois, il m'est interdit de prendre des plaisirs bruyants. Je ne puis oublier que je devrais être chez ma mère...

Cette réserve pleine de modestie, et qui témoignait de sentiments élevés, mit le sceau à sa réputation. Il y a dans la vie de ces périodes heureuses où tout arrive à point, où tout est bien interprété, où tout réussit.

Ce que Mélanie ne disait pas, ce qu'elle ne savait pas, c'est que madame Ripert était très-gravement malade.

A la suite de la crise violente occasionnée par les actes respectueux, une fièvre cérébrale s'était déclarée ; la forte constitution de la malade l'avait seule préservée du dénoûment presque certain, la mort.

Les médecins désespérèrent à plusieurs reprises de la sauver ; mais, tant l'oubli est profond, surtout lorsque l'engouement a été très-vif, presque personne ne connaissait sa maladie.

Bonenfant s'en était inquiété, lui. Ayant vu madame Ripert de très-près et constaté sa rapide décadence, il était doublement intéressé et comme mandataire de ses amis et comme curieux. De plus, l'oisiveté pesait à cet homme actif, remuant, qui s'agitait sur place plutôt que de ne rien faire. Il

s'était mis à la recherche de Suzon, qu'il avait fini par retrouver. Moitié par besoin de popularité, moitié par amour-propre, il avait beaucoup insisté sur ses pseudo-souvenirs du temps passé ; il y croyait : n'était-ce pas absolument comme s'ils eussent été réels ? Quelques cadeaux avaient mis cette femme à sa discrétion. Suzon exploitait Bonenfant ; il se laissait faire, ayant vérifié l'exactitude de ses premières confidences. Tout se paye en ce monde, ou du moins presque tout, et plus cher ce qui ne s'achète pas à prix débattu.

Donc, Bonenfant avait jour par jour le bulletin de la santé de madame Ripert. Il savait aussi que son associé, avant même que l'association eût été judiciairement régularisée et rendue définitive, avait pris la direction de la maison de commerce et qu'il s'annonçait comme voulant et devant être le maître.

Il sut enfin que le fils de madame Ripert avait été rappelé de voyage. C'était un adolescent de dix-huit ans qui n'avait encore rien de l'homme. Il avait grandi sans affection ni direction morale. Ne se sentant pas aimé, n'ayant pas où placer les aspirations d'une nature tendre, sa timidité native avait dégénéré en sauvagerie. Il était trop sérieux pour son âge et paraissait enclin à diriger toutes ses facultés vers le lucre. L'associé de sa mère trouverait évidemment plus tard, bientôt peut-être, à qui parler.

Pour le moment, il ne cachait pas son mécontentement de l'association conclue ; il le dit à sa mère dès que madame Ripert eut triomphé de sa maladie.

Madame Ripert fut très-étonnée. Après avoir semé l'indifférence, elle eût voulu récolter le dévouement. La nature a quelquefois de ces contradictions ; rarement ; quant à madame Ripert son heure était passée.

Si elle avait fait venir son fils, ce n'était ni pour lui, ni pour elle, c'était dans l'espoir qu'il servirait ses projets.

Dans sa pauvre tête un combat perpétuel se livrait. Sa passion pour Julien se présentait sous deux aspects qui prédominaient alternativement. La vengeance, cette forme de l'amour affiné par la résistance et modifié par le dépit, était le plus souvent en première ligne dans les préoccupations de madame Ripert ; elle ne gardait aucune retenue. Suzon l'avait entendue exciter son fils et contre Mélanie et contre Julien.

Le jeune homme résistait ; son bon sens, quelque peu égoïste et pusillanime, lui faisait excuser sa sœur. madame Ripert s'irritait, adjurait, menaçait ; l'adolescent, poussé à bout, disait :

— Mais, ma mère, je ne saurais où les trouver.

— Cherche-les. Je suis sûre qu'ils sont à Aix ou aux environs. Paris est fermé, Marseille en révolution. Cherche-les, te dis-je. N'es-tu donc pas un homme ?...

Non, ce n'était pas un homme ; et c'était fort heureux, car il eût été brisé ou bien il eût été la cause et l'agent de grands malheurs.

Bonenfant profita de ces renseignements ; il fit proposer au jeune Ripert d'écrire à sa sœur une lettre que Suzon se chargerait de faire parvenir et dans laquelle il prierait Mélanie d'enlever à leur mère l'oppression que sa présence à Aix lui causait.

Toujours sur le qui-vive et redoutant les retours offensifs de la terrible femme, Bonenfant s'était dit qu'il serait bon d'avoir un document compromettant, et il n'avait pas craint d'abuser de la faiblesse d'esprit d'un enfant, sans se rendre compte, on peut le croire, de l'indélicatesse de sa conduite. La haine l'aveuglait, lui aussi.

Toute question morale à part, le stratagème réussit complètement. La lettre du jeune Ripert était une longue confession qui se terminait par cette supplique :

« Je t'en conjure, par pitié, quitte Aix, va-t'en. »

XXXII

Partir !... soit ; mais où aller ? Paris était toujours au pouvoir de la Commune et subissait un second siège. A ne pas rester à Aix, Julien et Mélanie ne pouvaient se rendre qu'à Paris. C'est là que le mariage serait célébré le plus vite et sans difficulté, leur domicile étant établi par des baux parfaitement en règle.

L'effet qu'ils avaient voulu produire était complet. L'adoption momentanée de madame de Vilberg procurait à Mélanie une entière réhabilitation ; ils pouvaient donc s'éloigner ; lorsque viendraient les lettres de part du mariage, tout le monde les recevrait sans faire de commentaires fâcheux. Mais la pensée de s'en aller au hasard, en Suisse ou en Italie, effrayait Mélanie et rendait Julien soucieux. Ils ne se sentaient plus ni l'un ni l'autre assez de courage, s'ils se retrouvaient libres, pour résister à la passion dont leur séparation toute récente avait développé toute l'ardeur. La contrainte dans laquelle ils vivaient était une salutaire barrière. Résolus l'un et l'autre à ne pas faillir, à se présenter le front haut et la conscience sans reproche devant l'officier de l'état civil et devant le prêtre, ils redoutaient un irrésistible entraînement.

Mélanie avait reçu la lettre des mains de Bonenfant. Elle avait été affectée sans doute par les tristes détails concernant sa mère ; cependant elle y était préparée ; les réticences même de ses amies lui avaient ouvert les yeux. Ce qui la frappa le plus, ce fut le désir exprimé par son frère de la savoir loin d'Aix. Elle eût voulu lui donner satisfaction, et elle craignait que Julien ne l'engageât à partir.

Mais elle était brave ; elle affronta le danger. A la première visite de Julien, s'étant trouvés en tête à tête, elle lui tendit la lettre.

Il la lut attentivement. Mélanie observait sa physionomie et suivait dans ses mouvements, dans les plissements de ses sourcils, dans le jeu de ses lèvres, toutes ses émotions. Julien aussi était combattu entre le désir et la crainte. Ce double sentiment fut manifeste lorsque, ayant fini de lire, il dirigea vers Mélanie deux yeux brillants de passion contenue.

La jeune fille ne put soutenir ce regard ; elle ferma les yeux et murmura :
— Mon Julien, pitié pour moi aussi !

Julien plia les genoux et couvrit de baisers les mains de sa fiancée.

— Tu as raison, dit-il ; je t'aime trop. Restons comme nous sommes.

Mélanie inclina la tête sur l'épaule de Julien et, dans un souffle à peine perceptible, dit :

— Je t'aime.

Elle reçut et rendit un long baiser, puis, réagissant contre son abandonnement, elle se dégagea et s'enfuit dans un petit salon où madame de Vilberg et ses filles travaillaient.

A partir de ce jour, Mélanie évita les tête-à-tête.

— J'ai peur de vous, j'ai peur de moi, écrivait-elle à son fiancé, en lui annonçant sa prudente résolution.

Cependant la requête de son frère lui tenait au cœur. Ce qu'il lui demandait était, à tout prendre, un petit sacrifice ; il eût fallu être une fille dénaturée pour ne pas chercher à alléger les souffrances d'une mère malade.

Mademoiselle de Ricardi lui offrit la combinaison souhaitée. La comtesse était revenue chez madame de Vilberg, ainsi que Marie l'avait promis à Georgette.

Mélanie avait eu pour mademoiselle de Ricardi des attentions et des prévenances qui n'étaient pas tout à fait désintéressées. Elle voulait la confesser. Pour cela il était nécessaire de l'attirer hors du cercle des visiteuses. Le piano servit de confessionnal. Marie prenait des leçons de chant ; elle avait une jolie voix, non encore assouplie. Mélanie lui proposa de la faire s'exercer, promettant quelques conseils.

Les deux jeunes filles allèrent au piano ; tout en feuilletant les cahiers de musique et les partitions d'opéras, Mélanie, par ses demi-confidences, par des insinuations, sans paraître attacher d'importance à son papotage, obtint de la naïve enfant des aveux à peu près complets. C'était bien, comme elle l'avait pressenti, à l'intention de M. de Vilberg que mademoiselle de Ricardi avait obtenu à grand peine que sa mère consentît à ces visites. A la fin de l'entretien, les deux jeunes filles étaient les meilleures amies, et Mélanie avait appris le jour précis où Marie obligerait sa mère à revenir. Naturellement M. de Vilberg, averti à son tour par Georgette, se trouvait au salon de sa mère pour la recevoir. Mélanie avait réalisé la promesse qu'elle s'était faite de servir de trait d'union entre deux cœurs qui se cherchaient.

Des pourparlers n'avaient pas tardé à s'engager entre madame de Ricardi et madame de Vilberg ; la comtesse adorait sa fille, et, ses premières

résistances vaincues, elle remercia Mélanie avec autant de sincérité et d'effusion que Marie elle-même.

A quelque temps de là, ce fut mademoiselle de Ricardi qui attira Mélanie au piano. C'était le lendemain ou le surlendemain de la réception de la lettre du jeune Ripert.

— Je suis bien contrariée, dit-elle, ma mère veut que nous allions à la campagne, l'été n'est pas encore venu, mais il y a de grands travaux à faire exécuter ; ma mère tient à les surveiller ; je devrai la suivre...

— Fâcheux contre-temps, en effet.

— Mais vous qui êtes si bonne, qui avez séduit tout le monde ici, si vous vouliez...

— Quoi donc ?

— Madame de Vilberg a une maison de campagne à une petite lieue de la nôtre, et...

— Et vous voulez qu'elle y aille aussi, afin que Gaston s'y trouve au moins le dimanche ?...

Mademoiselle de Ricardi rougit beaucoup, mais ne dit pas non.

— J'essayerai d'être séduisante, conclut Mélanie en riant.

Elle avait vu tout de suite le parti qu'elle pourrait tirer de ce déplacement qui l'éloignait d'Aix, conformément au désir de son frère, et qui la rapprochait davantage de Julien, la campagne ayant des immunités que n'a pas la ville.

Ce n'était pas une grande bataille à livrer. Mélanie la gagna lestement ; la plus difficile à vaincre fut Marthe, à cause de son fils, qu'il faudrait mettre en pleine pension. Mais Julien s'engagea à le conduire chaque dimanche à la campagne et à le ramener le soir au collège.

Il fut convenu que l'on partirait au commencement du mois de mai. Julien tenait à savoir comment serait reçue par madame Ripert la seconde notification des actes respectueux, ce qui pouvait modifier sa conduite.

Bonenfant n'était pas sans inquiétudes. Il savait, toujours par Suzon, madame Ripert très-abattue, ayant renoncé à exciter son fils, adonnée, dans les rares moments de lucidité que lui laissait une somnolence persistante, à la lecture du Code et d'ouvrages de droit.

Le mois écoulé, le notaire se présenta de nouveau chez elle.

— Oui... je sais, dit-elle... Je refuse... Bonjour...

Et elle ferma les yeux jusqu'à ce que le notaire se fût retiré.

Cette seconde visite ne fut suivie d'aucune crise. Julien n'avait pas de motifs pour retenir Mélanie, d'autant moins qu'on lui donnait la liberté d'aller passer toutes ses journées à la campagne, permission dont il devait largement user.

Il loua une voiture ; tous les matins il partait avec Bonenfant pour ne rentrer que le soir. Tantôt chez madame de Ricardi, tantôt chez madame de Vilberg les trois familles vivaient dans une intimité charmante. Bonenfant, qui n'avait pas d'intérêt de cœur, était devenu l'intendant officieux de madame de Ricardi ; il surveillait les travaux qui l'avaient amenée à la campagne deux mois plutôt que d'habitude ; les dames, les demoiselles et Julien s'en allaient en promenade, quelquefois jusqu'à l'aqueduc de Roquefavour, cette merveille de hardiesse massive, et de légèreté aérienne, bien supérieur à ce que les Romains ont laissé de plus célèbre en ce genre. Mélanie et Julien avaient reconquis leur force de volonté et pouvaient de nouveau s'abandonner dans le tête-à-tête ; à l'air libre ils n'avaient plus peur l'un de l'autre ; le souvenir de Ville-d'Avray était leur sauvegarde.

Le dimanche surtout la petite société, augmentée de Gaston de Vilberg, était très-animée ; afin de n'être pas exposé à rencontrer des promeneurs curieux et peut-être indiscrets, on restait dans l'un des jardins... Si les oiseaux étaient effarouchés par les jeux bruyants, ils pouvaient être attirés aussi par de délicieuses idylles ; les cœurs battaient à l'unisson, sans qu'il y eût de regrets ni de soupirs.

Marthe et Georgette étaient décidément inattaquables. Le bonheur qu'elles avaient sous les yeux ne les tentait pas.

Le mois de mai passa ainsi, trop vite au gré des amoureux. C'est le mois fugitif entre tous. Il file, météore parfumé de douces senteurs ; à peine a-t-on le temps de savourer ses délicieuses caresses, que le soleil l'a chassé de ses rayons implacables qui mûrissent, mais qui dessèchent aussi et qui brûlent.

Si loin du monde et des préoccupations que l'on se tînt, les hommes avaient mission de ne rien négliger. Bonenfant recevait toujours les rapports de Suzon. Il n'y avait rien à en tirer ; l'état de madame Ripert ne se modifiait pas ; la prostration avait remplacé l'exaltation ; les médecins craignaient que cette phase nouvelle n'aboutît à la paralysie.

La situation politique était plus inquiétante. La Commune se débattait furieusement ; son agonie était terrible. Ce fut avec les cruelles émotions de la douleur et de la honte que l'on apprit les désastres de ses derniers jours :

l'assassinat des otages, l'incendie des monuments publics. Enfin la grande nouvelle de la victoire de l'armée régulière fut saluée avec enthousiasme, un enthousiasme atténué toutefois par la pensée que le sang français avait coulé des deux côtés.

Mais Paris était libre. Le grand jour approchait où Julien et Mélanie pourraient jouir en paix de leur laborieuse conquête.

Il n'y avait plus qu'une formalité à remplir : la troisième notification des actes respectueux.

Pas plus que le mois précédent, le notaire n'eut à formuler sa demande. Madame Ripert le renvoya sans l'entendre, persistant dans son refus. Elle n'avait pas changé d'attitude ni de manière de vivre, si ce n'est qu'elle parlait de moins en moins et qu'elle refusait de voir personne. On pouvait croire qu'elle se concentrait en elle-même, méditant quelque décisive manifestation.

C'était la croyance de Suzon : elle la fit partager par Bonenfant et par Julien, qui avaient attendu naturellement le rétablissement définitif de l'ordre dans Paris avant de se mettre en route.

Suzon, passant près de la chambre où se trouvait madame Ripert, entendit qu'elle parlait à haute voix ; elle écouta :

— C'est trop tôt, disait-elle... En admettant qu'ils soient déjà à Paris, on ne peut pas s'occuper de mariage, en ce moment ; les mairies sont désorganisées. Dans huit jours... Il faut un mois entre les derniers actes et le... Les publications seront affichées ici vers le 15 ou le 20... Je vais m'habituer à marcher, puis à sortir... Je veux voir, moi, moi seule...

La suite du monologue s'était perdue en sons inarticulés, en éclats de rire, en ricanements, compliqués de gestes désordonnés.

Julien, mis au courant de la situation, hâta les préparatifs du départ ; il voulait en finir au plus vite et surtout dérouter madame Ripert.

Ce que furent les adieux, on le devine. Entre ceux qui s'éloignaient et ceux qui restaient, il eût été difficile de dire quels étaient les plus reconnaissants ; il y avait eu échange de services, ce que M. de Vilberg exprima ingénieusement par ces mots :

— Je veux me marier le même jour que toi, mon cher Julien.

. — Alors, ne perds pas de temps, car ce sera bientôt, répondit M. de Mulsey.

Bonenfant et Julien montèrent en chemin de fer à Aix. Mélanie, accompagnée par madame de Vilberg, son fils et ses filles, par madame et

mademoiselle do Ricardi, les attendait à la station de Roquefavour où l'on s'était rendu de la campagne.

Un dernier embrassement, et le sifflet de la locomotive interrompit ces relations d'amitié.....

De cruelles diversions attendaient les voyageurs à leur arrivée à Paris : l'Hôtel-de-Ville en ruines, les Tuileries en partie détruites, le Palais-Royal brûlé, la colonne Vendôme renversée... Les rues désertes, les affaires nulles... Des milliers de familles sans pain... Des perquisitions organisées.

Mélanie se réfugia à Ville-d'Avray. Les drapeaux de la Société internationale de secours aux blessés avaient continué à protéger la villa. Elle s'y établit avec Bonenfant, heureux et fier de son rôle de tuteur.

Julien avait été moins heureux. Son appartement de la rue d'Aumale avait été fouillé et à moitié dévalisé.

Mais décidé à ne pas le garder, il laissa à Joseph, son valet de chambre, le soin de sauver les débris de son mobilier ; ses visites faites au docteur Voytou et à Arnold Barth, il s'assura tout d'abord que le mariage pouvait être célébré sans retard.

La mairie du 9^e arrondissement n'avait pas souffert, et les officiers de l'état civil en avaient repris possession. De ce côté, pas de difficultés. Ville-d'Avray était toujours occupée par les Allemands, mais l'administration française y opérait régulièrement ; là aussi, tout était pour le mieux.

Restait à empêcher que madame Ripert fût avertie du mariage. L'article 169 du Code civil prévoit le cas où les publications au domicile des ascendants peuvent ne pas avoir lieu. En temps ordinaire, Julien, qui avait des amis au ministère de l'intérieur, n'eût pas été embarrassé ; mais au lendemain de la Commune !... Néanmoins il résolut de tenter une démarche, espérant rencontrer peut-être dans les bureaux quelques anciennes connaissances. Grand fut son étonnement de retrouver tout le monde à son poste, chefs et employés. Les gouvernements tombent, les révolutions passent, l'administration reste, semblable à l'homme d'Horace : Impavidum ferient ruinæ.

L'autorisation demandée fut obtenue. Dès lors, rien ne devant y mettre obstacle, le mariage fut fixé à l'expiration du délai légal, un mois jour pour jour après la troisième notification des actes respectueux. Malgré toute sa bonne volonté, M. de Vilberg ne fut pas prêt...

Le mariage fut célébré très-simplement à la mairie de la rue Drouot et à l'église Notre-Dame-de-Lorette.

Le nouvel appartement de M. de Mulsey était meublé et disposé pour recevoir les nouveaux mariés ; mais, par un sentiment de reconnaissance superstitieux, il tint à faire le repas de noce à Ville-d'Avray, au restaurant de la Chaumière, où le père Cabassud s'occupait avec rage à effacer d'odieuses dévastations.

Les nouveaux mariés ne voulurent pas rentrer à Paris ; le soir venu, ils revinrent à la villa des Trapèzes, berceau de leur amour.

Bonenfant, le docteur et Arnold Barth n'échangèrent pas une parole en retournant à Paris.

On dit que les bonheurs longtemps convoités et attendus ne donnent pas ce qu'on s'en promettait. C'est possible, mais il y a certainement des exceptions, et Mélanie était une de ces exceptions.

Quelques jours après son mariage, elle écrivit de longues lettres à toutes ses amies d'Aix. Ayant contenu sa joie et son enthousiasme avec madame de Vilberg, madame de Ricardi, Georgette et Marie, elle laissa chanter librement son cœur dans sa lettre à Marthe, la jeune veuve. Elle s'écriait à la fin d'un véritable épithalame :

« Que je vous plains, ma chère Marthe, de n'avoir pas été brûlée par les baisers de votre époux ! »

XXXIII

La non-publication du mariage à la mairie d'Aix n'avait pas été une précaution inutile.

Suzon avait judicieusement observé madame Ripert et deviné ses intentions. Ne trouvant point d'auxiliaires, madame Ripert avait pris le parti d'agir seule ; résignée aux préparatifs du mariage qu'elle ne pouvait empêcher, elle avait résolu d'intervenir au moment de la cérémonie et de faire un tel scandale que le mariage serait impossible.

Comment s'y prendrait-elle ? que ferait-elle ? Elle n'en savait rien ; mais cette pensée suffisait à occuper sa vie ; elle lui dut deux mois de calme relatif.

L'agitation ne se manifesta de nouveau qu'à partir du moment où, d'après ses calculs, les affiches devaient être apposées à la porte de la mairie.

Se conformant à son plan, elle s'était réhabituée à marcher, à agir, à vivre ; elle avait fait quelques promenades en ville, d'abord accompagnée, puis, seule, les médecins ayant déclaré qu'il n'y avait point de danger à la laisser, qu'il y en aurait à la contrarier.

A partir du 15 juin, tous les jours elle se rendit à l'Hôtel-de-Ville et lut avec une grande attention les affiches de mariage. Ce qu'elle cherchait ne s'y trouvait pas. Les premiers jours elle se disait : « Ce sera pour demain », et elle se retirait se riant à elle-même, d'un petit air entendu.

Après le 20, elle devint plus irritable ; d'abord elle interrogea les curieux qui venaient consulter le tableau ; puis elle questionna les employés, les garçons de bureau, les sergents de ville de service. On avait de la commisération pour cette malheureuse et l'on flattait sa manie ; tout le monde la considérait comme une faible d'esprit, sinon comme une folle.

Elle se raidissait ; à force de volonté, elle conjurait de nouvelles crises qu'elle sentait menaçantes. L'espoir d'assouvir sa passion la soutenait et elle parvenait à faire illusion à son fils, à ses domestiques, aux médecins eux-mêmes. Un employé lui avait dit qu'il fallait attribuer ces retards aux suites de la Commune ; elle le croyait et attendait.

Le mois de juillet était arrivé ; les médecins, par curiosité professionnelle plus encore que par intérêt pour la malade, s'étaient

informés ; ils avaient appris que, par ordre, les publications n'avaient pas eu lieu ; de plus des lettres de part en grand nombre étaient parvenues à Aix. Ils délibérèrent. Madame Ripert avait jusqu'à présent surmonté toutes les crises aiguës ; ils jugèrent préférable de lui apprendre brusquement la vérité, dût la malade se rouler une fois de plus dans de furieuses convulsions ; ils préféraient cette chance à la probabilité de voir la maladie entrer dans une phase d'hébètement amenée par l'irritation sourde.

On s'arrêta à un stratagème. Le grand salon de réception de la maison du cours des Minimes était suivi d'un petit salon donnant au nord, dans lequel madame Ripert aimait à se retirer pendant les heures de grande chaleur. Elle s'y trouvait souvent lorsque, isolément ou en consultation, ils venaient la visiter ; même alors elle ne les rejoignait pas en passant par la porte de communication ; elle traversait la maison afin de préparer son attitude et de les mieux tromper. Les médecins étaient sa seule société maintenant : elle ne voulait pas les éloigner, tout en rusant avec eux.

Ils n'étaient pas dupes ; plusieurs fois ils l'avaient vue se dissimuler de son mieux le long du mur plein et dépasser la porte, car elle n'avait pas toujours la précaution de se tenir du côté intérieur de la maison. Souvent aussi ils s'étaient aperçus qu'elle écoutait. Leur conversation devint de parti pris insignifiante, porta sur tout autre chose que la maladie de madame Ripert. Le jour fixé pour la révélation, au contraire, l'un d'eux dit :

— Ainsi, c'est convenu, nous détromperons madame Ripert ; nous lui dirons avec tous les ménagements voulus que sa fille est mariée depuis huit jours.

Un cri strident, parti du petit salon, fit tressaillir et frissonner ces hommes qui ne s'émeuvent pas facilement ; ils se précipitèrent.

Madame Ripert se roulait sur le parquet, se tordant, écumant, horrible.

Ils avaient voulu une crise, ils l'avaient et tellement violente qu'ils n'osaient ni se parler ni se regarder, tant leur inquiétude était cruelle.

Madame Ripert eut une lueur et reconnut les médecins.

— Ce n'est pas vrai, vociféra-t-elle, en les menaçant de ses deux poings crispés.

Mais aussitôt elle retomba pour se relever encore et tenir pendant plus d'une heure deux hommes vigoureux en échec. Il fallut recourir aux grands moyens et inonder d'eau la malheureuse dont l'exaspération et la fureur devenaient de minute en minute plus sinistres.

Au grand étonnement des médecins la crise calmée ne se reproduisit pas. Madame Ripert demanda des explications d'une voix naturelle, presque avec enjouement, puis :

— Je n'avais pas fait suffisamment attention à l'article 169 ; il y est dit que le roi peut, pour des causes graves, autoriser la non-publication au domicile des parents. Le roi... nous sommes en République... Le roi, c'est le chef de l'État et il y a toujours un chef de l'État... seulement quelles causes graves a-t-on pu invoquer ?...

Cette apparente résignation ne présageait rien de bon. Madame Ripert était très-faible ; les médecins exigèrent qu'elle ne restât jamais seule ni le jour ni la nuit. Elle laissa faire et reprit son absolue indifférence. On remarqua seulement qu'elle ne refusait pas les potions et demandait des aliments.

Son rétablissement fut rapide ; malgré les recommandations des médecins, on se relâcha de la surveillance, la nuit surtout, madame Ripert ayant plusieurs nuits de suite dormi tout d'un trait ou simulé un profond sommeil.

C'est ce qu'elle voulait. Un soir, elle s'habilla avec beaucoup de soin, mit dans un petit sac de voyage une liasse de billets de banque et des rouleaux d'or extraits de sa caisse particulière, descendit sans faire de bruit, sauta dans son jardin par la fenêtre du salon d'hiver, traversa le jardin, ouvrit la grille et, évitant de faire tinter la sonnette, ne la referma pas, se rendit à la gare où, la figure cachée sous une épaisse voilette, elle prit un billet de première classe pour Paris.

Madame Ripert mettait enfin son projet à exécution ; ce qu'elle n'avait pu faire avant le mariage, elle le ferait après.

Qu'allait-elle faire ? C'est la seule chose qu'elle ne sût pas. Sa pauvre tête oscillait toujours entre l'amour et la haine. Elle avait pour tout le reste la perception très-nette de la réalité.

Elle avait parfaitement retenu l'adresse de M. de Mulsey. Arrivée à Paris, elle descendit dans un hôtel d'ordre, prit un bain, pendant qu'une femme de chambre allait chercher un vêtement complet avec ses accessoires. Quand elle eut changé de toilette, elle se fit conduire en voiture rue d'Aumale. Là on lui dit que M. de Mulsey avait loué un petit hôtel près de la grande avenue du Bois de Boulogne, naguère avenue de l'Impératrice, à ce moment-là avenue Uhrich ; elle reprit sa course du côté de l'arc de

Triomphe, sans chercher une seule fois à reconnaître les désastres laissés par la Commune.

Il était dix heures du matin.

Depuis trente-six heures, madame Ripert avait quitté Aix. Sa fuite avait été constatée seulement le lendemain matin ; le bruit s'en était répandu assez rapidement dans le quartier, mais madame Ripert était tombée dans l'oubli ; ce ne fut guère que l'après-midi que sa disparition devint un événement. Dès qu'il l'apprit, M. de Vilberg télégraphia à Julien. Malheureusement il ne connaissait pas sa nouvelle adresse, il envoya sa dépêche rue d'Aumale. Soit qu'elle fût arrivée trop tard, soit que l'employé eût été négligent, la remise du télégramme au destinataire n'eut lieu que le lendemain matin et même assez avant dans la matinée. La première pensée de Julien fut de recommander au la concierge de la rue d'Aumale de ne pas donner son adresse ; il chargea Miette la cette commission.

Miette sortait de l'hôtel au moment même où madame Ripert descendait de voiture.

Madame Ripert la reconnut et allant à elle :

— Tu vas me conduire chez ton maître.

— Vous vous trompez sans doute, madame, répondit la rusée camériste.

Madame Ripert eut un mouvement de rage, mais, se maîtrisant :

— Voyons ; ma petite Miette, tu sais bien que je t'ai toujours aimée ; je suis une bonne femme après tout ; c'est dans l'intérêt de ma fille.

— Madame la comtesse est auprès de sa mère, madame ; vous voyez bien qu'il y a erreur.

— Ah !... Il y a erreur !... alors... pardon.

Elle remonta dans sa voiture qu'elle fit placer en observation non loin de l'hôtel. Quelques instants plus tard, Miette, après avoir fait un détour, venait avertir Julien et ne ressortait pas.

Madame Ripert, comprenant qu'elle était trop en vue, aussi rapprochée de la maison, ordonna à son cocher d'aller se poser à l'entrée de la rue, du côté de Paris. De là elle verrait certainement Julien, l'arrêterait au passage s'il était à pied, le suivrait s'il était en voiture.

Après une demi-heure d'attente tout au plus, elle vit sortir un élégant coupé ; bientôt parut Julien, qui regarda dans toutes les directions et, n'ayant pas vu madame Ripert, monta dans sa voiture qui partit au grand trot pour Paris.

Madame Ripert avait suivi tous ses mouvements. Avant que le coupé eût atteint son fiacre, elle avait conclu un marché avec le cocher qui, moyennant vingt francs de pourboire, s'était fait fort de lutter de vitesse avec n'importe quelle voiture. Il avait un cheval excellent, non encore fatigué. Jamais les fiacres de Paris n'ont marché comme après la guerre. Presque tous les chevaux, mangés pendant le siège ou réquisitionnés, avaient été renouvelés.

Cependant il eut de la peine à suivre le coupé de Julien ; il y mit probablement, par intérêt, quelque peu de mauvaise volonté ; à chaque fois que la distance était trop marquée, madame Ripert lui donnait vingt francs pour l'exciter et qui plus est vingt francs en or, à une époque où un louis était une curiosité rarissime à Paris.

Cette course coûta fort cher, mais le fiacre arriva rue d'Aumale en même temps que le coupé.

Julien avait pensé que madame Ripert retournerait rue d'Aumale ; il venait lui-même donner des instructions à son ancien concierge qui, obséquieusement, le reconduisait jusqu'à sa voiture.

A ce moment, madame Ripert, s'élançant de son fiacre, vint se placer devant la portière du coupé de Julien, et relevant sa voilette :

— Me voilà, s'écria-t-elle.

Julien eut un haut-le-corps.

— Madame ! fit-il... Quelle imprudence !

— Allons donc !... Je t'aime !...

Et elle ouvrit les bras en se portant vers le jeune homme.

Julien recula vivement.

A cette manifestation de terreur et de dégoût, madame Ripert, ne se contenant plus, irrémédiablement folle désormais, se jeta sur Julien comme une forcenée et s'attacha désespérément à ses habits en criant des mots inconnus ; de ses mains furieuses elle cherchait à retenir sa proie ; Julien faisait de vains efforts pour se dégager.

La rue d'Aumale, d'habitude déserte, a été très-animée après la Commune ; on allait en pèlerinage voir la maison de M. Thiers qui avait été démolie.

Un attroupement se forma tout aussitôt.

— C'est une pétroleuse, dit quelqu'un.

— C'est une pétroleuse, répéta la foule.

On lui eût fait un mauvais parti si, aidé par son cocher et le concierge, Julien ne fût parvenu à pousser madame Ripert dans le couloir de la maison dont on ferma la porte.

On fut obligé de maintenir madame Ripert à trois ou quatre personnes et à l'empêcher de force de se jeter de nouveau sur Julien à qui elle envoyait des baisers, ou bien qu'elle injuriait, tantôt riant, tantôt disant des choses inénarrables, ou chantant des chansons de sa composition instantanée sans doute, car elles auraient fait rougir des carabiniers.

Fort heureusement le commissaire de police du quartier est tout près, passage Laferrière. On l'envoya chercher en toute hâte et il se présenta accompagné d'une escouade de gardiens de la paix.

Ce n'était pas une pétroleuse qu'il devait arrêter ; c'était une folle dont il fallait s'assurer.

Le commissaire comprit de quelle folie la malheureuse était atteinte, rien qu'à voir les désordres de la toilette de M. de Mulsey ; il l'avertit discrètement ; Julien, confus et rougissant comme une jeune fille, se réfugia dans la loge.

Sur l'ordre du commissaire, le cocher de fiacre, qui déclara sa course payée, alla chercher une voiture à quatre places. On y porta madame Ripert qui fut conduite, sous la garde de trois vigoureux gardiens de la paix, au dépôt de la préfecture de police pour subir l'examen des médecins aliénistes attachés à l'administration.

Julien s'y rendit aussi pour donner des explications et faire prévenir administrativement la famille. Il tenait à rester à l'écart et à éviter à sa femme les émotions de cette lamentable chute.

Madame Ripert fut envoyée à la Salpêtrière et placée dans la section des agitées ; c'est l'euphémisme que l'on emploie pour désigner les folles furieuses.

Lorsque le jeune Ripert, accompagné de son associé, fut arrivé à Paris, on lui conseilla de laisser la pauvre femme dans cet établissement modèle où l'on pauvre femme dans cet établissement modèle où l'on tenterait tout ce qu'il est humainement possible de tenter pour la rendre à la raison.

Les savants spécialistes de la Salpêtrière n'avaient aucun espoir ; ils le dirent à leur confrère le docteur Voytou, auquel ils expliquèrent scientifiquement les motifs de leur croyance.

Le docteur décida cependant Julien à une dernière expérience ; ils firent ensemble une visite à la Salpêtrière. Madame Ripert ne reconnut pas

Julien ; mais, comme si elle avait instinctivement deviné sa présence, elle eut une crise de fureur qui nécessita l'application d'une vigoureuse douche.

Julien baissa la tête ; par un naturel enchaînement d'idées, il en vint à n'être pas sans inquiétudes personnelles.

Le docteur Voytou eut pleinement conscience de ces préoccupations que peut-être il avait voulu susciter ; pendant qu'ils sortaient de la Salpêtrière et qu'ils allaient rejoindre leur voiture, il lui dit, résumant ses théories et renouvelant ses affirmations :

— Le traitement par l'eau est préventif, curatif ou répressif ; il ne peut y avoir cumul. L'hygiène vaut mieux que la médecine et rend inutile la répression ; voilà pourquoi je suis pour les traitements préventifs... Je ne crois pas à l'hérédité absolue des tempéraments ; toutefois, si j'avais des enfants, je les soumettrais de bonne heure à l'entraînement des forces par la gymnastique et l'hydrothérapie ; je leur chercherais des conjoints élevés de la même manière ; je serais ainsi à peu près certain qu'il y aurait égalité ou tout au moins proportion dans les tempéraments... La malheureuse que nous avons vue est tombée par degrés d'une haute et puissante intelligence à l'état de brute. Si elle avait été domptée dès son enfance, elle n'aurait pas eu les passions funestes de sa première et de sa seconde jeunesse. Si elle avait été dominée à ces époques de sa vie, elle n'aurait pas eu l'affolement irrémédiable de son âge mûr... Soyez sans crainte, Mélanie n'est pas exposée à de semblables accidents ; je vous l'ai dit et je vous le répète, physiologiquement et moralement, c'est une vraie femme.

FIN.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE E. DENTU

PALAIS-ROYAL, 17 et 19, GALERIE D'ORLÉANS.

ROMANS ET NOUVELLES

Collection grand in-18 jésus, impression de luxe

à 3 francs le volume

Amédée Achard	La Vie errante.	4 vol
Alfred Assollant. . . .	L'Aventurier.	2 —
—	Un Millionnaire.	1 —
Xavier Aubryet.	Les Patriciennes de l'amour.	1 —
Gustave Aimard	La Forêt Vierge.	3 —
Philibert Audebrand. . .	Les Mariages d'aujourd'hui.	1 —
Henri Augu.	Les Oubliettes du Louvre.	4 —
—	L'Abbesse de Montmartre.	2 —
Audebert.	Le Roman d'un Libre penseur	1 —
M ^{me} Olympe Audouard.	Comment aiment les hommes.	1 —
—	Guerre aux hommes.	1 —
—	L'Homme de 40 ans.	1 —
Paul Avenel.	Le Duc des moines.	1 —
—	Les Lipans.	1 —
—	Les Calicots.	1 —
Aug. Barbier.	Trois passions.	1 —
A. Belot.	L'Article 47.	1 —
—	Mademoiselle Giraud	1 —
—	Le Parricide.	1 —
Elie Berthet.	Le Gouffre.	1 —
—	La Double Vue.	1 —
Félix Bonnal.	Les Souffrances d'un amoureux. . . .	1 —
A. Bouvier	Auguste Manette.	1 —

F. du Boys	La Comtesse de Monte-Christo.	2 —
Gontran Borys	Les Paresseux de Paris	2 —
Alix Bressant	Gabriel Pinson.. . . .	1 —
—	Une Paria.	1 —
Emile Chavette	Défunt Brichet.	1 —
—	Les Compagnons du Remouleur	2 —
A. de Cesena	Les Belles pécheresses.	1 —
Du Casse	Quatorze de dames.. . . .	1 —
Jules Claretie	Mademoiselle Cachemire.	1 —
—	Noël Rambert.	1 —
Champfleury	L'Avocat trouble-ménage	1 —
L. Colet	Les Derniers marquis.	1 —
—	Les Derniers abbés.	1 —
Comtesse Dash	Une Femme libre.. . . .	1 —
—	Quand l'esprit vient aux filles.	1 —
—	Les Soupers de la Régence.. . . .	1 —
Ernest Daudet	Marthe Varades.. . . .	1 —
—	Le Prince Pogoutzine.	1 —
—	Jean le Gueux.	1 —
Alfred Delvau	Les Amours buissonnières.. . . .	1 —
—	Les Lions du jour.	1 —
Charles Deslys	Henriette, histoire d'une faute	1 —
—	L'Ami du Village	1 —
Alphonse Daudet	Les Aventures de Tartarini.	1 —
A. Dubarry	Le Roman d'un Baleinier	1 —
Georges Eliot	La Famille Tulliver.	2 —
Etienne Enault	Comment on aime.	1 —
—	Le roman d'une Altesse.	1 —
—	Le Dernier amour.	1 —
—	Histoire d'une Conscience.	1 —
—	L'Enfant trouvé.	2 —
—	L'Amour à vingt ans.	1 —
—	Mlle de Champrosay.	1 —
M^{me} Marie de l'Epinay	Contes de nuit.	1 —
Expilly	Aventures du capitaine Cayol.	1 —
Oct. Fééré et St-Yves	Les Chevaliers d'aventures.	1 —
—	Un Mariage royal.. . . .	1 —
—	Les Amours du comte de Bonnevil.	1 —
Paul Féval	Aimée.	1 —
—	Le Capitaine Fantôme.. . . .	2 —

Paul Féval.	Les Filles de Cabanil.	1 —
—	La Cosaque.	1 —
—	L'Hôtel Carnavalet.	1 —
—	La Cavalière	2 —
—	La Duchesse de Nemours.	1 —
—	Madame Gilblas.	2 —
—	Les Belles de nuit.	2 —
—	Bouche de fer.	1 —
—	Les Deux Femmes du Roi.	1 —
—	Le Drame de la jeunesse.. . . .	1 —
—	Les Errants de nuit.	1 —
—	La Fabrique de mariages.	1 —
—	La Garde noire.	1 —
—	Jean Diable.. . . .	2 —
—	L'Arme invisible.	1 —
—	L'Avaleur de sabres.	1 —
—	Le cavalier Fortune.	2 —
—	Le Château de velours.	1 —
—	Contes bretons.. . . .	1 —
—	Le Jeu de la mort.	1 —
—	Maman Léo	1 —
—	Mademoiselle Saphir.. . . .	1 —
—	Les Mystères de Londres.. . . .	2 —
—	Les Parvenus	1 —
—	La Pécheresse.	1 —
—	La Province de Paris.. . . .	1 —
—	Le Quai de la Ferraille.	2 —
—	Les Revenants.	1 —
—	La rue de Jérusalem.	2 —
—	La Tontine infernale.. . . .	1 —
—	La Tache Rouge.	2 —
—	Le Volontaire.	1 —
—	Le Petit Bossu.	2 —
E. Feydeau	Catherine d'Overmeire.*	2 —
—	Sylvie.	1 —
Fortunio.	Les Amours de Geneviève	1 —
—	Les Femmes qui aiment.	1 —
—	La Lionne amoureuse.	1 —
B. Gastineau	Nouveaux romans de Paris.	1 —
Gavarni	Manières de voir, façons de penser. 1 —	

Léon Gozlan	La Vivandière.	1 —
Garibaldi.	La Domination du Moine	1 —
E. et J. de Goncourt.	Une Voiture de masques.	1 —
Gondrecourt	Le Pays de la Peur.	1 —
—	La Guerre des Amoureux.	1 —
—	Le Pays de la Soif.	1 —
Gonzalès	Une Princesse russe.	1 —
—	La Belle novice.	1 —
—	Le Chasseur d'hommes.	1 —
—	Les Amours du Vert-Galant.	1 —
—	Les Gardiennes du Trésor	1 —
Ch. d'Héricault.	Les Amours d'un diplomate.	1 —
Haucastel (D')	Nouvelles Histoires	1 —
Jean Hopfen.	La Chanteuse ambulante.	1 —
Ch. Joliet.	Chérubin	1 —
L. Jourdan.	Un Hermaphrodite.	1 —
—	Les Martyrs de l'amour.	1 —
V. Kœning.	Tout Paris.	1 —
—	Voyage autour du demi-monde.	1 —
Henri de Kock.	La Fille d'un de ces Messieurs.	1 —
Ernest Lacan.	Les petites gens.	1 —
Aylic Langlé.	La Toile d'araignée.	1 —
G.-A. Lawrence.	L'Épée et la Robe.	1 —
—	Frontière et Prison.	1 —
—	Honneur stérile.	2 —
—	Guy Livingstone.	1 —
—	Maurice Dering.	1 —
H.-T. Leidens.	Le Manuscrit de ma cousine.	1 —
Hippolyte Lucas.	La Pêche d'un mari.	1 —
—	Madame de Miramion.	1 —
Ch. Maquet	La Passion de mon oncle.	1 —
A. Marx.	Histoire d'une minute.	1 —
Mané	Paris amoureux.	1 —
—	Paris viveur.	1 —
—	Paris mystérieux.	1 —
Mary-Lafon.	Coutumes de la vieille France.	1 —
Michel Masson.	La Gerbée, Contes de famille.	1 —
A. Mazon	Le Vieux musicien.	1 —
Antony Mèray	Tribulations d'un joyeux monarque.	1 —
Mocquard.	Jessie.	2 —

Charles Monselet. . . .	Les Frères Chantemesse.	2 —
—	Les Marges du Code.	1 —
Comtesse de Mirabeau.	Les Jeunes Filles pauvres	1 —
De Montferrier.	Les Ambitieux de province.	1 —
C. de Mouy	Raymond.	1 —
Paul de Musset.	La Chèvre jaune.	1 —
Isabine de Myra	Voilà l'homme.	1 —
Raoul de Navery.	Le Bonheur dans le Mariage	1 —
L. Noir	Aventures de Tête-de-Pioche.	1 —
—	Jean le Dogue.	1 —
—	Le Roi des chemins.	1 —
Parseval-Deschênes. . .	Mémoire d'un Billet de banque.	1 —
Victor Perceval.	L'Ennemi de Madame.	1 —
C. Périer.	Une Fille du Soleil.	1 —
—	La Belle Dupérin	1 —
Ponson du Terrail . . .	Le Chambrion.	1 —
—	Les Drames de Paris.	3 —
—	Les Exploits de Rocambole, ...	3 —
—	La Résurrection de Rocambole.	5 —
—	Le dernier mot de Rocambole.	5 —
—	Un Crime de jeunesse.	1 —
—	Les Gandins.	2 —
—	L'Héritage d'un comédien.	1 —
—	La Jeunesse du roi Henri.	8 —
—	Les Nuits de la Maison-Dorée.	1 —
—	Les Nuits du quartier Bréda.	1 —
—	Pas de chance.	2 —
—	L'auberge de la rue des Enfants-	
—	Rouges.	2 —
—	Le Capitaine des Pénitents noirs.	2 —
—	Les Fils de Judas.	2 —
—	Le Forgeron de la Cour-Dieu.	2 —
—	Les Amours d'Aurore.	2 —
—	La Justice des Bohémiens.	2 —
—	Le Grillon du moulin.	1 —
—	Les Héros de la vie privée.	3 —
—	Maître Rossignol.	1 —
—	Mémoires d'un gendarme.	1 —
—	La Messe noire.	3 —
—	Les Misères de Londres.	4 —

Ponson du Terrail.	Le Paris mystérieux.	4 —
—	Rocambole en prison.	2 —
—	La Corde de Pendu.	2 —
—	Les Mystères des Bois	3 —
—	Le Secret du docteur Rousselle.	2 —
—	Mon village.	3 —
—	Les Voleurs du grand Monde.	7 —
A. de Pontmartin et		
F. Béchard.	Les Traqueurs de Dot.	4 —
Jules Prével.	Les Stations de l'Amour	4 —
B. L. Révoil.	Bourres de fusil.	4 —
E. Richebourg.	L'Homme aux lunettes noires.	4 —
A. Robert.	La Guerre des Gueux.	4 —
Marius Roux.	Evariste Planchu.	4 —
J. Ruffini.	Lavinia.	2 —
—	Le Docteur Antonio.	1 —
—	Lorenzo Benoni.	1 —
J. de Saint-Félix.	Les Chevalières du tour de France.	4 —
H. de Saint-Georges.	Jean le Matelot.	4 —
—	Le Pilon d'argent.	4 —
Albéric Second.	La Jeunesse dorée.	4 —
—	Misères d'un prix de Rome.	4 —
M ^{me} Anaïs Segalas.	Les Magiciennes d'aujourd'hui.	4 —
—	La Semaine de la Marquise.	4 —
L. Serignan.	Les Crimes de province.	4 —
Ernest Serret.	Les Rancunés de femmes.	4 —
Ivan Tourgueneff.	Une Nichée de gentilshommes.	4 —
Louise Vallory.	Un amour vrai.	4 —
M. de Valon.	Nouvelles et Chroniques.	4 —
Henry Vié.	La Muscadine.	4 —
De Viel-Castel.	Le Testament de la danseuse.	4 —
Marquis de Villemer	Les Femmes qui s'en vont.	4 —
Pierre Zaccane.	Les Dramas de l'Internationale.	4 —
Femme de chambre.	Mémoires écrits par elle-même.	4 —
A*****.	Les Amis de Madame.	4 —
A*****.	Les Amazones de Paris.	4 —
Une Femme du monde	Le Roman d'un Sportmann.	4 —

Collection grand in-18 Jésus à 3 fr. 50 le volume

Du Casse.	Les Suites d'une partie d'écarté.	1 —
A Gouet.	Une Caravane dans le désert.	1 —
G. Elliot.	Adam Bède	2 —
—	La Dette de famille.	4 —
Emile Gaboriau.	L'Affaire Lerouge.	4 —
—	Les Cotillons célèbres.	2 —
—	Le Crime d'Orcival	4 —
—	Les Esclaves de Paris.	2 —
—	Le Dossier n° 113.	4 —
—	Les Gens de bureau.	4 —
—	Monsieur Lecoq.	2 —
—	La Vie infernale	2 —
—	Le 13 ^e Hussards.	4 —
—	La Clique dorée.	4 —
—	Les Comédiennes adorées.	4 —
Marc Pessonneaux . .	La Pretontaine.	4 —
J. de Saint-Félix. . .	Les Nuits de Rome.	4 —
Société des gens de		
Lettres	Les Plumes d'or.	4 —
Ivan Tourgueneff. . .	Nouvelles Scènes de la vie russe.	4 —
Ch. Yriarte	Les Célébrités de la Rue.	4 —
▲***.	Mémoire d'un proscrit	4 —

Collection grand in-18 jésus à 2 fr. le volume.

O. Audouard	Histoire d'un Mendiant	1 —
Raoul Bravard	Le Médecin de la Mort	1 —
Le Chevalier d'Alix	Un Drame d'Outre-Rhin	1 —
Herman Ducasse	Chien de métier	1 —
M^{me} C. Coignet	Les Mémoires de Marguerite	1 —
Benjamin Gastineau	Vie en Chemin de fer	1 —
Ch. d'Héricault	Les Extravagances du hasard	1 —
M^{me} de la Grange	La Marquise d'Egmet	1 —
A. Lebailly	Maria Grazia	1 —
De Grandpré	Une Héroïne	1 —
E. Manuel	Les Joies dédaignées	1 —
De Montferrier	Tante Eloi	1 —
Cénac-Moncaut	Le Colporteur des Pyrénées	1 —
Tony-Révillon	Le Faubourg Saint-Germain	1 —
C^{ss}e de B***	Amour et Repentir	1 —
F. Maïo	Voyages d'un Enfant du peuple	1 —
P. Vialon	Qui perd gagne	2 —
E. Thoison	A Vingt ans	1 —

Les femmes fatales

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6464853z>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

— Mademoiselle Ripert n'a plus de mère... C'est une ruine comme femme et un cerveau détraqué... Il n'y a pas une minute à perdre... Que Mélanie aille aujourd'hui même chez madame de Vilberg, et qu'avant ce soir un notaire procède aux actes respectueux.

Reprenant un à un les incidents de sa visite, Sextius retraça ce tableau navrant.

Il n'y avait plus à hésiter ; Mélanie s'était engagée à se conformer aveuglément à son avis ; il n'aurait donc pas à donner de nouvelles explications.

Comme elle l'avait promis, mademoiselle Ripert ne fit aucune observation ; mais elle devint très-pâle et ses mains tremblaient dans les mains de Sextius qui, lui montrant Julien grave et résolu, lui dit :

— La femme doit obéissance à son mari. Ce devoir-là vous sera si doux que vous y trouverez bien des compensations.

— Que vous êtes bon !... Et vous, Julien, je vous remets en toute confiance mon honneur, mon avenir, ma vie.

Il avait été très-souvent question entre eux de leur séparation momentanée ; ils savaient que leur intimité de tous les jours, de toutes les heures ne pouvait se continuer chez madame de Vilberg ; ils s'étaient habitués à cette idée de ne se voir qu'une heure en visite de cérémonie, en présence de la nouvelle famille de Mélanie ; mais ils avaient espéré que cette période de transition serait très-courte. Ils comptaient, les premières formalités remplies, retourner à Paris, leur domicile réel, où se ferait le mariage à l'expiration des délais légaux.

Retour

— Oh ! madame!... balbutia Mélanie, toute confuse, et maîtrisant avec peine ses sanglots.

— Gaston, reprit gaiement madame de Vilberg, tu n'as donc pas dit à ta sœur que mes enfants n'ont pas peur de moi.

Mélanie, embellie par l'émotion, adorablement jolie, hésita une minute.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je ne savais pas ce qu'est une mère.

[Retour](#)